

0435 .

Cosmopolite.

Cosmopolite ou Nouvelle lumière chymique.

De la Nature. Du Soufre. Du vrai Sel.

Laurent d'Houry.

1723 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2025 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

COSMOPOLITE

O U

NOUVELLE LUMIERE

C H Y M I Q U E ,

Pour servir d'éclaircissement aux trois
Principes de la Nature , exactement
décrits dans les trois Traitez sui-
vans.

Le 1^{er}. *De la Nature en général, où il est
parlé du Mercure.*

Le II. *Du Soufre.*

Le III. *Du vray Sel des Philosophes*

DERNIERE EDITION

Revûë & augmentée

DE LA LETTRE

PHILOSOPHIQUE

D'ANTOINE DUVAL,

*Et de l'Extrait d'une autre Lettre assez cu-
rieuse.*

A P A R I S ,

Chez LAURENT D'HOURLY, Imprimeur-
Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la
rue S. Severin, au Saint Esprit.

M. DCC. X X I I I .

Avec Privilege du Roy.

Note du traducteur :

L'Aimable lecteur, rompu à comparer les différentes versions d'un même texte, verra sans aucun doute la supériorité de celui-ci, sur la version de 1618, édité chez Abraham Pacard, la version de 1639 édité chez Théodore Maire semblant proche de cette dernière.

La lettre Philosophique, bien que mise à la suite de ces trois traités par l'éditeur, n'a pas été ajoutée à ce document, car déjà présente à l'entrée : Sendivoge Michel, Lettre Philosophique, dans la liste par auteurs et par titres.

Ⓐ

LES
O E U V R E S
DU
C O S M O P O L I T E.

Divisez en trois Traitez,

Dans lesquels sont clairement
expliquez les trois Principes
de la Philosophie naturelle,
Sel, Soufre & Mercure.

a

Ⓐ

C O S M O P O L I T E
O U
N O U V E L L E L U M I E R E
C H Y M I Q U E,

Pour servir d'éclaircissement aux trois
Principes de la Nature, exactement
décrits dans les trois Traitez sui-
vans.

Le Ier. *De la Nature en général, où il est
parlé du Mercure.*

Le II. *Du Soufre.*

Le III. *Du vray Sel des Philosophes*

D E R N I E R E E D I T I O N

Revûë & augmentée

DE LA LETTRE

PHILOSOPHIQUE

D'Antoine Duval,

*Et de l'Extrait d'une autre Lettre assez cu-
rieuse.*

A PARIS,

Chez L A U R E N T D ' H O U R Y, Imprimeur-
Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la
rue S. Severin, au Saint Esprit.

M. DCC. XXIII.

Avec Privilege du Roy.

a



P R E F A C E.

A tous les Inquisiteurs de
l'Art Chymique, vrais En-
fans d'Hermés.

S A L U T.



*Onsidérant en moi -même
(AMI LECTEUR) com-
bien de fausses Receptes d'Al-
chymistes, qu'ils appellent, & com-
bien de livres contrefaits & perni-
cieux, dans lesquels on ne sauroit re-
marquer la moindre trace de la verité,
ont été composez par la fraude & l'a-
varice des Imposteurs, dont la lecture
a trompé & trompe encore tous les jours
les veritables Inquisiteurs des Arts &
des secrets les plus cachez de la Nature.
J'ai crû que je ne pouvois rien faire de
plus utile & de plus profitable, que de
communiquer aux vrais fils & Heri-
tiers de la Science, le talent qu'il a
plû au Pere des lumieres de me confier :*

a iij

afin de donner à connoître à la Posterité, que Dieu a octroyé cette bénédiction singulière, & ce trésor philosophique à quelques signalez personnages ; non-seulement dans les siècles passez, mais encore à quelques-uns de nôtre tems. Plusieurs raisons m'ont obligé à ne pas publier mon nom, parce que je ne recherche point d'être loüé & estimé, & que je n'ai autre dessein que de rendre office aux Amateurs de la Philosophie. Je laisse librement cette ce vain désir de gloire à ceux qui aiment mieux paroître savans, que de l'être en effet. Ce que j'écris en peu de paroles, a été confirmé par l'expérience manuelle que j'en ai faite, avec la grâce du Très-haut, afin d'exhorter ceux qui ont déjà posé les premiers et réels fondemens de cette louable Science, à ne pas abandonner l'exercice & la pratique des belles choses, & les garantir par ce moyen de la méchante & frauduleuse troupe de Charlatans & vendeurs de fumee, auxquels rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont

point des songes, (comme parle le vulgâire ignorant ;) ce ne sont point de vaines fictions de quelques Hommes oisifs, comme veulent les fols & insensés, qui se mocquent de cet Art : C'est la pure Verité Philosophique, dont je suis passionné sectateur, que je veux vous decouvrir, & que je n'ai pû ni dû vous cacher, ni passer sous silence, parce que ce seroit refuser l'appui & le secours qui est dû à la vraye Science Chymique indignement décriée ; & qui pour cette raison, apprehende extrêmement de paroître en public dans ce siecle malheureux & pervers, à cause de l'ingratitude & de la perfidie des Hommes, & des malédictions qu'on vomit sans cesse contre les Philosophes. Je pourrois raporter plusieurs Auteurs renommez pour témoins incontestables de la certitude de cette Science. Mais les choses que nous voyons sensiblement, & dont nous sommes convaincus par notre propre expérience, n'ont pas be-

soin d'autres preuves. Il n'y a pas long-tems, & j'en parle comme savant, que plusieurs personnes de grande & petite condition, ont vû cette Diane toute nuë. Et quoi qu'il se trouve quelques personnes, qui par envie, ou par malice, ou par la crainte qu'ils ont que leurs impostures ne soient découvertes, crient incessamment que par un certain artifice, qu'ils couvrent sous une vaine ostentation de paroles fastueuses & ampoullées, l'on peut extraire l'âme de l'Or, & la rendre à un autre Corps : ce qu'ils entreprennent temerairement, & non sans grande perte de temps, de labeur & d'argent. Que les Enfans d'Hermès sachent & tiennent pour certain, que cette extraction d'âme (pour parler en leurs termes) soit de l'or, soit de Lune, par quelque voye sophistique vulgaire qu'elle se fasse, n'est autre chose qu'une pure fantaisie & une vaine persuasion. Ce que plusieurs ne veulent pas croire, mais qu'ils seront enfin contraints d'avoüer

à leur dommage, lorsqu'ils en feront l'expérience, seule & unique Maîtresse de la vérité. Au contraire je puis assurer avec raison, que celui qui pourra par voye Philosophique, sans fraude & sans déguisement, teindre réellement le moindre métal du monde, soit avec profit, ou sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant ou résistant à toute sorte d'examens requis & nécessaires, aura toutes portes de la Nature ouvertes, pour rechercher d'autres plus hauts & plus excellents secrets, & même les acquérir avec la grâce & la bénédiction de Dieu. Au reste, j'offre aux Enfants de la Science ces presents Traitez, que je n'ai écrits que sur ma propre experience, afin qu'en étudiant & mettant leur application & toute la force de leur esprit ; à la recherche des Opérations cachés de la Nature, ils ne puissent par là découvrir & connoître la vérité des choses, & la Nature même,

en laquelle seule connoissance consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourveu qu'on y procede par le chemin Royal que la Nature nous a prescrit en toutes ses actions & opérations. C'est pourquoi je veux ici avertir le Lecteur, qu'il ne juge point de mes écrits selon l'écorce & le sens extérieurs des paroles, mais plutôt par la force de la Nature, de peur qu'en après il ne déplore son tems, son travail & son bien vainement dépensez. Qu'il considere que c'est la science des sages, & non pas la science des fols & des ignorans, & que l'intention des Philosophes est toute autre, que ne la peuvent comprendre tous ces glorieux Thrasons, tous ces lettrez moqueurs, tous ces Hommes vicieux & pervers, qui ne se pouvans mettre en réputation par leurs propres vertus, tâchent de se rendre illustres par leurs crimes, & par leur calomnie & impostures contre les gens d'honneur. Fuyez tous ces vagabonds & ignorans

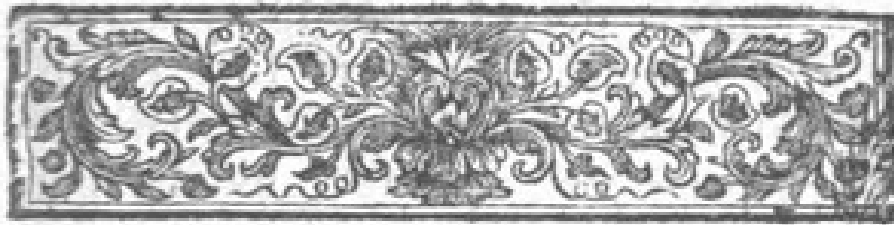
souffleurs, qui ont déjà presque trompé tout le monde, avec leurs blanchissements & rubification, non sans grande diffamation & ignominie de cette noble Science. Les personnes de cette farine ne seront jamais admis dans les plus secrets mysteres de ce saint Art : parce que c'est un don de Dieu, auquel on ne peut parvenir que par la seule grace du Très-haut, qui ne manque pas ou d'illuminer l'esprit de celui qui la lui demande avec une humilité constante et religieuse, ou de la lui communiquer par une démonstration oculaire d'un Maître fidèle & expert. C'est pourquoi Dieu refuse à bon droit la revelation de ces secrets à ceux qu'il en trouve indignes, & qui sont éloignez de sa grâce.

Au surplus, je prie instamment les Enfans de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ai de leur rendre service ; & lorsqu'ils auront fait que ce qui est Occulte devienne manifeste, & que suivant la volonté de

Dieu par leur travail constant & assidu, ils auront atteint le port désiré des Philosophes, ils excluent de la connoissance de cet Art (à l'exemple des Sages) tous ceux qui en sont indignes. Qu'ils se souviennent de la charité qu'il doivent à leur prochain pauvre & incommode, & qui vivra en la crainte de Dieu ; qu'ils le fassent sans aucune vaine ostentation, & qu'en connoissance de ce don special, dont ils n'abuseront pas, ils chantent sans cesse & en leur particulier, & dans l'interieur de leur coeur, des loüanges à Dieu Tout-puissant, très-bon & très-grand.

La Simplicité est le vrai sceau
de la Verité.


DE LA



DE LA
NATURE
EN GENERAL.

TRAITÉ PREMIER.

*Ce que c'est que la Nature, &
quels doivent être ceux qui
la recherche.*

 Plusieurs hommes sages
& très-doctes ont avant plu-
sieurs siècles et même par avant
le Déluge (selon le témoi-
gnage d'Hermes) écrit beau-
coup de préceptes touchant la maniere
de trouver la Pierre des Philosophes, &
nous en ont laissé tant d'écrits, que si
A

la Nature n'opéroit tous les jours devant nos yeux des effets surprenants, que nous ne pouvons absolument les nier, je crois qu'il ne se trouveroit personne qui estimât qu'il y eût véritablement une Nature, vû qu'au temps passé il ne fut jamais tant d'Inventeurs de choses, ni tant d'inventions qu'il s'en voit aujourd'hui. Aussi nos Prédécesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & sa possibilité, c'est-à-dire ce qu'il étoit possible de faire. Et bien qu'ils ayent demeuré seulement en cette voie simple de la Nature, ils ont néanmoins trouvé tant de choses, qu'à peine pourrions-nous les imaginer avec toutes nos subtilitez & toute cette multitude d'inventions. Ce qui se fait à cause que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la Terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effet pour y appliquer nôtre esprit, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, qui loin d'être connues, à peine se peuvent faire, ou du moins très-difficilement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il arrive que nous inventions plus aisément quel-

ques vaines subtilitez, & telles qu'à la vérité les vrais Philosophes n'eussent pû presque imaginer, plutôt que de parvenir à leur intention, & au vrai cours de la Nature. Mais quoi ! telle est l'humeur naturelle des Hommes de ce siècle, telle est leur inclination, de négliger ce qu'ils savent, & de rechercher toujours quelque chose de nouveau, & sur tout les esprits des Hommes auxquels la Nature est sujette.

Vous verrez, par exemple, qu'un Artisan qui aura atteint la perfection de son art, cherchera d'autres choses, ou qu'il en abusera, ou même qu'il le laissera là tout-à-fait. Ainsi la genereuse Nature agit toujours sans relâche jusqu'à son Iliade, c'est-à-dire, jusqu'à son dernier terme, & puis elle cesse : car dès le commencement il lui a été accordé qu'elle pourroit s'améliorer dans son cours, & qu'elle parviendroit enfin à un repos solide & entier, auquel pour cet effet elle tend de tout son pouvoir, se réjouissant de sa fin, comme les fourmis se réjouissent de leur vieillesse, qui leur donne des ailes à la fin de leurs jours. De même nos esprits ont poussé si avant, principalement dans l'art Philosophique, & dans

la pratique de la Pierre, que nous sommes presque parvenus jusqu'à l'Iliade ; c'est- à-dire jusqu'au dernier but. Car les Philosophes de ce temps ont trouvé tant de subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes ; & ils different autant de l'Art des anciens Philosophes, que l'Horlogerie est differente de la simple Serrurerie. En effet, quoique le Serrurier & l'Horlogeur manient tous deux le Fer, & qu'ils soient maîtres tous deux dans leur Art, l'un néanmoins ignore l'artifice de l'autre.

Pour moi je m'assure que si Hermes, Geber & Lulle, tous subtils & tous profonds Philosophes qu'ils pouvoient être, revenoient maintenant au monde, ils ne seroient par tenus par ceux d'aujourd'hui à grand peine pour des Philosophes, mais plutôt pour des Disciples, tant nôtre présomption est grande. Sans doute qu'aussi ces bons & doctes Personnages ignoroient tant d'inutiles distillations qui sont usitées aujourd'hui, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines Opérations que nos Modernes ont inventées, lesquels n'ayant pas bien entendu le sens des Ecrits de ces Anciens, resteront encore long-temps à recher-

cher une chose seulement ; c'est de savoir la Pierre des Philosophes, ou la teinture Physique que les Anciens ont scû faire. Enfin il nous arrive au contraire, qu'en la recherchant où elle n'est pas, nous rencontrons autre chose, mais n'étoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la Nature n'usât en ceci de son droit, à peine nous fourvoyerions-nous maintenant.

Pour retourner donc à nôtre propos, j'ai promis en ce premier Traité d'expliquer la Nature, afin que nos vaines imaginations ne nous détournent point de la vraie & simple voye. Je dis donc que la Nature est *une, vraie, simple, entière en son être*, & que Dieu l'a faite devant tous les Siècles, & lui a enclos un certain esprit universel. Il faut savoir néanmoins que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe ; car toute chose finit toujours en ce, en quoi elle a pris son être & son commencement. J'ai dit qu'elle est *unique*, & que c'est par elle que Dieu a fait tout ce qu'il a fait, non que je die qu'il ne peut rien faire sans elle (car c'est lui qui l'a faite & il est Tout-Puissant) mais il lui a plû ainsi: & il l'a fait. Toutes choses

proviennent de cette seule & unique Nature, & il n'y a rien en tout le monde, hors la Nature. Que si quelquefois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute ou du lieu, ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or cette Nature est principalement divisée en quatre régions ou lieux, où elle fait tout ce qui se voit, & tout ce qui est caché : car sans doute toutes choses sont plutôt à l'ombre & cachées, que véritablement elles n'apparoissent. Elle se change au mâle & à la femelle ; elle est comparée au Mercure, pour ce qu'elle se joint à divers lieux, & selon les lieux de la terre, bons ou mauvais, elle produit chaque chose : bien qu'à la vérité il n'y ait point de mauvais lieux en Terre, comme il nous semble. Il y a quatre qualitez élémentaires en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excède toujours l'autre.

Il est donc à remarquer que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, & qui a son siège & son lieu en la Volonté divine. Et en cet endroit elle ne nous sert d'autre chose, sinon que nous sa-

chions connoître ses lieux propres, & principalement ceux qui lui sont plus proches & plus convenables, c'est à dire afin que nous sachions marier les choses ensemble, selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme, ou le boeuf ou quelque autre bête avec le métal : mais, au contraire, qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne manquera pas de faire son devoir. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu, comme nous avons dit déjà ci-devant.

Les Scrutateurs de la Nature doivent être tels qu'est la nature même, c'est-à-dire vrais, simples, patients, constants, &c. mais ce qui est le principal point, pieux, craignant Dieu, & ne nuisant aucunement à leur prochain. Puis après qu'ils considerent exactement, si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents & sensibles ; à sçavoir, avec quoi toutes choses se fait, comment, & avec quel vaisseau. Car si tu veux simplement faire quelque chose, comme fait la Nature, suis-la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent que la Nature ne

fait, regarde en quoi, & par quoi elle s'ameliore, & tu trouveras que c'est toujours avec son semblable. Si tu veux, par exemple, étendre la vertu intrinseque de quelque métal plus outre que la Nature, (ce qui est nôtre intention) il te faut prendre la Nature métallique, & ce encore au mâle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire un métal d'une herbe, tu travailleras en vain, de même que d'un chien ou de quelque autre bête, tu ne saurois produire un arbre.

T R A I T É I I .

De l'opération de la Nature en nôtre proposition & semence.

J'Ay dit ci-dessus que la Nature est vraie, unique, & par tout apparente, continue ; qu'elle est connue par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ai dit aussi que le Scrutateur d'icelle doit être de même ; c'est-à-dire veritable, simple, patient, constant, & qu'il n'applique son esprit

qu'à une chose seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature.

Vous remarquerez que tout ainsi que la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a créé & l'a mise en toute imagination ; de même la Nature s'est faite une semence dans les éléments procédante de sa volonté. Il est vrai qu'elle est unique, & toutefois elle produit choses diverses, mais néanmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature fait tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc de chaque chose est meilleur & plus utile à l'artiste, que la Nature même : car par la Nature seule vous ne ferez non plus sans sperme, qu'un Orfèvre pourroit faire sans feu, sans or ou sans argent, ou le Laboureur sans grains. Ayez donc cette semence ou sperme, & la Nature sera prête de faire son devoir, soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur le franc arbitre de l'homme. Et c'est une grande merveille de voir que la Nature obéisse à la semence, toutefois sans y être forcée, mais de sa propre volonté. De même Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non qu'il y soit forcé,

mais de son bon & libre vouloir. C'est pourquoi il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien, soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quintessence de chaque chose, ou bien encore la plus parfaite & la plus accomplie décoction & digestion de chaque chose, ou le baûme du Soûfre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux. Nous pourrions à la vérité faire ici un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulons tendre à autre chose qu'à ce que nous nous sommes proposé en cet Art. Les quatre Elémens engendrent le sperme par la volonté de Dieu, & par l'imagination de la Nature : car tout ainsi que le sperme de l'homme à son centre ou receptacle convenable dans les reins ; de même les quatre Elements, par un mouvement infatigable & perpetuel, (chacun selon sa qualité) jettent leur sperme au centre de la Terre, ou il est digéré, & par le mouvement poussé dehors. Quant au centre de la Terre, c'est un certain lieu vuide, où rien ne peut reposer. Les quatre Elements jettent leurs qualitez en l'excentre (s'il faut ainsi parler) ou à la marge & circonference du centre, comme l'homme

jette sa semence dans la matrice de la femme, dans laquelle il ne demeure rien de la semence : mais après que la matrice en a pris une dûe portion, elle jette le reste dehors. De même arrive-t-il au centre de la Terre, que la force Magnétique ou Aymantine de la partie de quelque lieu, attire à soi ce qui lui est propre pour engendrer quelque chose, & le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excréments. Car toutes choses prennent leur origine de cette fontaine, & rien ne naît en tout le monde que par l'arrosement de ses ruisseaux. Par exemple, que l'on mette sur une table bien unie un vaisseau plein d'eau, qui soit placé au milieu de cette table, & qu'on pose à l'entour plusieurs choses & diverses couleurs, & entr'autres qu'il y ait du sel, & que chaque chose soit mise séparément : puis après que l'on verse l'eau au milieu, vous la verrez couler deçà & delà, vous verrez dis je, que ce ruisseau-ci venant à rencontrer la couleur rouge, deviendra rouge pareillement ; & que celui-là passant par le sel, deviendra salé, & ainsi des autres: car il est certain que l'eau ne change point

les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De même la semence ou sperme jetté par les quatre Elements au centre de la Terre, passe par divers lieux, en sorte que chaque chose naît selon la diversité des lieux : s'il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se fait une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, & néanmoins il engendre diverses choses, comme il appert par l'exemple suivant. La semence de l'homme est une semence noble, créée seulement pour la génération de l'homme ; cependant si l'homme en abuse, (ce qui est en son libéral arbitre) il en naît un avorton ou un monstre. Car si contre les deffenses que Dieu a faites à l'homme, il s'accouple avec une vache, ou quelque autre bête, cet animal concevrait facilement la semence de l'homme, parce que la Nature n'est qu'une ; & alors il ne naîtroit pas un homme, mais une bête & un monstre, à cause que la semence ne trouve pas le lieu qui lui est convenable. Ainsi par cette inhumaine & detestable commixtion, ou *mélange* des hommes avec les bêtes, il naîtroit diverses sortes d'animaux semblables aux

hommes : Car il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il naît ce qu'il en doit naître, mais si-tôt qu'il est venu en un lieu certain & qu'il le conçoit, alors il ne change plus de forme. Toutefois tant que le sperme est dans le centre, il se peut aussi-tôt créer de lui un arbre qu'un métal, une herbe qu'une pierre, & une chose enfin plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elemens engendrent cette semence.

Il faut bien remarquer qu'il y a quatre Elemens, deux desquels sont graves ou pesans, & deux autres legers ; deux secs & deux humides, toutefois l'un extrêmement sec, & l'autre extrêmement humide, & en outre sont masculins & féminins. Or chacun d'eux est très-prompt à produire choses semblables à soi en sa sphere: car ainsi l'()a voulu le Très-Haut. Ces quatre ne reposent jamais ; ils agissent continuellement l'un en l'autre, & un chacun pousse de soi & par soi ce qu'il a de plus subtil, tous ont leur rendez-vous general au centre, & dans le centre est l'Archée serviteur de Nature, qui venant à mêler ces spermes-là les jette dehors. Mais

l'épilogue où vous pourrez voir plus au long dans la conclusion de ces douze Traités ou *Chapitres*, comment cela se fait.

TRAITÉ III.

*De la vraie & premiere matiere
des Métaux*

LA première matiere des Métaux est double ; mais néanmoins l'une sans l'autre ne crée point un métal. La première & la principale est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes *Mercure* , lequel est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nôtre Mere Philosophique. La seconde est la chaleur de la Terre ; c'est à dire, une chaleur seche, qu'ils appellent *Soufre* . Mais parce que tous les vrais Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont pû, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous sera possible, & principalement le poids, lequel étant ignoré, toutes choses se détruisent. De là vient que plusieurs d'une bonne chose,

ne produisent que des avortons : Car il y en a quelques-uns qui prennent tout le corps pour leur matiere ; c'est-à-dire, pour leur semence ou sperme : les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous se détournent du droit chemin. Si quelqu'un, par exemple, étoit assez idiot pour prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & que de cette commition il présumât pouvoir faire un homme, il n'y a personne pour ignorant qu'il fût, qui ne jugât très bien que cela est impossible, puisqu'en chaque corps il y a un centre & un lieu certain où le sperme se repose, & est toujours comme un point, c'est-à-dire qu'il est comme environ la huit mille deux-centième partie du corps, pour petit qu'il soit, voire même en un grain de froment : ce qui ne peut être autrement. Aussi est-ce folie de croire que tout le grain ou tout le corps se convertisse en semence, il n'y en a qu'une petite étincelle ou partie nécessaire, laquelle est préservée par son corps de toute excessive chaleur & froideur, &c. Si tu as des oreilles & de l'entendement, prends garde à ce que je te dis, & tu seras assuré contre ceux non seulement

qui ignorent le vrai lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, & qui essayent inutilement de réduire tout le grain en semence ; mais encore contre ceux qui s'amuse à une vaine dissolution des Métaux, s'efforçant de les dissoudre entièrement, afin de créer un nouveau métal de leur mutuelle commixtion. Mais si ces gens consideroient le procédé de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

Toi donc, ami Lecteur, prends garde sur tout au point de la Nature, & tu as assez ; mais tiens toujours cette maxime pour assurée, qu'il ne faut pas chercher ce point aux Métaux du vulgaire, car il n'est point en eux ; parce que ces Métaux, principalement l'Or du vulgaire, sont morts ; au lieu que les nôtres au contraire sont vifs & ayant esprit ; & ce sont ceux-là qu'il faut prendre. Car tu dois savoir que la vie des métaux n'est autre chose que le feu, lorsqu'ils sont encore dans leur mine ; & que la mort des Métaux est aussi le

feu ; c'est à-dire, le feu de fusion. Or la premiere matiere des Métaux est une certaine humidité mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse, adhérente à chaque chose pour pure ou impure qu'elle soit, en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui se fait, parce que la Terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois, & paroît au jour de soi-même, mais vêtue de quelque robe, & principalement aux endroits où elle ne trouve pas à quoi s'attacher. Elle se connoît ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes ; mais en la matiere des Métaux, elle est unique & sans conjonction, excepté sa robe ou son ombre, c'est-à-dire son soufre.



T R A I T É I V .

De quelle maniere les métaux sont engendrez aux entrailles de la Terre.

L Es Métaux sont produits en cette façon. Après que les quatre Elements ont poussé leur force & *leurs vertus* dans le centre de la Terre, l'Archée de la Nature en distillant, les sublime à la superficie par la chaleur d'un mouvement perpétuel ; car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la Terre, se résout en eau, de laquelle naissent toutes choses. Que les enfans de la Science sachent donc que le sperme des Métaux n'est point different du sperme de toutes les choses qui sont au monde, lequel n'est qu'une vapeur humide. C'est pourquoi les Alchymistes recherchent en vain la réduction des Métaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu cette premiere matiere, mais seulement

la seconde, comme dispute très-bien Bernard Trévisan, quoi qu'à la vérité ce soit un peu obscurément, parce qu'il parle des quatre Elemens : néanmoins il a voulu dire cela, mais il prétendoit parler seulement aux enfans de doctrine. Quant à moi, afin de découvrir plus ouvertement la Theorie, j'ai bien voulu ici avertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations & réiterations, puisque c'est en vain que l'on cherche cela en une chose dure, qui de soi est molle *par tout*. C'est pourquoy ne cherchez plus cette premiere matiere, mais la seconde seulement, laquelle est telle, qu'ausi tôt qu'elle est conçûe, elle ne peut changer de forme. Que si quelqu'un demande comment est ce que le métal se peut réduire en cette seconde matiere, je réponds que je suis en cela l'intention des Philosophes ; mais j'y insiste plus que les autres, afin que les enfans de la Science prennent le sens des Auteurs, & non pas les syllabes, & que là où la Nature finit, principalement dans les métalliques qui semblent des corps parfaits devant nos yeux, là il faut que l'Art commence.

Mais pour retourner à nôtre propos (car nous n'entendons pas parler ici seulement de la Pierre) traitons de la matière des Métaux. J'ai dit un peu auparavant que toutes choses sont produites par un air liquide, c'est-à-dire, d'une vapeur que les Elemens distillent dans les entrailles de la Terre par un continuel mouvement ; & si-tôt que l'Archée l'a reçû, il le sublime par les pores, & le distribue par sa sagesse à chaque lieu, comme nous avons déjà dit ci-dessus. Et ainsi par la variété des lieux, les choses proviennent & naissent diverses. Il y en a qui estime que le Saturne a une semence particuliere, que l'or en a une autre, & ainsi chaque métal ; mais cette opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne, qu'en l'Or, en l'Argent, & au Fer : Mais le lieu de leur naissance a été cause de leur différence, (si tu m'entends comme il faut) encore que la Nature a bien plutôt achevé son oeuvre en la procréation de l'Argent qu'en celle de l'Or, & *ainsi des autres*. Car quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimée au centre de la Terre, il est nécessaire qu'elle passe par des lieux, ou froids, ou chauds ;

que si elle passe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graisse de soufre adhère aux parois, alors cette vapeur, que les Philosophes ont appelé leur Mercure, s'accommode & se joint à cette graisse, laquelle elle sublime après avec soi, & de ce mélange se fait une certaine onctuosité, qui laissant le nom de vapeur prend le nom de graisse ; & venant puis après à se sublimer en d'autres lieux qui ont été nettoyés par la vapeur précédente, & où la Terre est subtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette Terre, & se joint à elle, & ainsi il se fait de l'Or. Que si cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne, & si cette terre est pure, mais mêlée de soufre, alors s'engendre le Venus. Car plus le lieu est pur & net, & plus les métaux qu'il procrée sont purs.

Il faut aussi remarquer que cette vapeur sort continuellement du centre à la superficie, & qu'en passant elle purge les lieux. C'est pourquoi il arrive qu'aujourd'hui il se trouvent des mines là où il y a mil ans qu'il n'y en avait point : car cette vapeur par son continuel progrès subtilise toujours le crud & l'impur,

tirant aussi successivement le pur avec soi. Et voilà comme se fait la réitération ou circulation de la Nature, laquelle se sublime tant de fois, produisant choses nouvelles, jusqu'à ce que le lieu est entièrement dépuré, lequel plus il est nettoyé, plus il produit des choses belles & très nettes. Mais en Hyver quand la froideur de l'air vient à resserer la Terre, cette vapeur onctueuse vient aussi à se congeler, qui après au retour du Printems se mêle avec la Terre & l'Eau ; & de là se fait la Magnesie, tirant à soi un semblable Mercure de l'air, qui donne vie à toutes choses par les rayons du Soleil, de la Lune & des Etoiles : Et ainsi sont produites les herbes, les fleurs & autres choses semblables ; car la Nature ne demeure jamais un moment de temps oisive.

Quant aux Métaux, ils s'engendrent en cette façon. La terre est purgée par une longue distillation : puis à l'arrivée de cette vapeur onctueuse ou graisse, ils sont procréés, & ne s'engendrent point d'autre manière, comme quelques-uns estiment vainement, interpretants mal à cet égard les écrits des Philosophes.

TRAITÉ V.*De la génération de toute sorte
de pierre.*

LA matière des Pierres est la même que celles des autres choses, & selon la pureté des lieux elle naissent de cette façon. Quand les quatre Elemens distillent leur vapeur au centre de la Terre, l'Archée de la Nature la repousse & la sublime : de sorte que passant par les lieux & par les pores de la Terre, elle attire avec soi toute l'impureté de la Terre, jusqu'à la superficie ; là où étant, elle est puis après congelée par l'air, parce que tout ce que l'air pur engendre, est aussi congelé par l'air crud ; car l'air a ingrez dans l'air, & se joignent l'un l'autre, parce que la Nature s'égouit avec Nature : Et ainsi se font les Pierres & les Rochers pierreux, selon la grandeur ou la petitesse des pores de la Terre, lesquels plus ils sont grands, font que le lieu en est mieux purgé ; car une plus grande chaleur & une plus grande quan-

tité d'eau passant par ce soupirail, la dépuracion de la Terre en est plûrôt faite, & par ce moyen les Métaux naissent plus commodément en ces lieux comme le témoigne l'experience, qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'Or ailleurs qu'aux montagnes, parce que rarement se trouve-t-il dans les Campagnes, qui sont des lieux ordinairement humides & marécageux, non pas à cause de cette vapeur que j'ai dit, mais à cause de l'Eau élémentaire, laquelle attire à soi la dite vapeur, de telle façon qu'ils ne se peuvent séparer : si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argille, de laquelle usent les Potiers. Mais aux lieux où il y a une grosse arene, ausquels cette vapeur n'est pas conjointe avec la graise ou le soufre, comme dans les prés, elle crée des herbes & du foin.

Il y a encore d'autres Pierres précieuses, comme le Diamant, le Rubis, l'Emeraude, le Crisopelas, l'Onyx, & l'Escarboucle, lesquelles sont toutes engendrées en cette façon. Quand cette vapeur de Nature se sublime de soi même sans ce soufre, ou cette onctuosité que nous avons dit, & qu'elle rencontre un
lieu

lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans ; & cela dans les lieux les plus froids auxquels cette graisse ne peut parvenir, parce que si elle y arrivoit, elle empêcheroit cet effet. Car on sait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement, & avec peu de chaleur ; mais non pas l'huile ou la graisse, qui ne peut s'élever qu'à force de chaleur, & ce en lieux chauds : car encore bien qu'elle procede du centre, il ne lui faut pourtant gueres de froid pour la congeler, & la faire arrêter ; mais la vapeur monte aux lieux propres, & se congele en pierres par petits grains dans l'eau pure.

Mais pour expliquer comment les couleurs se font dans les Pierres précieuses, il faut savoir que cela se fait par le moyen du soufre, en cette manière. Si la graisse du soufre est congelée par ce mouvement perpétuel, l'esprit de l'eau puis après le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, jusqu'à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche ; laquelle couleur tendant à sa perfection, s'éleve avec cet esprit, parce qu'il est subtilisé par tant de distillations réitérées, l'esprit puis après a puissance de pénétrer dans les choses impar-

faites ; & ainsi il introduit la couleur, qui se joint puis après à cette eau en partie congelée, & remplit ainsi ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inséparable. Car toute eau se congele par la chaleur, si elle est sans esprit ; & si elle est jointe à l'esprit, elle se congele au froid. Mais quiconque sait congeler l'eau par le chaud, & joindre l'esprit avec elle, certainement il a trouvé une chose mille fois plus précieuse que l'Or, & que toute chose qui soit au monde. Faites donc en sorte que l'esprit se sépare de l'eau, afin qu'il se pourrisse & que le grain apparaisse : puis après en avoir rejeté les feces, réduisez l'esprit en eau, & les faites joindre ensemble ; car cette conjonction engendrera un rameau dissemblable en forme & excellence à ses parents.



TRAITÉ VI.

De la seconde matiere, & de la perfection de toutes choses.

Nous avons traité ci-dessus de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est-à-dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elemens, de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais il est sans doute que cela ne se fait pas sans l'aide de la Nature : car la semence en tout corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est résoûte par une vapeur chaude, elle *tout-à-fait* inutile & de nul usage.

Que ceux qui recherchent l'art sachent donc ce que c'est que semence, afin qu'ils ne cherchent point une chose qui n'est pas : Qu'ils sachent, dis-je, que la semence est triple, & qu'elle est engendrée des quatre Elemens. La premiere espece de semence est la minérale: dont il s'agit icy : la

seconde est la végétale, & la troisième l'animale. La semence minérale est seulement connue des vrais Philosophes : la semence végétale est commune & vulgaire, de même que nous voyons dans les fruits ; & l'animale se connoît par l'imagination. La végétale nous montre à l'oeil comme la Nature l'a créée des quatre Elémens : car il faut savoir que l'hyver est cause de putréfaction, parce qu'il congele les esprits vitaux dans les Arbres ; & lors qu'ils sont résolus par la chaleur du soleil, auquel il y a une force magnétique ou aymantine qui attire à soy toute humidité, alors la chaleur de la Nature, excitée à l'aide du mouvement, pousse à la circonférence une vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'Arbre & en fait distiler des gouttes, séparant toujours le pur de l'impur : Néanmoins l'impur précède quelque fois le pur ; le pur se congele en fleurs, l'impur en feuilles, le gros & l'épais en écorce, laquelle demeure fixe : mais les feuilles tombent ou par le froid, ou par le chaud, quand les pores de l'Arbre sont bouchez ; les fleurs se congealent en une couleur proportionnée à la chaleur, & apporte fruit ou semence.

De même que la pomme, en laquelle est le sperme, d'où l'Arbre ne naît pas ; mais dans ce sperme est la semence ou le grain intérieurement, duquel l'Arbre naît même sans sperme : car la multiplication ne se fait pas au sperme, mais en la semence ; comme nous voyons clairement que la Nature crée la semence des quatre Elémens, de peur que nous ne fussions occupez à cela inutilement ; car ce qui est crée n'a pas besoin de Créateur. Il suffira en cet endroit d'avoir averti le Lecteur par cet exemple. Retournons maintenant à nôtre propos minéral.

Il faut donc savoir que la Nature crée la semence minérale ou métallique dans les entrailles de la Terre, c'est pourquoi on ne croit pas qu'il y ait une telle semence dans la Nature, à cause qu'elle est invisible. Mais ce n'est pas merveille si les ignorans en doutent, car puisqu'ils ne peuvent même comprendre ce qui est devant leurs yeux, à grand peine concevroient-ils ce qui est caché & invisible. Et pourtant c'est une chose très-vraye, que ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas : & au contraire, ce qui naît en haut, naît d'une même

source que ce qui est dessous dans les entrailles de la Terre. Et je vous prie, quelle prérogative auroient les vegetables par dessus les métaux, pour que Dieu eût donné de la semence à ceux-là, & en eût exclu ceux-ci ? Les métaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité & considération envers Dieu, que les Arbres ? Tenons donc pour assuré que rien ne croît sans semence ; car là où il n'y a point de semence, la chose est morte. Il est donc nécessaire que les quatre Elémens créent la semence des métaux, ou qu'ils les produisent sans semence : S'il sont produits sans semence, ils ne peuvent être parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu égard au composé. Qui n'ajoute point foi à cette vérité indubitable, n'est pas digne de rechercher les secrets de la Nature, car rien ne naît au monde sans semence. Les métaux ont en eux vraiment & réellement leur semence ; mais leur generation se fait ainsi.

Les quatre Elémens en la première opération de la Nature, distillent par l'artifice de l'Archée dans le centre de la Terre, une vapeur d'eau pondereuse, qui est la semence des métaux, & s'ap-

pelle *Mercure* , non pas à cause de son essence, mais à cause de sa fluidité & sa facile adhérence à chaque chose: il est comparé au Soufre, à cause de sa chaleur interne, & après la congélation, c'est l'humide radical. Et quoi que le corps des métaux soit procréé du Mercure, ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes, néanmoins il ne faut point écouter ceux qui estiment que le Mercure vulgaire soit la semence des métaux, & ainsi ils prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure vulgaire a aussi-bien en soy sa semence que les autres. L'erreur de tous ces gens-là sera manifeste par l'exemple suivant.

Il est certain que les hommes ont leur semence, en laquelle ils sont multipliez. Le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu égard au corps, la quantité de son poids est très-petite. Qui veut donc engendrer cet homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure qui est un corps, mais la semence, qui est cette vapeur d'eau congelée. Ainsi les Opérateurs vulgaires procedent mal en la régénération des métaux, ils dissolvent

les corps métalliques, soit Mercure, soit Or, soit Argent, soit plomb, & les corrodent avec des Eaux-fortes, & autres choses heterogenes & étrangères, non requises à la vraie science : puis après ils conjoignent ces dissolutions, ignorant ou ne prenant pas garde que des pieces & des morceaux d'un corps, un homme ne peut pas être engendré, car par moyen la corruption du corps & la destruction de la semence ont précédé. Chaque chose se multiplie au mâle & à la femelle comme j'ai fait mention au Chapitre de la double Matière : La disjonction du sexe n'engendre rien, c'est la dûe conjonction, laquelle produit une nouvelle forme. Qui veut donc faire quelque chose de bon, doit prendre les spermes ou semences, non pas les corps entiers.

Prends donc le mâle vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, afin qu'ils s'imaginent un sperme pour créer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que personne se mette en tête de pouvoir faire la premiere matiere. La premiere matiere de l'homme c'est la Terre, de laquelle il n'y a homme si hardi qui voulût entreprendre d'en créer

un homme, c'est Dieu seul qui fait cet artifice : mais la seconde matière qui est déjà créée, si l'homme la fait mettre dans un lieu convenable, avec l'aide de la Nature, il s'en engendrera facilement la forme de laquelle elle est la semence. L'Artiste ne fait rien en ceci, sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais, & le mettre dans un vaisseau convenable : car il faut bien considerer que comme une chose se commence, ainsi elle finit ; d'un se font deux, & de deux un & rien plus. Il y a un Dieu, de cet un est engendré le fils, tellement que un en a donné deux, & deux ont donné un saint Esprit, procédant de l'un & de l'autre. Ainsi a été créé le monde & ainsi sera sa fin. Considerez exactement ces quatre points, & vous y trouverez premièrement le Pere, puis le Pere & le Fils, enfin le saint Esprit : Vous y trouverez les quatre Elémens, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques : Bref, il n'y a rien au monde qui soit autrement qu'il paroît en cette figure, jamais n'a été, & jamais ne sera, & si je voulois marquer tous les mistères qui se pourroient tirer de là, il en naîtroit un grand volume.

Je retourne donc à mon propos, & te dis en vérité, mon fils, que d'un tu ne saurois faire un, c'est à Dieu seul à qui cela est réservé en propre. Qu'il te suffise que tu puisses de deux en créer un qui te soit utile ; & à cet effet, saches que le sperme multiplicatif est la seconde, & non la première matiere de tous métaux & de toutes choses : car la première matiere des choses est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elemens ; mais la seconde apparoît quelquefois aux Enfans de la science.

TRAITÉ VII.

De la vertu de la seconde Matiere.

MAis afin que tu puisses plus facilement comprendre qu'elle est cette seconde Matiere, je te décrirais les vertus qu'elle a, & par lesquelles tu la pourras connoître. Saches donc en premier lieu que la Nature est divisée en trois régnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut être luy seul, encore que les deux autres ne fussent pas. Il y a le règne Mineral, Végétal & Animal. Pour

le règne Mineral, il est manifeste qu'il peut subsister de soi-même, encore qu'il n'y eût au monde ni hommes ni arbres. Le Vegetable de même n'a que faire pour son établissement, qu'il y ait au monde ni animaux ni métaux : ces deux sont créés d'un par un. Le troisième au contraire prend vie des deux précédens, sans lesquels il ne pourroit être ; & il est plus noble & plus précieux que les deux susdits : De même, à cause qu'il est le dernier entr'eux, il domine sur eux, parce que la vertu finit toujours au troisième, & se multiplie au second. Remarque ceci au regne Vegetable, la première matière est l'herbe ou l'arbre que tu ne saurois créer ; la Nature seule fait cet ouvrage : Dans ce regne la seconde matière est la semence que tu vois, & c'est en icelle que se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au règne Animal, la première matière c'est la bête ou l'homme que tu ne saurois créer, mais la seconde matière que tu connois est son sperme, auquel il se multiplie. Au regne Mineral, tu ne peux créer un métal ; & si tu t'en vantes tu es vain & menteur, parce que la Nature a fait cela, & bien que tu eusse la première matière, selon les Philosophes,

c'est-à-dire, ce sel centrique, toutefois tu ne le saurois multiplier sans l'Or : mais la semence vegetale des metaux est connuë seulement des fils de la Science. Dans les vegetaux les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Dans les Animaux la semence apparoît dedans & dehors ; les reins ou le lieu de sa digestion, sont les reins de l'homme. L'eau qui se trouve dans le centre du coeur des Mineaux, est leur semence ou leur vie ; les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, c'est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux, c'est la terre. Le receptacle de la semence animale, c'est la matrice de la femelle ; & le réceptacle enfin de la semence de l'eau minerale c'est l'air.

Il est à remarquer que le réceptacle de la semence est tel qu'est la congelation des corps : telle la digestion, qu'est la solution : & telle la putrefaction, qu'est la destruction. Or la vertu d'une chaque semence est de se pouvoir conjoindre à chaque chose de son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse : & c'est ainsi qu'elle se connoît : parce qu'elle ne se mêle point naturelle-

ment à autre chose quelconque hors de son regne ; elle ne se dissout point, mais se congele ; car elle n'a pas besoin de solution, mais de congelation. Il est donc nécessaire que les pores des corps s'ouvrent, afin que le sperme (au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose que de l'air) soit poussé dehors ; lequel quand il rencontre une matrice convenable, se congele, & congele quand & soi ce qu'il trouve de pur, ou d'impur mêlé avec le pur. Tant qu'il y a de semence au corps, le corps est en vie, mais quand elle est toute consumée, le corps meurt : car tous corps après l'émission de la semence, sont debilités. L'expérience nous montre aussi que les hommes les plus adonnés à Venus, sont volontiers les plus débiles, comme les arbres après avoir porté trop de fruits, deviennent après stériles. La semence est donc une chose invisible, comme nous avons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme une ame vivante, qui ne se trouve point dans les choses mortes. Elle se tire en deux façons, la première se fait doucement, l'autre avec violence. Mais parce qu'en cet endroit nous parlons seulement de la vertu de la semence, je

dis que rien ne naît au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrées. Que tous les fils de la Science sachent donc que c'est en vain qu'on cherche de la semence en un arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verts & entiers.

TRAITÉ VIII.

De l'art, & comment la Nature opere par l'Art en la semence.

Toute semence quelle qu'elle soit, est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'Art, ou par la Nature en une matrice convenable, & encore que la semence de soi soit plus noble que toute créature, toutefois la matrice est sa vie, laquelle fait pourrir le grain ou le sperme, & cause la congélation du point pur. En outre, par la chaleur de son corps, elle le nourrit & le fait croître, & cela se fait en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par années, & par succession de temps ;

Mais subtil est l'artiste, qui peut dans les regnes Mineral & Vegetable, trouver quelque accourcissement ou abbreviation non pas au regne Animal. Au Mineral l'artifice acheve seulement ce que Nature ne peut parachever, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a rempli les pores de chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme j'ai dit ci-devant dans les Traitez précédens.

Mais afin qu'on entende plus facilement ces choses, j'ai bien voulu encore ajouter que les Elemens jettent par un combat reciproque leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins ; & le centre par le mouvement continuel le pousse dans les matrices, lesquelles sont sans nombre ; car autant de lieux, autant de matrices, l'une toutefois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infini.

Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme par exemple, dans les Animaux, vous avez les matrices des femmes, des vaches, des jumens, des chiennees &c. Ainsi au regne Mineral & Vegetal sont les métaux, les pierres, les sels :

car en ces deux regnes les sels principalement sont à considerer, & leurs lieux, selon le plus ou le moins.

TRAITÉ IX.

De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la semence métallique.

Nous avons parlé ci-dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence : venons maintenant à la pratique, à savoir comment les métaux se doivent mêler, & quelle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sachez donc que la femme est une même chose que l'homme ; car ils naissent tous deux d'une même semence, & dans une même matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que comme la matrice qui produit le mâle a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de même semence que le Soleil, & d'une même matrice, mais en la procréation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste, selon le temps de la Lune celeste.

Mais

Mais afin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les métaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence, regarde le Ciel & les Sphères des Planettes : tu vois que Saturne est le plus haut de tous, auquel succède Jupiter, & puis Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, & enfin la Lune. Considère maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais qu'elles descendent : même l'expérience nous apprend que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphère. Ainsi le Jupiter se transmue facilement en Mercure, parce que Jupiter est plus haut que Mercure, celui-là est le second après le Firmament, celui-ci le second au-dessus de la Terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mêle avec tous, mais il n'est jamais amélioré par les inférieurs. Or tu remarqueras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil ; comme aussi entre Mercure & Jupiter, Mars & Vénus, lesquels ont tous le Soleil au milieu. La plupart des Operateurs savent bien comme on transmue le Fer en cuivre sans le Soleil, & comme il

faut convertir le Jupiter en Mercure ; même il y en a quelques-uns qui de Saturne en font de la Lune : mais s'ils savoient par ces changements administrer la nature du Soleil, certes ils trouveroient une chose plus précieuse que tous les trésors du monde. C'est pourquoi je dis qu'il faut savoir quels métaux on doit conjoindre ensemble, & desquels la Nature corresponde l'une à l'autre. Il y a un certain métal qui a la puissance de consumer tous les autres: car il est presque comme leur eau, & presque leur mère ; & il n'y a qu'une seule chose qui lui résiste & qui l'améliore, c'est à sçavoir l'humide radical du Soleil & de la Lune : mais afin que je te le découvre, c'est *l'Acier*, il s'appelle ainsi, que s'il se joint une fois avec l'or, il jette sa semence, & est débilité jusques à la mort. Alors l'acier conçoit, & engendre un fils plus clair que le pere : puis après lorsque la semence de ce fils déjà né est mise en sa matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus propre à enfanter de très bons fruits. Il y a encore un autre acier qui est comparé à celui-ci, lequel est de soi créé de la Nature, & qui sait par une admirable force & puissance tirer & extraire des rayons du Soleil,

ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nôtre oeuvre.

TRAITÉ X.

De la génération surnaturelle du fils du Soleil.

Nous avons traité des choses que la Nature produit, & que Dieu a créées, afin que ceux qui recherchent cette science, entendissent plus facilement la possibilité de la Nature, & jusqu'où elle peut étendre ses forces. Mais pour ne differer plus longuement, je commencerai à déclarer la maniere & l'art de faire la Pierre des Philosophes. Sachez donc que la Pierre ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'or extrêmement digeste ; c'est-à-dire réduit & amené à une suprême digestion. Car l'or vulgaire est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir, produit de la semence, de même l'or quand il meurit, pousse dehors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoi l'or, ou quelqu'au-

tre métal ne produit point de semence : La raison est, parce qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empêche qu'il n'ait une chaleur suffisante, & s'il se trouve en quelques lieux de l'or impur, que la nature eut bien voulu parfaire ; c'est qu'elle en a été empêchée par la crudité de l'air. Par exemple nous voyons qu'en Pologne les Orangers croissent aussi-bien que les autres arbres. En Italie & ailleurs où est leur terre naturelle, non seulement ils y croissent, mais encore ils y portent fruits, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance, mais en ces lieux froids, nullement ; car lorsqu'ils devroient meurir, ils cessent à cause du froid ; & ainsi au lieu de pousser, ils en sont empêchez par la crudité de l'air.

C'est pourquoi naturellement ils n'y porte jamais de bons fruits : mais si quelquefois la Nature est aidée doucement par & avec industrie, comme de les arroser d'eau tiede ; & les tenir en des caves, alors l'art parfait ce que la Nature n'auroit pû faire. Le même entierement arrive aux métaux : L'or peut apporter fruit & semence, dans laquelle il se peut multiplier par l'industrie d'un habil artiste, qui sait aider & pousser la Natu-

re ; autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en cette Science, mais aussi en toute les autres, nous ne pouvons rien faire qu'aider la Nature, & encore ne la pouvons-nous aider par autre moyen que par le feu & par la chaleur. Mais parce que cela ne se peut faire, à cause que dans un corps métallique congelé les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores en soient ouverts, afin que la Nature puisse operer. Or pour savoir quelle doit être cette solution, je veux ici avertir le Lecteur, qu'encore qu'il y ait plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, néanmoins il y en a véritablement de deux sortes, dont l'une seulement est vraie & naturelle, l'autre est violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises. La naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nôtre eau, afin que la semence soit poussée dehors cuite & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais nôtre eau, est une eau celeste, qui ne mouille point les mains, non vulgaire, & est presque comme eau de pluie : le corps, c'est l'or qui donne sa semence ; c'est nôtre Lune (non

pas l'argent vulgaire) laquelle reçoit la semence. Le tout est puis après régi & gouverné par nôtre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquefois de dix, jusques à ce que nôtre eau en consume trois, & en laisse un, & ce au double : puis après elle se nourrit du lait de la terre, ou de la graisse qui naît ès-mamelles de la terre, & est régie & conservée de putréfaction. Et ainsi est engendré cet enfant de la seconde génération.

Venons maintenant de la Théorie à la Pratique.

TRAITE' XI.

De la pratique & composition de la Pierre ou teinture Physique selon l'Art.

Nous avons étendu nôtre discours par tant de Traitez précédents, en donnant les choses à entendre par des exemples, afin que l'on pût plus facilement comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature, se doit faire en cette fa-

çon. Prends de nôtre terre par onze degrés, onze grains, & de nôtre or (non de l'or vulgaire) un grain ; de nôtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains : mais je t'avertis sur tout de ne prendre l'or ni l'argent vulgaires, car ils sont morts, & n'ont aucune vie : prends les nôtres qui sont vifs, puis les mets dans nôtre feu, & il se fera de là une liqueur sèche : premierement la terre se résoudra en une eau qui s'appelle le *Mercur* des Philosophes, & cette eau resout les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de façon qu'il n'en demeure que la dixième partie, avec une part ; & voilà ce qu'on appelle *humide radical métallique*. Puis après prends de l'eau de Sel nitre, tirée de nôtre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive, si tu sais caver & fouir dans la fosse naïve & naturelle, prends donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans cette eau tu mettras cet humide radical : mets le tout au feu de putrefaction & generation, non toutefois comme tu as fait en la première operation, gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusqu'à ce que les couleurs apparoissent comme une queue de Paon : gouverne bien en digerant

toujours, jusqu'à ce que les couleurs cessent, & qu'en toute ta matiere il n'y ait qu'une seule couleur verte qui apparaisse, & qu'il ne t'ennuye point, & ainsi des autres, & quand tu verras au fond du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouvre ton vaisseau ; alors mouille une plume, & en oingts un morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantôt, & y mets autant de cette eau, qu'il y a entré d'air crud : cuits le tout derechef avec le même feu que dessus, jusqu'à ce qu'il teigne.

L'expérience que j'en ay fait est venuë jusqu'à ce point, je ne peux que cela, je n'ai rien trouvé davantage. Mais cette eau que je dis, doit être le menstrue du monde tiré de la Sphère de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ai voulu découvrir ici tout, & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ai révélé tout, principalement au premier & second oeuvre.

Mais il nous reste encore quelque chose à dire touchant le feu. Le premier feu, ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne

(la) matière. Le second est un feu naturel, qui digère la matière, & la fige. Je te dis la vérité, que je t'ai découvert le régime du feu, si tu entends la Nature.

Il nous faut aussi parler du vaisseau. Le vaisseau doit être celui de la Nature, & deux suffisent. Le vaisseau du premier oeuvre doit être rond, & au second oeuvre un peu moins, il doit être de verre en forme de fiole ou d'oeuf. Mais en tout & par tout sache que le feu de Nature est unique, & que s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause.

Le vaisseau de la Nature pareillement est unique ; mais nous nous servons de deux pour abréger. La matière est aussi une, mais de deux substances. Si donc tu applique ton esprit pour produire quelques choses, regarde premièrement celles qui sont déjà créées : car si tu ne peux venir à bout de celles-ci qui sont ordinairement devant tes yeux, à grande-peine viendras-tu à bout de celles qui sont encore à naître, & que tu désires produire : je dis produire, car il faut que tu saches que tu ne saurois rien créer, & que c'est le propre de Dieu seul : Mais de

faire que les choses qui sont occultes & cachées à l'ombre deviennent apparentes, de les rendre évidentes, & leur ôter leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur accorde par le ministère de la Nature,

Considere un peu, je te prie, en toi-même la simple eau de la nuée. Qui est-ce qui croiroit qu'elle contient en soi toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, veu qu'en évidence elle n'apparoit autre chose qu'une simple eau ? Que dirais-je de la Terre, qui contient en soi, l'eau, le feu, l'air, les sel, & n'apparoît néanmoins que terre ? O admirable Nature ! qui sait par le moyen de l'eau produire les fruits admirables en la Terre, & leur donner & entretenir la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & néanmoins les yeux des hommes vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont seulement les yeux de l'entendement & de l'imagination qui le voyent, & d'une vûe très-a-admirable. Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs : Comme par exemple, les yeux du vul-

gaires voyent que le Soleil est chaud ; les yeux des Philosophes au contraire voyent plutôt que le Soleil est froid, mais que ses mouvemens sont chauds ; car ses actions & ses effets se connoissent par la distance des lieux.

Le feu de la Nature n'est point différent de celui du Soleil, ce n'est qu'une même chose. Car tout ainsi que le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres des Planettes, & que de ce centre du ciel il épard en bas sa chaleur par son mouvement ; il y a aussi au centre de la Terre un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la chaleur, ou ses rayons en haut, à la surface de la Terre : & sans doute cette chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu élémentaire ; mais elle est temperée par une eau terrestre, qui de jour en jour pénètre les pores de la Terre, & la rafraichit. De même l'air qui de jour en jour vole autour du globe de la Terre ; & si cela n'étoit, toutes choses se consumeroit par cette chaleur, & rien ne pourroit naître. Car comme ce feu invisible, ou cette chaleur centrale consume-

roit tout, si l'eau n'intervenoit & ne la temperoit ; ainsi la chaleur du Soleil détruiroit tout, n'étoit l'air qui intervient au milieu.

Mais je dirais maintenant en peu de mots, comment ces Elemens agissent entr'eux. Il y a un Soleil centrique dans le centre de la Terre, lequel par son mouvement, ou par le mouvement de son firmament, pousse une grande chaleur, qui s'étend jusqu'à la superficie de la Terre. Cette chaleur cause l'air en cette façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils : car là où le passage est dénié à l'eau, l'air y entre. Lors donc que cette chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle échauffe & fait distiller cette eau ; & ainsi cette eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusques à la superficie de la Terre, parce qu'il ne peut souffrir d'être enfermé, & après qu'il est refroidi, il se résout en eau.

On remarque cependant que dans les lieux opposites il arrive quelquefois que non seulement l'air, mais encore l'eau sortent jusqu'à la superficie de la Terre,

comme nous voyons lorsque de noires nuées sont élevées par violences jusqu'en l'air : de quoi je vous donnerai un exemple fort familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot, vous verrez par un feu lent s'élever des vapeurs douces, & des vents légers : Et par un feu plus fort vous verrez paroître des nuages plus épais. La chaleur centrale opere en cette même façon, elle convertit en air l'eau la plus subtile, & ce qui sort du sel ou de là* graisse, qui est plus épais, elle le distribue à la Terre, d'où naissent choses diverses : le reste se change en rochers & en pierres.

Quelqu'un pourroit objecter, si la chose étoit ainsi, cela se devoit faire continuellement ; & néanmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Je réponds, qu'il n'y a point de vent, à la vérité, quand l'eau n'est point jettée violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas toujours du tonnerre, encore qu'il vente, mais seulement lorsque par la force de l'air une eau trouble est portée par violence jusqu'à la Sphere du feu : car le feu ne souffre point l'eau. Nous en avons un

exemple devant nos yeux. Lorsque vous jetez de l'eau froide dans une fournaise ardente, vous entendez quels tonnerres elle excite. Mais si vous demandez, pourquoi l'eau n'entre pas uniformément en ces lieux & en ces cavitez ? La raison est, parce qu'il y a plusieurs de ces sortes de lieux & de vases : quelquefois une concavité par le moyen des vents, pousse l'eau hors de soi pendant quelques jours ou quelques mois, jusqu'à ce qu'il se fasse derechef une repercussion d'eau : Comme nous voyons dans la Mer, dont les flots quelquefois sont agitez dans l'étenduë de plusieurs lieues, avant qu'ils puissent rencontrer quelque chose qui les repoussent, & par la repercussion les fassent retourner d'où ils partent.

Mais reprenons nôtre propos. Je dis que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre en est la nourrice & le receptacle : mais s'il n'y avoit point d'eau qui rafraichît nôtre terre & notre air, alors la terre seroit dessechée pour ces deux raisons, savoir, à cause de la chaleur, tant du mouvement centrique, que du Soleil celeste. Néan-

moins cela arrive en quelques lieux, lorsque les pores de la terre sont bouchez, en telle sorte que l'humidité n'y peut pénétrer : & alors par la correspondance des deux Soleils, Celeste & Centrique, (parce qu'ils ont entr'eux une vertu aimantine) le Soleil enflamme la terre.

Et ainsi quelque jour le Monde périra.

Fais donc en sorte que l'opération en nôtre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, afin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'elle répande le reste (comme j'ai dit) par les pores de la terre ; & alors au contraire, l'air se changea en une eau beaucoup plus subtile que n'a été la première : Et cela se fera ainsi, si tu donne à dévorer à nôtre vieillard l'or & l'argent, afin qu'il les consume, & que lui enfin prêt aussi de mourir soit brûlé, que ses cendres soient éparces dans l'eau ; cuits le tout jusqu'à ce que ce soit assez, & tu as une Medecine qui guérit la lépre. Prends garde au moins de ne prendre pas le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid : mêle les Natures

aux Natures ; s'il y a quelque chose de contraire à la nature, car une seule chose t'est nécessaire, separe-la, afin que la Nature soit semblable à la Nature ; fais cela avec le feu, non avec la main, & sache que si tu ne suis la Nature, tout ton labeur est vain : Et je te jure par le Dieu qui est Saint, que je t'ai ici dit tout ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il entende, & qui a du sens qu'il comprenne.

T R A I T É X I I .

De la pierre, & de sa vertu.

Nous avons assez amplement discouru aux Chapitres précédens de la production des choses naturelles, des Elemens, & des matieres premiere & seconde, des corps, des semences ; & enfin de leur usage & de leur vertu. J'ai encore écrit la façon de la Pierre Philosophale ; mais je revelerai maintenant tout autant que la Nature m'en a accordé, & ce que l'experiance m'en a découvert touchant la vertu d'icelle.

Mais afin que derechef sommairement & en peu de paroles, je recapitule le sujet de ces douze Traitez, & que le Lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention & mon sens, la chose est telle. Si quelqu'un doute de la verité de l'Art, qu'il lise les écrits des Anciens vérifiez par raison & par experience, au dire desquels (comme dignes de créance) on ne doit faire difficulté d'ajouter foi. Que si quelqu'un trop opiniâtre ne veut croire leurs Ecrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit, que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais disputer : car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie, quelle prérogative auroient toutes les autres choses qui sont au monde pardessus les Métaux ? Pourquoi en leur déniaut à eux seuls une semence, les exclurons-nous à tord de l'universelle benediction que le Créateur a donné à toutes choses, incontinent après la création du monde, comme les saintes Lettres nous le témoignent ? Que si nous somme contraints d'avouer que les Métaux ont de la semence, qui est celui qui seroit assez sot pour ne croire pas qu'ils peuvent être multipliez en leur semen-

ce ? L'art de Chymie en sa nature est veritable, la Nature l'est aussi ; mais rarement se trouve-t-il un veritable Artiste: la Nature est unique, il n'y a qu'un seul Art, mais il y a plusieurs Ouvriers. Quand à ce que la Nature tire les choses des Elemens, elle les engendre par le vouloir de Dieu de la premiere matiere, que Dieu seul sait & connoît, la Nature produit les choses, & les multiplie par le moyen de la seconde matiere, que les Philosophes connoissent. Rien ne se fait au monde que par le vouloir de Dieu, & de la Nature : car chaque Element est en sa sphere, mais l'un ne peut être sans l'autre, & toutefois conjoints ensemble ils ne s'accordent point : mais l'eau est le plus digne de tous les Elemens, parce que c'est la mere de toutes choses, & l'esprit du feu nage sur l'eau. Par le moyen du feu l'eau devient la premiere matiere, ce qui se fait par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou des vapeurs, propres & faciles à être congelez avec la terre par l'air crû, qui dès le commencement a esté séparé d'icelle ; ce qui se fait sans cesse, & par un mouvement perpétuel ; car le

feu ou la chaleur n'est point excité autrement que par le mouvement. Ce qui se peut voir manifestement cheztous les Artisans qui liment le Fer, lequel par le violent mouvement de la Lime, devient aussi chaud que s'il avoit été rouge au feu. Le mouvement donc cause la chaleur, la chaleur émeut l'eau : le mouvement de l'eau produit l'air, lequel est la vie de toutes choses vivantes.

Toutes les choses sont donc produites par l'eau en la manière que j'ai dit ci-dessus, car de la plus subtile vapeur de l'eau, procedent les choses subtiles & légères : de l'huile de cette même eau, en viennent choses plus pesantes : & de son sel, en proviennent choses beaucoup plus belles & plus excellentes que les premières. Mais parce que la Nature est quelquefois empêchée de produire des choses pures, à cause que la vapeur, la graisse & le sel se gâtent, & se mêlent aux lieux impurs de la terre ; c'est pourquoi l'expérience nous a donné à connoître de séparer le pur d'avec l'impur. Si donc par votre operation vous voulez amender actuellement la Nature, & lui donner un être plus parfait & accompli, faites dissoudre le

corps dont vous voulez vous servir, séparez ce qui lui est arrivé d'heterogene & d'étranger à la Nature, purgez-le ; joignez les choses pures avec les pures, les cuites avec les cuites, & les cruës avec les cruës, selon le poids de la Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez savoir que le Sel nitre central ne prend point plus de terre, soit qu'elle soit pure ou impure, qu'il lui en est besoin. Mais la graisse ou l'onctuosité de l'eau se gouverne & se manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure, c'est l'air qui la nettoyye par une double chaleur, & qui derechef la réünit & conjoint.



Epilogue, sommaire, & conclusion des
douze Traitez rapportez cy-
dessus.

A Mi Lecteur, j'ai composé ces douze Traitez en faveur des Enfans de l'Art, afin qu'avant qu'ils commencent à travailler, ils connoissent les operations que la Nature nous enseigne, & de quelle maniere elle produit toutes les

choses qui sont au monde, afin qu'ils ne perdent point de temps, & ne veuillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans avoir les clefs ; parce que celui-là travaille en vain, qui met la main à l'ouvrage, sans avoir premierement la connoissance de la Nature.

Car ce qui en cette sainte & venerable Science, n'aura pas le Soleil pour flambeau qui lui éclaire, & auquel la Lune ne découvrira pas sa lumiere argentine, parmi l'obscurité de la nuit, marchera en perpetuelles ténèbres. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoist pas à nôtre veüë, le corps est à nos yeux l'ombre de la Nature : c'est pourquoi au moment que quelqu'un est éclairé de cette belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent, & disparoissent devant ses yeux : il met toutes difficultez sous le pied ; toutes choses lui sont claires, presentes & manifestes, & sans empêchement aucun, il peut voir le point de nôtre magnesie, qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la Terre ; car la lumiere de la Nature darde ses rayons jusques-là, & nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans son sein. Prenez ceci pour exemple : Que l'on

habille de vêtements pareils un petit garçon & une petite fille de même âge, & qu'on les mette l'un près de l'autre, personne ne pourra reconnoître qui des deux est le mâle ou la femelle, parce que nôtre vûe ne peut pénétrer jusqu'à l'interieur ; c'est pourquoi nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vrai : Mais quand ils sont desabillez & mis à nu, en sorte qu'on les puisse voir comme Nature les a formés, l'on reconnoît facilement l'un & l'autre en son sexe. De même aussi nôtre entendement fait une ombre à l'ombre de la Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vêtemens, ainsi la nature humaine est couverte du corps de l'homme, laquelle Dieu s'est réservée à couvrir & découvrir selon qu'il lui plaist.

Je pourrois en cet endroit, amplement & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa création & génération ; mais je passerais toutes ces choses sous silence, veu que ce n'est pas ici le lieu d'en traiter : nous parlerons un peu seulement de sa vie. L'homme donc créé de la terre, vit de l'air ; car dedans l'air est cachée la viande de la vie,

que de nuit nous appelons rosée, & de jour eau raréfiée, de laquelle l'esprit invisible congelé, est meilleur & plus précieux que toute la terre universelle. O sainte & admirable Nature ! qui ne permet point aux Enfants de la Science de faillir, comme tu le montre de jour en jour en toutes actions, & dans le cours de la vie humaine.

Au reste dans ces douze Traitez j'ai allégué toutes ces raisons naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu, & désireux de savoir, puisse plus facilement comprendre tout ce que j'ai veu de mes yeux, & que j'ai fait de mes mains propres, sans aucune fraude ni sophistications : car sans lumiere & sans connoissance de la Nature, il est impossible d'atteindre à la perfection de cet Art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrete démonstration faite par un ami. C'est une chose vile & très précieuse, laquelle je répéterai de nouveau, encore bien que je l'ai décrite autrefois. Prends de nôtre air dix parties, de l'or vif, ou de la Lune vive, une partie ; mets le tout dans ton vaisseau ; cuis cet air, afin que premierement il soit eau, puis après

qu'il ne soit plus eau : si tu ignore cela, & que tu ne sache cuire l'air, sans doute tu failliras, parce que c'est là la vraie matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas, jusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nôtre rosée, de laquelle se tire le salpêtre des Philosophes, par le moyen duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune, tant céleste que terrestre, & afin que je le dise plus ouvertement, c'est nôtre Ay-mant, que j'ai nommé ci-devant *Acier*. L'air engendre cet ay-mant, & cet ay-mant engendre ou fait apparoître nôtre air. Je t'ai ici saintement dit la vérité, prie Dieu qu'il favorise ton entreprise, & ainsi tu auras dans ce lieu la vraie interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son père est le Soleil, & la Lune sa mere, que le vent l'a porté dans son ventre, à savoir le Sel Alkali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & Vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son opération est telle : Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixième partie d'or : scelle cela, & travaille
avec

avec nôtre feu, jusqu'à ce que l'air se change en poudre : & alors ; *ayant le sel du monde*, diverses couleurs apparoitront.

J'eusse décrit l'entier procédé en ces Traitez ; mais parce qu'il est suffisamment expliqué avec la façon de multiplier, dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je me suis contenté de traiter seulement de la première & seconde matière : ce que j'ai fait franchement & à coeur ouvert. Et ne croyez pas qu'il y ait homme au monde qui l'ait fait mieux et plus amplement que moi ; car je n'ai pas appris ce que je dit da,s mla lecture des Livres, mais pour l'avoir expérimenté, & fait de mes propres mains. S donc tu ne m'entends pas, ou que tu ne veuilles croire la vérité, n'accuse point mon Livre, mais toi-même ; & croi que Dieu ne te veut point reveler ce secret : pries-le donc assiduellement, & relis plusieurs fois mon Livre, principalement l'Epilogue de ces douze Traitez, & considérant toujours la possibilité de la Nature, & les actions des Elemens, & ce qu'il y a de plus particulier en eux, & principalement en la rarefaction de l'eau

ou de l'air ; Car les cieux & tout le monde même ont ainsi été créez. Je t'ai bien voulu déclarer tout ceci, de même qu'un père l'auroit fait à son fils. Ne t'émerveille point au reste de ce que j'ai fait tant de Traitez ; ce n'a pas été pour moi que je l'ai fait, puisque je n'ai pas besoin de livres ; mais pour avertir plusieurs qui travaillent sur de vaines matieres, & dépensent inutilement leurs biens. A la verité j'eusse bien pû comprendre le tout en peu de lignes, & même en peu de mots ; mais je t'ai voulu conduire par raisons & par exemples à la connoissance de la Nature, afin qu'avant toutes choses tu susses ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature, sa lumiere & son ombre, te fussent connues, Ne te fâche point si tu trouve quelquefois des contradictions en mes Traitez, c'est la coûtume générale de tous les Philosophes, tu en as besoin si tu les entends ; la rose ne se trouve point sans épines.

Pese & considere diligemment ce que j'ai dit ci-dessus, savoir en quelle matiere les Elemens distillent au centre de la Terre l'humide radical, & comment

le Soleil terrestre & centrique le repousse & le sublime par son mouvement continuel jusqu'à la superficie de la Terre. J'ai encore dit que le Soleil celeste a correspondance avec le Soleil centrique ; car le Soleil celeste & la Lune ont une force particuliere, & une vertu merveilleuse de distiller sur la Terre par leurs rayons : car la chaleur se joint facilement à la chaleur, & le sel au sel. Et comme le Soleil centrique a sa Mer, & une eau crue perceptible ; ainsi le Soleil celeste a aussi sa Mer, & une eau subtile & imperceptible. En la superficie de la Terre, les rayons se joignent aux rayons, & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoi quand il pleut, la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le Sel nitre de la Terre, (parce que le Sel nitre de la Terre par sa siccité attire l'air à soi, lequel air il resout en eau, ainsi que le fait le Tartre calciné : & ce Sel nitre de la Terre a cette force d'attirer l'air, parce qu'il a été air lui-même, & qu'il est joint avec la graisse de la Terre :) Et plus les rayons du Soleil frappent abondamment, il se fait une plus grande quantité de Sel nitre ; &

par consequent une plus grande abondance de froment vient à croître sur la Terre. Ce que l'expérience nous enseigne de jour en jour.

J'ai voulu déclarer, aux ignorans seulement, la correspondance que toutes les choses ont entr'elles, & la vertu efficace du Soleil, de la Lune, & des Etoiles ; car les sçavans n'ont pas besoin de cette instruction. Nôtre matière paroît aux yeux de tout le monde, & elle n'est pas connue. O nôtre Ciel ? ô nôtre Eau ! ô nôtre Mercure ! ô nôtre Sel nitre, qui êtes dans la Mer du monde, ô nôtre Vegetable ! ô nôtre Soufre fixe & volatil ! ô tête morte ou feces de nôtre Mer ! Eau qui ne mouille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne naît & ne s'engendre rien en toute la terre ! Voilà les épithetes de L'oiseau d'Hermes, qui ne repose jamais. Elle est de vil prix, personne ne s'en peut passer. Et ainsi tu as à découvert la chose la plus précieuse qui soit en tout le monde, laquelle je te dis entierement n'être autre chose que nôtre Eau pontique, qui se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire néanmoins du Soleil & de la Lune, par le

moyen de nôtre Acier, avec un artifice Philosophique, & d'une maniere surprenante, si elle est conduite par un sage fils de la science.

Je n'avois aucun dessein de publier ce Livre, pour les raisons que j'ai rapportées dans la Preface : mais le desir que j'ai de satisfaire & profiter aux Esprits ingénus & vrais Philosophes, m'a vaincu & gagné ; de sorte que j'ai voulu montrer ma bonne volonté à ceux qui me connoissent, & manifester à ceux qui savent l'Art, que je suis leur compagnon & leur pareil, & que je désire avoir leur connoissance. Je ne doute point qu'il n'y ait plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possèdent secrettement ce grand don de Dieu : mais je les prie & conjure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se fassent sages & avisés à mon exemple & a mes perils : car toutefois & quantes que je me suis voulu déclarer aux Grands, cela m'a toujours été ou dangereux ou dommageable : De maniere que par cet Ecrit je me manifeste aux fils d'Hermes ; & par même moyen j'instruis les ignorans, & remets les égarés dans le vrai chemin. Que les héritiers

de la Science croient qu'ils ne tiendront jamais de voye plus sure & meilleure que celle que je leur ai ici montrée : Qu'ils s'y arrêtent donc, car j'ai dit ouvertement toutes choses, principalement pour ce qui regarde l'extraction de nôtre Sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré nôtre Eau pontique. Et si je n'ai pas bien clairement révélé l'usage de cette Eau, c'est que le Maistre de la Nature ne m'as pas permis d'en dire davantage : car Dieu seul doit reveler ce secret, lui qui connoît les coeurs & les esprits des hommes, & qui pourra ouvrir l'entendement à celui qui le priera soigneusement, & lira plusieurs fois ce petit Traité.

Le vaisseau (comme j'ai dit) est unique depuis le commencement jusqu'à la fin, ou tout au plus deux suffisent : Que le feu soit aussi continuel en l'un & l'autre Ouvrage ; à raison dequoi ceux qui errent, qu'ils lisent les dixième & onzième Traitez. Car si tu travaille en la tierce matiere, tu ne feras rien. Et si tu veux savoir ceux qui travaillent en cette tierce matiere, ce sont ceux qui laissant nôtre sel unique, qui est le vrai Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, ani-

maux, pierres & minières. Car excepté nôtre Soleil & nôtre Lune, qui est couverte de la sphère de Saturne, il n'y a rien de véritable.

Quiconque désire parvenir à la fin désirée, qu'il sache la conversion des Elements, qu'il sache faire pondereux ce qui de soi est léger ; qu'il sache faire en sorte que ce qui de soi est esprit, ne le soit plus : alors il ne travaillera point sur un sujet étranger. Le feu est le régime de tout ; & tout ce qui se fait en cet Art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons suffisamment démontré ci-dessus.

Adieu, ami Lecteur, & jouis longuement de mes Ouvrages, que je t'assure être confirmés par les diverses expériences que j'en ai faites : jouis-en, dis-je, à la gloire de Dieu, au salut de ton âme, & au profit de ton prochain.



a

ENIGME



ENIGME PHILOSOPHIQUE

*Du mesme Auteur aux Fils de
la Verité.*

JE vous ai déjà découvert & manifesté, ô enfans de la Science, tout ce qui dépendoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne reste plus rien à dire, car en mes précédents Traitez, j'ai expliqué suffisamment par des exemples, ce qui est de la Nature : j'ai déclaré la Théorie & la pratique tout autant qu'il m'a été permis. Mais afin que personne ne se puisse plaindre que j'aye écrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque chose pour ma brieveté, je vous décrirai encore tout au long l'oeuvre entier, toutefois énigmatiquement, afin que vous jugiez jusqu'où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de Livres qui traitent de cet Art, mais à grand'peine trouverez-vous dans aucun la vérité si clairement expliquée : ce que j'ai bien voulu faire, à cause que j'ai plusieurs fois con-

féré avec beaucoup de personnes qui pensoient bien entendre les Ecrits des Philosophes ; mais j'ai bien connu par leurs discours, qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature, qui est simple, ne requeroit : même toutes mes paroles, quoique très véritables, leur sembloient toutefois trop viles & trop basses pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes & incroyables. Il m'est arrivé quelquefois que j'ai déclaré la science de mot à mot à quelques-uns qui n'y ont jamais fait de réflexion, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût de l'eau dans nôtre Mer : ils vouloient néanmoins passer pour Philosophes. Puis donc que ces gens-là n'ont pû entendre mes paroles proferées sans énigme & sans obscurité, je ne crains point (comme ont fait les autres Philosophes) que personne les puisse si facilement entendre : aussi est-ce un don qui ne ous est donné que de Dieu seul.

Il est bien vrai que si en cette Science il étoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fût telle qu'elle pût être apperçûe par les yeux du vulgaire, j'ai rencontré de beaux esprits, & des ames

tout-à-fait propres pour rechercher de semblables choses : mais je vous dis encore qu'il faut que vous soyez simples & non point trop prudens, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret : car lorsque vous l'aurez, nécessairement la prudence vous accompagnera, & vous pourrez aussi composer aisément une infinité de Livres, ce qui sans doute, est bien plus facile à celui qui est au centre & voit la chose, qu'à celui qui marche sur la circonference, & n'a rien autre que l'ouïe. Vous avez la matiere de toutes choses clairement décrite : mais je vous avertis que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aimer vôtre prochain ; & enfin n'allez point vous imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sait rien : mais demeurez, demeurez, dis-je, en la simple voie de la Nature, parce que dans cette simplicité vous pourrez mieux toucher la chose au doigt, que vous ne la pourrez voir parmi tant de subtilitez.

En lisant mes Ecrits, ne vous amusez point aux syllabes seulement, mais considérez toujourns la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que de commencer

l'oeuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, quel est le but de vôtre intention ; car il vaut mieux l'apprendre par imagination & par l'entendement, que par des ouvrages manuels, & à ses dépens. Je vous dis encore qu'il vous faut trouver une chose qui est cachée, de laquelle par un merveilleux artifice se tire cette humidité, qui sans violence & sans bruit dissout l'or, voire même aussi doucement & aussi naturellement que l'eau chaude dissout & liquifie la glace. Si vous avez trouvé cela, vous avez la chose de laquelle l'or a été produit par la Nature : Et bien que les Métaux & toutes les choses du monde prennent leur origine d'icelle, il n'y a rien toutefois qui lui soit si ami que l'or, car dans toutes les autres choses il y a quelque imputeté, dans l'or au contraire il n'y en a aucune ; c'est pourquoi elle est comme la mere de l'or.

Et ainsi je conclus, que si vous ne voulez vous rendre sages par mes avertissements, vous m'avez pour excusé : puisque je ne désire que vous rendre office : je l'ai fait avec autant de fidélité qu'il m'a été permis, & en homme de bonne conscience. Si vous demandez

qui je suis, je suis Cosmopolite, c'est-à-dire, Citoyen du monde : si vous me connoissez, & que vous désiriez être honnêtes gens, vous vous tairez : si vous ne me connoissez point, ne vous en informez pas davantage, car jamais à homme vivant je n'en déclarerais plus que j'ai fait par cet Ecrit public. Croyez-moi, si je n'étois de la condition que je suis, je n'aurois rien plus agréable que la vie solitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes : car je voi que tout ce qu'il y a au monde n'est que vanité, que la fraude & l'avarice sont en regne, où toutes choses se vendent, & qu'enfin la malice a surmonté la vertu : je voi devant mes yeux la félicité de la vie future, c'est ce qui me donne de la joye. Je ne m'étonne plus maintenant comme j'ai fait auparavant, de ce que les Philosophes, après avoir acquis cette excellente Medecine, ne se soucioient point d'abréger leurs jours : parce qu'un veritable Philosophe voit devant ses yeux la vie future, de même que tu vois ton visage dans un miroir. Que si Dieu te donne la fin désirée, tu me croiras, & ne te reveleras point au monde.



S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique, ajoutée pour mettre fin à l'oeuvre.

IL arriva une fois que navigant du Pole Arctique, au Pôle Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu, au bord d'une grande Mer : & bien que j'eusse une entière connoissance des avenues & proprietéz de cette Mer, toutefois j'ignorois si en ces quartiers-là l'on pouvoit trouver ce petit poisson nommé *Echeneïs* : que tant de personnes de grandes & de petites conditions, ont recherché jusqu'à présent avec tant de soin & de peine. Mais pendant que je regarde sur le bord des Melosines nageantes çà & là avec les Nymphes, étant fatigué de les labeurs précédens, & abbattu par la variété de mes pensées, je me laissai emporter au sommeil par le doux murmure de l'eau. Et tandis que je dormois ainsi doucement, il m'arrive en songe une vision merveilleuse : Je vis sortir de nôtre Mer le Vieillard Neptune d'une ap-

parence vénérable, & armé de son Trident, lequel après un amiable salut, me mene en une Isle très-agréable. Cette Isle étoit située du côté du Midy, & très-abondante en toutes choses nécessaires pour la vie & pour les délices de l'homme : Les champs Elysiens tant vantez par Virgile, ne seroient rien en comparaison d'elle. Tout le Rivage de l'Isle étoit environné de Myrtes, de Cyprès, & de Romarins. Les Prez verdoyants tapissez de diverses couleurs, réjouissoient la veue par leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur très suave. Les Collines étoient pleines de Vignes, d'Oliviers & de Cedres. Les Forêts n'étoient remplies que d'Orangers & de Citronniers. Les chemins publics étant plantez & parsemez de côté & d'autre d'une infinité de Lauriers & de Grenadiers, entretissus & enlacez ensemble avec beaucoup d'artifice, fournissoient une ombrage agréable aux passans : Enfin tout ce qui se peut dire & désirer au monde, se trouvoit là. En nous promenant, Neptune me montre dans cette Isle deux Mines d'Or & d'Acier, cachées sous une Roche, Et gueres loin de là; il me mene dans un Pré, au milieu duquel étoit un

Jardin plein de mille beaux Arbres divers, & dignes d'être regardez, Entre plusieurs de ces arbres il m'en montra sept, qui avoient chacun leur nom, & entre ces sept j'en remarquai deux principaux & plus éminens que les autres, desquels l'un portoit un fruit aussi clair & aussi reluisant que le Soleil, & ses feuilles étoient comme d'Or, l'autre portoit son fruit plus blanc que le Lys, & ses feuilles étoient comme de fin argent. Neptune les nommoit l'un Arbre Solaire, & l'autre Arbre Lunaire. Mais encore que toutes ces choses se trouvassent à souhait dans cette Isle, une chose toutefois y manquoit ; on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté : il y en avoit plusieurs qui s'efforçoient d'y faire conduire l'eau d'une fontaine par des canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses : mais tout leur labeur étoit inutile, car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir si on ne se servoit de quelque instrument moyen ; que si on en avoit, elle étoit veneneuse, à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune : ce que peu de gens ont pû faire. Et si quelques-uns ont eu la fortune assez favorable pour y réussir, ils n'en ont jamais pû

tirer plus de dix parties : car cette eau étoit si admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur. Et croyez moi, que j'ai vû & touché cette eau, & en la contemplant je me suis beaucoup émerveillé.

Tandis que cette contemplation occupoit tous mes sens, & commençoit déjà à me fatiguer, Neptune s'évanouit, & il m'apparoît en sa place un grand homme, au front duquel étoit le nom de Saturne. Celui-ci prenant le vase puisa les dix parties de cette eau, & incontinent il prit du fruit de l'arbre Solaire, & le mit dans cette eau, & je vis le fruit de cet Arbre se consumer & se résoudre dans cette eau, comme la glace dans l'eau chaude. Je lui demandai, Seigneur, je vois ici une chose merveilleuse, car cette eau est presque de rien, & néanmoins je voi que le fruit de cet Arbre se consume dans elle par une si douce chaleur : A quoi sert tout cela ? Il me répondit gracieusement : il est bien vrai, mon fils, que c'est une chose admirable, mais ne vous en étonnez pas, il faut que cela soit ainsi : çar cette eau est l'eau de vie, qui a puissance d'améliorer les fruits de cet Arbre ; de façon

que desormais il ne sera plus besoin d'en planter ni anter: parce qu'elle pourra par sa seule odeur rendre les autres six arbres de même nature qu'elle est. En outre, cette eau sert de femelle à ce fruit, de même que ce fruit lui sert de mâle ; car le fruit de cet Arbre ne se peut pourrir en autre chose que dans cette eau. Et bien que ce fruit soit de soi une chose précieuse & admirable, toutefois s'il se pourrit dans cette eau, il engendre par cette putrefaction la Salamandre perseverante au feu, le sang de laquelle est plus précieux que tous les trésors du monde, ayant la faculté de rendre fertiles les six Arbres que tu vois, & de leur faire porter des fruits plus doux que le miel.

Je lui demandais encore : Seigneur, comment se fait cela ? Je t'ai dit ci-devant, reprit-il, que les fruits de l'Arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que le fruit de cet Arbre Solaire, maintenant qu'il cuit dans cette eau, ne peut saouler qu'un fruit, après sa coction il peut en saouler mille. Puis je lui demandai, se cuit-il à grand feu, & pendant quel temps ? Il me répondit, que cette eau avoit un feu intrinseque,

lequel s'il est aidé par une chaleur continuelle, brûle trois parties de son corps avec le corps de ce fruit ; & il n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand - peine la pourroit-on imaginer : mais la prudente conduite du Maître fait cuire ce fruit par une très grande vertu pendant l'espace de sept mois premièrement, & après pendant l'espace de dix ; cependant plusieurs choses apparoissent, & toujours le cinquantième jour après le commencement, plus ou moins.

Je l'interrogeai encore : Seigneur, ce fruit peut-il être cuit dans quelques autres eaux, & ne lui ajoûte-t-on pas quelque chose ? Il me répond, il n'y a que cette seule eau qui soit utile en tout ce Pays & en toute cette Isle, nulle autre eau que celle-ci ne peut pénétrer les pores de cette Pomme. Et saches que l'Arbre Solaire est sorti de cette eau, laquelle est tirée des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nôtre Aymant. C'est pourquoi ils ont ensemble une si grande sympathie & correspondance, que si on y ajoûtoit quelque chose d'étranger, elle ne pourroit faire ce qu'il fait de soi-même. Il la faut donc laisser seule, & ne rien lui ajoûter que cette Pomme : car

après la décoction, c'est un fruit immortel, ayant vie & sang, parce que le sang fait que tous les Arbres stériles portent même fruit & de même nature que la Pomme.

Je lui demandai en'outre : Seigneur, cette eau se peut-elle tirer en quelqu'autre façon, & la trouve-t'on par tout ? Il me repond : elle est en tout lieu, & personne ne peut vivre sans elle. Elle se puise par d'admirables moyens, mais celle là est la meilleure qui se tire par la force de nôtre Acier, lequel se trouve au ventre d'*Ariès*. Et je lui dis, à quoi est-elle utile ? Il répond, devant sa dûe coction, c'est un grand venin ; mais après une cuisson convenable, c'est une souveraine Medecine ; & alors elle donne vingt - neuf grains de sang, desquels chaque grain te fournira huit cens soixante et quatre du fruit de l'arbre solaire. Je lui demandai, ne se peut il pas ameliorer plus outre ? Selon le témoignage de l'Ecriture Philosophique, dit-il, il peut être exalté premierement jusqu'à dix, puis jusqu'à cent, après jusqu'à mille, à dix mille, & ainsi de suite, J'insistois : Seigneur, dites-moi si plusieurs connoissent cette eau, & si elle a un nom propre ? Il cria

hautement : Peu de gens l'ont connuë, mais tous l'ont vûe, la voyent & l'aiment : Elle a non seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vrai nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme *l'Eau de notre Mer, l'eau de Vie qui ne mouille point les mains*. Je lui demandai encore : D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses ? Toute créature, dit-il, en use, mais invisiblement. Naît-il quelque chose dans cette eau, lui dis-je ? D'icelle se font toutes les choses qui sont au monde, & toutes choses vivent en elle, mûe dit-il : mais il n'y a rien proprement en elle, sinon que c'est une chose qui se mêle avec toutes les choses du monde. Je lui demandai : Est-elle utile sans le fruit de cet arbre ? Il me dit, sans ce fruit elle n'est pas utile en cet oeuvre : car elle n'est améliorée qu'avec le seul fruit de cet arbre Solaire.

Et alors je commençais à le prier : Seigneur, de grace, nommez la moi si clairement & ouvertement, que je n'en puisse plus douter. Mais lui en élevant sa voix, il cria si fort qu'il m'éveilla ; ce qui fut cause que je ne pû lui demander rien davantage, & qu'il ne me voulut plus répondre, ni moi aussi je ne t'en puis pas

dire plus. Contente-toi de ce que je t'ai dit, & croi qu'il n'est pas possible de parler plus clairement. Car si tu ne comprends pas ce que je j'ai déclaré, jamais tu n'entendras les Livres des autres Philosophes.

Après le subit & inespéré départ de Saturne, un nouveau sommeil me surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me félicitant de cette heureuse rencontre dans les jardins des Hespéride, il me montra un Miroir, dans lequel j'ai vû toute la Nature à découvert. Après plusieurs discours de part & d'autre, je le remerciais de ses bienfaits, & de ce que par son moyen j'étois entré non seulement en cet agréable Jardin, mais encore de ce que j'eus l'honneur de deviser avec Saturne, comme je désirois il y a avoit si long-temps. Mais parce qu'il me restoit encore quelques difficultez à résoudre, & desquelles je n'avois pu être éclairci, à cause de l'inopiné départ de Saturne, je le priai instamment de m'ôter en cette occasion désirée, le scrupule auquel j'étois, & lui parlai en cette façon : Seigneur, j'ai lû les Livres des Philosophes, qui affirment unanimement que toute génération se fait par mâle & fe-

melle ; & néanmoins dans mon songe, j'ai vû que Saturne ne mettoit dans nôtre Mercure que le fruit de l'Arbre Solaire : j'estime que comme Seigneur de la Mer, vous savez bien ces choses : je vous prie de répondre à ma question. Il est vrai, mon fils, dit-il, que toute génération se fait par mâle & femelle ; mais à cause de la distraction & différences des trois regnes de Nature, un Animal à quatre pieds naît d'une façon, & un Ver d'une autre. Car encore que les Vers ayent des yeux, la vûe, l'ouïe, & les autres sens, toutefois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux, ou la terre où ils se pourrissent, est la femelle. De même en l'oeuvre Philosophique, la mere de cette chose est ton Eau que nous avons tant de fois répétée, & tout ce qui naît de cette Eau, naît à la façon des Vers par putréfaction. C'est pourquoi les Philosophes ont créé le Phoenix & la Salamandre. Car si cela se faisoit par la conception de deux corps, ce seroit une chose sujette à la mort ; mais parce qu'il se révivifie soi-même, le corps premier étant détruit, il en revient un autre incorruptible : d'autant que la mort des choses n'est rien autre

que la séparation des parties du composé. Cela se fait ainsi en ce Phoenix, qui se sépare par soi même de son corps corruptible.

Puis je lui demandais encore : Seigneur, y a-t-il en cette oeuvre choses diverses, ou composition de plusieurs choses ? Il n'y a qu'une seule & unique chose, dit-il, à laquelle on n'ajoute rien, sinon l'eau Philosophique, qui t'a été manifestée en ton songe, laquelle doit être dix fois autant pesante que le corps. Et croi, mon fils, fermement & constamment, que tout ce qui t'a été montré ouvertement par moi & par Saturne en ton songe dans cette Isle, selon la coûtume de la région, n'est nullement songe ; mais la pure vérité, laquelle te pourra être découverte par l'assistance de Dieu, & par l'expérience, vraie maîtresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquérir & m'éclaircir de quelqu'autre chose, après m'avoir dit adieu, il me laissa sans réponse, & je me trouvai réveillé dans la désirée région de l'Europe. Ce que je t'ai dit, ami Lecteur, te doit donc aussi suffire. Adieu.



DIALOGUE

*du Mercure, de l'Alchimiste, & de
la Nature.*

IL advint un certain temps que plusieurs Alchymistes firent une Assemblée, pour consulter & résoudre ensemble comment ils pourroient faire la Pierre Philosophale, & la préparer comme il faut ; & ils ordonnerent entr'eux, que chacun diroit son opinion par ordre, & selon ce qui lui en sembleroit. Ce conseil & cette Assemblée se fit au milieu d'un beau pré, à Ciel ouvert, & en jour clair & serain. Là étant assemblez, plusieurs d'entre eux furent d'avis que le Mercure étoit la premiere matiere de la Pierre, les autres disoient que c'étoit le Soufre, & les autres croyoient que c'étoit quelque autre chose. Néanmoins l'opinion de ceux qui tenoient pour le Mercure, étoit la plus forte, & emportoit le dessus, en ce qu'elle étoit ap-

H

puyée du dire des Philosophes, qui tiennent que le Mercure est la véritable matière première, & même qu'il est la première matière des Métaux : car tous les Philosophes s'écrioient, *nôtre Mercure, nôtre Mercure, &c.* Comme ils disputoient ainsi ensemble, & que chacun d'eux s'efforçoit de faire passer son opinion pour la meilleure, & attendoit avec désir, avec joye & avec impatience la conclusion de leurs différent, il s'éleva une grande tempête, avec des orages, des grêles, & des vents épouvantables, & extraordinaires, qui séparèrent cette Congrégation, renvoyant les uns & les autres en diverses Provinces, sans avoir pris aucune résolution. Un chacun se proposa dans son imagination quelle devoit être la fin de cette dispute, & recommença ses épreuves comme auparavant : les uns cherchèrent la Pierre des Philosophes en une chose, les autres en une autre ; & cette recherche a continué jusqu'aujourd'hui sans cesse, & sans aucune intermission. Or un de ces Philosophes qui s'étoit trouvé en cette Compagnie, se ressouvenant que dans la dispute la plus grande partie d'entr'eux étoient du sentiment qu'il falloit chercher la

Pierre des Philosophes au Mercure, dit en soi-même : Encore qu'il n'y ait eu rien d'arrêté & de déterminé dans nos discours, & qu'on n'aye fait aucune résolution, si est-ce que je travaillerai sur le Mercure, quoi qu'on en dise, & quand j'aurais fait cette benite pierre, alors la conclusion sera faite. Car je vous avertis que c'étoit un homme qui parloit toujours avec soi-même, comme font les Alchimistes. Il commença donc à lire les Livres des Philosophes, & entre'autres il tomba sur la lecture d'un Livre d'Alain, qui traite du Mercure : Et ainsi par la lecture de ce beau Livre, ce Monsieur l'Alchimiste devint Philosophe, mais Philosophe sans conclusion. Et après avoir pris le Mercure, il commença à travailler. Il le mit dans un vaisseau, de verre, & le feu dessous : le Mercure, comme il a coutume, s'envole, & se résout en air. Mon pauvre Alchimiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme bien & beau, lui reprochant qu'elle lui avoit dérobé son Mercure : car personne (ce disoit-il) ne pouvoit être entré là dedans qu'elle seule. Cette pauvre femme innocente ne pût faire autre chose que

s'excuser, en pleurant : puis elle dit à son mari tout bas entre ses dents : Que diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde ?

L'Alchimiste prend derechef du Mercure, & le met dans un vaisseau, & de crainte que sa femme ne le lui dérobat, il le gardoit lui-même; mais le Mercure à son ordinaire s'envola aussi bien cette fois que l'autre. L'Alchimiste au lieu d'être fâché de la fuite de son Mercure, s'en réjouit grandement, parce qu'il se ressouvint qu'il avoit lû que la première matière de la pierre étoit volatile. Et ainsi il se persuada & crut entièrement que désormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit sur cette matière. Il commença deslors à traiter hardiment le Mercure, il apprit à le sublimer, à le calciner par une infinité de manières ; tantôt par les Sels, tantôt par le Soufre : puis le mêloit tantôt avec les Métaux, tantôt avec des minières, puis avec du sang, puis avec des cheveux, & puis le détrempoit & le macéroit avec les Eaux fortes, avec des jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre. Mais le pauvre homme ne pu rien trouver qui réussit à son intention, ni qui le contentât, bien

qu'il n'eut rien laissé en tout le monde avec quoi il n'eut essayé de coaguler & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit encore rien fait, & qu'il ne pouvoit rien avancer du tout, il se prit à songer. Au même temps il se ressouvint d'avoir lû dans les Auteurs que la matiere étoit de si vil prix, qu'elle se trouvoit dans les fumiers & dans les retraits : si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mêler ce pauvre Mercure avec toutes sortes de fientes, tant humaines, que d'autres animaux, tantôt séparément, tantôt toutes ensemble. Enfin après avoir bien peiné, sué & tracassé, après avoir bien tourmenté le Mercure, & s'être bien tourmenté soi-même, il s'endormit plein de diverses pensées, & roulant diverses choses dans son esprit. Une vision lui apparut en songe, il vit venir vers lui un bon Vieillard, qui le salua, & lui dit familièrement : Mon ami, de quoi vous attristez-vous ? Auquel il répondit, Monsieur, je voudrois volontiers faire la Pierre Philosophale. Le vieillard lui repliqua : Oui, mon ami, voilà un très-bon souhait, mais avec quoi voulez-vous faire la Pierre des Philosophes ?

L'Alchimiste, Avec le Mercure,
Monsieur.

Le vieillard, Mais avec quel Mercure ?

L'Alchimiste. Ha! Monsieur, pourquoi me demandez-vous avec quel Mercure, car il n'y en a qu'un ?

Le vieillard. Il est vrai mon Ami, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & toujours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchimiste. O Monsieur, je sais très-bien comme il le faut purger & nettoyer, avec le Sel & vinaigre, avec le Nitre & le vitriol.

Le vieillard. Et moi je vous dis & vous déclare mon bon Ami, que cette purgation ne vaut rien & n'est point la vraie, & que ce Mercure-là ne vaut rien aussi, & n'est point le vrai : les hommes sages ont bien un autre Mercure, & une autre façon de le purger. Et après avoir dit cela, il disparut.

Ce pauvre Alchimiste étant réveillé, & ayant perdu son songe & son sommeil, se prit à penser profondément quelle pouvoit être cette vision, & quel pouvoit être ce Mercure des Philosophes ; mais il ne pût rien s'imaginer que ce Mer-

cure vulgaire : Il disoit en soi-même : O mon Dieu ! si j'eusse pû parler plus long temps avec ce bon vieillard, sans doute j'eusse découvert quelque chose. Il recommença donc encore ses labeurs, je dis ses sales labeurs, brouillant toujours son Mercure, tantôt avec sa propre merde, tantôt avec celle des enfants, ou d'autres animaux, & il ne manquoit point d'aller tous les jours une fois au lieu où il avoit vû cette vision, pour essayer s'il pourroit encore parler avec son Vieillard ; & là quelquefois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant. Mais comme le Vieillard ne venoit point, il estima qu'il eût peur, & qu'il ne crut pas qu'il dormît, c'est pourquoi il commença à jurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'avez point de peur, ma foi je dors, regardez plutôt à mes yeux, si vous ne me voulez croire.

Voila-t-il pas un sage personnage ?

Enfin ce miserable Alchymiste, après tant de labeurs, après la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant toujours à son Vieillard, si bien qu'un jour entr'autres, à cause de cette grande & forte imagination qu'il s'étoit

imprimée, il s'endormit ; & en songe il lui apparut un fantôme en forme de ce Vieillard, qui lui dit : Ne perdez point courage, mon ami, ne perdez point courage, vôtre Mercure est bon, & vôtre matiere aussi est bonne ; mais si ce méchant ne vous veut obéir, conjurez-le, afin qu'il ne soit pas volatil. Quoi vous étonnez-vous de cela ? Hé ! n'a-t-on pas accoûmé de conjurer les serpents ? pourquoi ne conjurera-t-on pas aussi-bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le Vieillard voulut se retirer ; mais l'Alchymiste pensant l'arrêter, s'écria si fort : (Ha ! Monsieur, attendez) qu'il s'éveilla soi-même, & perdit par ce moyen & son songe & son esperance : néanmoins il fut bien consolé de l'avertissement que lui avait donné le fantôme. Puis après il prit un vaisseau plein de Mercure, & commença à le conjurer de terrible façon, comme lui avoit enseigné ce fantôme en son sommeil. Et se ressouvenant qu'il lui avoit dit qu'on conjuroit bien les serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de même que les serpens. Qu'ainsi ne soit (disoit-il) ne peint-on pas le Mercure avec des serpents entortillez en une verge ; Il prend donc son vaisseau plein de
de

de Mercure, & commence à dire : Ux. Ux. Os. Tas, &c, Et là où la conjuration portoit le nom de Serpent, il y mettoit celui de Mercure, disant, *Et toi Mercure, méchante bête, &c.* Ausquelles paroles le Mercure se prit à rire, & à parler à l'Alchimiste, lui disant, Venez ça, Monsieur l'Alchimiste, qu'est-ce que vous me voulez ?

*Ma foi vous avez grand tort
De me tourmenter si fort.*

L'Alchimiste. Ho, ho, méchant coquin que tu es, tu m'appelles à cette heure Monsieur, quand je te touche jusqu'au vif, je t'ai donc trouvé une bride, attens, attens un peu, je te ferais bien chanter une autre chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colère, il lui dit : Vien-ça, je te conjure par le Dieu vivant, n'es-tu pas ce Mercure des Philosophes ? Le Mercure tout tremblant, lui répond ; Oui Monsieur ; je suis Mercure.

L'Alchimiste. Pourquoi donc, méchant garniment que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obéir ? Et pourquoi

ne t'ai-je pas pu fixer ?

Le Mercure. Ha ! mon très magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moi pauvre misérable, c'est que je ne savais pas que vous fussiez un si grand Philosophe.

L'Alchimiste. Pendar, & ne le pouvais-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs, puisque je procedois avec toi si philosophiquement.

Le Mercure. Cela est vrai, Monseigneur, toutefois je me voulois cacher, & fuir vos liens : mais je voi bien, pauvre misérable que je suis, qu'il m'est impossible d'éviter que je ne paroisse en la présence de mon très-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchimiste. Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à cette heure.

Le Mercure. Oui, Monseigneur, je vois bien & à mes dépens, que vôtre Excellence est un très-grand Philosophe. L'Alchimiste se réjouissant donc en son coeur, commence à dire en soi-même, A la fin j'ai trouvé ce que je cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il lui dit d'une voix terrible : ça ça, traître, me seras-tu donc obéissant à cette

fois ? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement tu ne t'en trouveras pas bien.

Le Mercure. Monseigneur, je vous obéirais très-volontiers, si je le peux : car je suis à present fort débile.

L'Alchimiste. Comment, coquin, tu t'excuses déjà ?

Le Mercure. Non, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis beaucoup.

L'Alchimiste. Qu'est-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchimiste. Et quoi, traître vilain, tu te moques encore de moi ?

Le Mercure. Ha ! Monseigneur, à Dieu ne plaise, vous êtes trop grand Philosophe : je parle de l'Alchymiste.

L'Alc. Bien, bien, tu as raison, cela est vrai, Mais que t'a fait l'Alchymiste ?

Le Merc. Ha! Monsieur, il m'a fait mille maux, car il m'a mêlé & brouillé avec tout plein de choses qui me sont contraires ; ce qui m'empêche de pouvoir reprendre mes forces, & montrer mes vertus ; il m'a tant tourmenté, que je suis presque réduit à mort.

L'Alc. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, pourquoi tu es déobéissant.

Le Mer. Moi, Monseigneur, jamais je ne fus désobéissant à un véritable Philosophe ; mais mon naturel est tel que je me mocque des fols.

L'Alc. Et quelle opinion as-tu de moi ?

Le merc. De vous, Monseigneur, vous êtes un grand personnage, très - grand Philosophe, qui même surpassez Hermes en doctrine & en sagesse.

L'Alc. Certainement cela est vrai, je suis homme docte, je ne me veux pourtant pas louer moi-même ; mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'étois un très-docte Philosophe, elle a reconnu cela de moi.

Le Merc. Je le croi facilement, Monsieur, car les Philosophes doivent être tels, qu'a force de sagesse, de prudence & de labour, ils deviennent insensez.

L'Alc. Là, là, ce n'est pas tout, dis-moi un peu, que ferais-je de toi ? Comment en pourrais-je faire la pierre des Philosophes ?

Le Merc. Aussi vrai, Monsieur le Philosophe, je n'en sçai rien : vous êtes

Philosophe, vous le devez savoir. Pour moi je ne suis que le serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moi, & je leur obéis en ce que je peux.

L'Alc. Tout cela est bel & bon ; mais tu me dois dire comment est-ce que je dois proceder avec toi, & si je puis faire de toi la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Monseigneur le Philosophe, si vous la savez, vous la ferez ; & si vous ne la savez, vous ne ferez rien ; vous n'apprendrez rien de moi, si vous l'ignorez auparavant.

L'Alc. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moi comme avec un simple homme ? Peut-être ignores-tu que j'ai travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe.

Le Merc. Je le crois facilement, Monseigneur, & je le sai bien : je suis encore tout souillé & tout empuanti par les mélanges de vos beaux labeurs.

L'Alc. Dis-moi donc si tu es le Mercure des Philosophes.

Le Merc. Pour moi je sai bien que je suis Mercure ; mais si je suis Mercure des Philosophes, c'est à vous à le savoir.

L'Alc. Dis-moi seulement si tu es le vrai Mercure, ou s'il y en a un autre ?

Le Merc. Je suis Mercure, mais il y en a encore un autre ; & ainsi il s'évanouit. Mon pauvre Alchimiste bien dolent, commence à crier & à parler ; mais personne ne lui répond, & puis tout pensif & revenant à soi-même, il dit : Veritablement je connois à cette heure que je suis fort homme de bien, puisque le Mercure a parlé avec moi, certes il m'aime. Il recommença donc à travailler diligemment, & de sublimer le Mercure, à le distiller, le calciner, le précipiter, & à le dissoudre par mille façons admirables, & avec des eaux de toutes sortes. Mais il lui en arriva comme auparavant ; il s'efforça en vain, & ne fit autre chose que consommer son temps & son bien. C'est pourquoi il commença à maudire le Mercure, & à blasphêmer contre la Nature de ce qu'elle l'avoit créé : mais la Nature après avoir oui ces blasphèmes, appella le Mercure à soi, & lui dit : Qu'as tu fait à cet homme ? Pourquoi est-ce qu'il me maudit à cause de toi, & qu'il blasphême contre moi ? Que ne fais-tu ce que tu dois ? Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature lui commanda

d'être obéissant aux Enfants de la science, qui le recherchent. Ce que le Mercure lui promit de faire, & dit : mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols ? La Nature se souriant, s'en alla, & le Mercure qui étoit en colère contre l'Alchymiste, s'en retourna aussi en son lieu.

Quelques jours après il tomba dans l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il avoit oublié quelque chose en ses labeurs, il reprend donc encore ce pauvre Mercure, & le mêle avec de la merde de pourceau : mais le Mercure fâché de ce qu'il avoit été accusé mal à propos devant la mere Nature, se prit à crier contre l'Alchymiste, & dit : Viensça, maitre fol, que veux-tu avoir de moi ? pourquoi m'as-tu accusé ?

L'Alc. Es-tu celui-là que je désire tant de voir ?

Le Merc. Oui, je le suis ; mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alc. Je ne suis point aveugle moi.

Le Merc. Tu es plus qu'aveugle, car tu ne te vois pas toi-même, comment pourroit-tu donc me voir.

L'Alc. Ho, ho, tu es maintenant bien superbe, je parle avec toi modestement, & tu me méprises de la sorte. Peut-être

ne sais-tu pas que j'ai travaillé chez plusieurs Princes, & qu'ils m'ont tenu pour grand Philosophe.

Le Merc. C'est à la cour des Princes que courent ordinairement les fols ; car là ils sont honorez, & en estime par-dessus tous autres. Tu as donc aussi été à la Cour ?

L'Alc. Ah ! sans doute, tu es le diable, & non pas le bon Mercure, puisque tu veux parler de la sorte avec les Philosophes : voilà comme tu m'as trompé ci-devant.

Le Merc. Mais dis-moi, par ta foi connois tu les Philosophes ?

L'Alc. Demandes-tu si je connois les Philosophes, je suis moi-même Philosophe.

Le Merc. Ah, ah, ah, voici un Philosophe que nous avons de nouveau (dit le Mercure en souriant, & continuant son discours :) Et bien, monsieur le Philosophe, dites-moi donc, que cherchez-vous ? Que voulez-vous avoir ? Que désirez-vous faire ?

L'Alc. Belle demande, je veux faire la pierre des Philosophes.

Le Merc. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philosophes ?

L'Alc. Avec quelle matiere, avec nôtre Mercure.

Le merc. Garde-toi bien de dire comme cela : car si tu parles ainsi, je m'enfuirais, parce que je ne suis pas vôtre Mercure.

L'Alc. O certes tu ne peux être autre chose qu'un diable, qui me veut séduire.

Le merc. Certainement, mon Philosophe, c'est toi qui m'es pire qu'un Diable, & non pas moi à toi, car tu m'as traité très méchamment, & d'une maniere diabolique.

L'Alc. O qu'est-ce que j'entens, sans doute c'est là un Démon ; car je n'ai rien fait que selon les Ecrits des Philosophes, & je sai très bon travailler.

Le Merc. Vraiment oui, tu es un bon Operateur ; car tu fais plus que tu ne sais, & que tu ne lis dans les Livres. Les Philosophes disent tous unanimement qu'il faut mêler les Natures avec les Natures, & hors la Nature ils ne commandent rien. Et toi au contraire tu m'as mêlé avec toutes les choses les plus sordides, les plus puantes & infectes qui soient au monde, ne craignant point de te souiller avec toutes sortes de fientes, pourvû

que tu me tourmentasses.

L'Alc. Tu as menti, je ne fais rien hors la Nature, mais je sème la semence en sa terre, comme ont dit les Philosophes.

Le Merc. Oui, vraiment, tu es un beau semeur, tu me sèmes dans de la merde ; & le temps de la moisson venu, je m'envole ; & toi tu ne moissonnes que de la merde.

L'Alc. Mais les Philosophes ont écrit néanmoins qu'il falloit chercher leur matière dans les ordures.

Le Merc. Ce qu'ils ont écrit est vrai : mais toi tu le prends à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans t'arrêter à leur intention.

L'Alc. Je commence à comprendre qu'il peut se peut faire que tu sois Mercure ; mais tu ne me veux pas obéir, Et alors il commença à le conjurer derechef, disant ; Ux. Ux. Os. Tas, &c. mais le Mercure lui répondit en riant, & se moquant de lui : Tu as beau dire Ux. Ux. Tu ne profites de rien, mon ami, tu ne gagnes rien.

L'Alc. Ce n'est pas sans sujet qu'on dit de toi que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil.

Le Merc. Tu me reproche que je suis inconstant, je te vais donner une résolution là-dessus. Je suis constant à un Artiste constant, je suis fixe à un esprit fixe ; mais toi & tes semblables, vous êtes de vrais inconstans & vagabonds, qui allez sans cesse d'une chose en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alc. Dis-moi donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont écrit, & ont assuré qu'avec le soûre & le sel il étoit le principe de toutes choses, ou bien s'il en faut chercher un autre ?

Le Merc. Certainement, le fruit ne tomba pas loin de son arbre ; mais je ne cherche point ma gloire. Ecoute-moi bien, je suis le même que j'ai été ; mais mes années sont diverses. Dès le commencement j'ai été jeune, aussi longtemps comme j'ai été seul : maintenant je suis vieil, & si je suis le même que j'ai été.

L'Alc. Ah, ah tu me plais à cette heure de dire que tu sois vieil ; car j'ai toujours cherché le Mercure qui fut le plus meur & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec lui.

Le Merc. En vérité, mon bon ami, c'est en vain que tu me recherches, & que tu

me visites en ma vieillesse, puisque tu ne m'as pas connu en ma jeunesse.

L'Alc. Qu'est-ce que tu dis, je ne t'ai pas connu en ta jeunesse, moi qui t'ai manié en tant de diverses façons, comme toi-même le confesse ? Et je ne cesserai pas encore, jusqu'à ce que j'accomplisse l'oeuvre des Philosophes.

Le Merc. O miserable que je suis ! que ferais-je ? Ce fol ici me melera peut-être encore avec de la merde ; l'appréhension seule m'en tourmente déjà : Ô moi miserable ! Je te prie au moins, Monsieur le Philosophe, de ne me pas mêler avec de la merde de pourceau, autrement me voilà perdu : car cette puanteurà me contraint à changer ma forme. Et que veux-tu que je fasse davantage ? ne m'as-tu pas assez tourmenté ? ne t'obéis-je pas ; ne me mêlai-je pas avec tout ce que tu veux ; ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité ; ne suis-je pas Turbith ; ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaît ; ne suis-je Macha, c'est à dire, un vertmisseau volant ; ne suis-je pas enfin tout ce que tu veux ? Que demandes-tu davantage de moi ? mon corps est de tellement flagellé, souillé, & chargé de crachats, que même une pierre auroit pitié de moi. Tu ti-

res de moi du lait, tu tires de moi de la chair, tu tires de moi du sang, tu tires de moi du beurre, de l'huile, de l'eau : En un mot que ne tires-tu point de moi ? & lequel est-ce de tous les métaux, ni de tous les minéraux, qui puisse faire ce que je fais moi seul ? Et tu n'a point de miséricorde pour moi. O malheureux que je suis !

L'Alc. Vraiment, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es méchant ; & quelque forme que tu prendes en apparence, ce n'est que pour nous tromper, tu retournes toujours en ta première espèce.

Le Merc. Tu es un mauvais homme de dire cela, car je fais tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis, si tu veux que je sois poudre, je la suis. Je ne sai en quelle façon m'humilier d'avantage, que de devenir poudre & ombre pour t'obéir.

L'Alc. Dis-moi donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenterais plus.

Le Merc. Je voi bien, que je suis contraint de parler fondamentalement avec toi. Si tu veux, tu me peux entendre. Tu vois ma forme à l'extérieur, tu n'as pas besoin cela. Mais quand à ce que tu

m'interroges de mon centre, saches que mon centre est le coeur très-fixe de toutes choses, qu'il est immortel & pénétrant, & en lui est le repos de mon Seigneur : mais moi, je suis la voye, le précurseur, le pelerin, le domestique, le fidele à mes compagnons, qui ne delaisse point ceux qui m'accompagnent, mais je demeure avec eux, & péris avec eux. Je suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tue ; mais je ressuscite au jugement par-devant un Juge sage & discret.

L'Alc. Tu es donc la Pierre des Philosophes.

Le Merc. Ma mere est telle. D'icelle naît artificiellement un je ne sai quoi : mon frère qui habite dans sa forteresse, a en son vouloir tout ce que veut le Philosophe.

L'Alc. Mais dis-moi, es-tu vieil ?

Le Merc. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

L'Alc. Qui diable te pourroit entendre : Tu ne répons jamais à propos, tu me contes toûjours des paraboles. Dis-moi en un mot, si tu es la Fontaine de laquelle Bernard Comte de Trévisan a écrit ?

Le Merc. Je ne suis point fontaine, mais je suis eau, c'est la fontaine qui m'environne.

L'Alc. L'or se dissout-il en toi, puisque tu es eau ?

Le Merc. J'aime tout ce qui est avec moi, comme mon ami : & tout ce qui naît avec moi, je lui donne nourriture ; & tout ce qui est nud, je le couvre de mes aîles.

L'Alc. Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toi : je te demande une chose, tu m'en répons une autre. Si tu ne me veux mieux répondre que cela, je vais recommencer à travailler avec toi, & à te tourmenter encore.

Le Merc. Hé, mon bon Monsieur, soyez-moi pitoyable, je te dirais librement ce que je sai.

L'Alc. Dis-moi donc, si tu crains le feu ?

Le Merc. Si je crains le feu, je suis feu moi-même.

L'Alc. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ?

Le Merc. Ce n'est pas que je m'enfuye, mais mon esprit & l'esprit du feu s'entraiment, & tant qu'ils peuvent, l'un accompagne l'autre.

L'Alc. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Merc. Ne sais tu pas qu'un pèlerin tend toujours du côté de son pays ; & quand il est arrivé d'où il est sorti, il se repose, & retourne toujours plus sage, qu'il n'étoit.

L'Alc. Et quoi, retournes-tu donc quelquefois ?

Le Merc. Oui, je retourne, mais en une autre forme.

L'Alc. Je n'entens point ce que c'est que cela ; & touchant le feu je ne sais ce que tu veux dire.

Le Merc. S'il y a quelqu'un qui connaisse le feu de mon coeur, celui-là a vû que le feu (c'est-à-dire une dûe chaleur) est ma vraie viande : & plus l'esprit de mon coeur mange long-temps du feu, plus il devient gras, duquel la mort puis après est la vie de toutes les choses qui sont au regne où je suis.

L'Alc. Es-tu grand ?

Le Merc. Prends l'exemple de moi-même : de mille & mille gouttelettes je me rassemble en un ; & d'un je me résous en mille & mille gouttelettes : & comme tu vois mon corps devant tes yeux: si tu sais jouer avec moi, tu me peux diviser
en

en tout autant de parties que tu voudras, & derechef je serais un. Que seras-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon coeur & mon centre, lequel toûjours d'une très-petite partie, en produit plusieurs milliers ?

L'Alc. Et comment donc faut-il proceder avec toi, pour te rendre tel que tu le dis ?

Le Merc. Je suis feu en mon intérieur, le feu me sert de viande, & il est ma vie ; mais la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'éteint. Le feu est plus fort que l'air ; c'est pourquoi je ne suis point en repos, & l'air crud ne me peut coaguler ni retraindre. Ajoûte l'air avec l'air, afin que tous deux ils soient un, & qu'ils ayent poids ; conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

L'Alc. Qu'arrivera-t-il après tout cela ?

Le Merc. Le superflu s'ôtera, & le reste tu le brûleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & étant cuit, tu le donneras hardiment en medecine.

L'Alc. Tu ne réponds point à mes questions, je vois bien que tu ne veux

seulement que me tromper avec tes paraboles : ça ma femme, apporte-moi de la merde de pourceau, que je traite ce maître galand de Mercure à la nouvelle façon, jusqu'à ce que je lui fasse dire ; comment il faut que je me prenne pour faire de lui la Pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant oui tous ces beaux discours, commence à se lamenter & se plaindre de ce bel Alchymiste ; il s'en va à la mere Nature, & accuse cet ingrat Operateur. La Nature croit son Fils Mercure, qui est véritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste : Hola, hola, où es-tu maître Alchymiste.

L'Alc. Qui est ce qui m'appelle ?

La Nature. Viensça, maître fol, qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure ? Pourquoi le tourmentes-tu ? Pourquoi lui fais-tu tant d'injures, lui qui désire te faire tant de bien, si tu le voulois seulement entendre.

L'Alc. Qui diable est cet impudent qui me tance si aigrement, moi qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe !

La Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Phi-

losophes, c'est moi qui connois les vrais Philosophes, & les vrais sages que j'aime, & ils m'aiment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaît, & m'aident en ce que je ne peux : mais vous autres Alchimistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sçu & sans mon consentement, & contre mon dessein : aussi tout ce qui vous arrive est au contraire de vôtre intention. Vous croyez que vous traitez bien mes enfans ; mais vous ne sauriez rien achver : Et si vous voulez bien considerez, vous ne les traitez pas ; mais ce sont eux qui vous manient à leur volonté ; car vous ne savez & ne pouvez rien faire d'eux, & eux au contraire font de vous quand il leur plaît des insensez, & des fols.

L'Alc. Cela n'est pas vrai, je suis Philosophe, & je sai fort bien travailler, J'ai été chez plusieurs Princes, & j'ai passé auprès d'eux pour un grand Philosophe, ma femme le sait bien. J'ai même présentement un Livre manuscrit, qui a été caché plusieurs centaines d'années dans une muraille : je sai bien enfin que j'en viendrais à bout, & que je saurai la Pierre des Philosophes, car cela m'a été revelé en songe ces jours passez. Je ne

songe jamais que des choses vraies : tu le sais bien, ma femme.

La Nat. Tu feras comme tes autres compagnons, qui au commencement savent tout, ou présument tout savoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, & ne savent rien du tout.

L'Alchymiste. Si tu es toutefois la vraie Nature, c'est de toi de qui on fait l'oeuvre.

La Nat. Cela est vrai, mais ce sont seulement ceux qui me connoissent, lesquels sont en petit nombre : Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfants, ils ne font rien qui empêche mes actions : au contraire, ils font tout ce qui me plaît & qui augmente mes biens, & guérissent les corps de mes enfans.

L'Alc. Ne fais-je pas comme cela ?

La Nat. Toi, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté : tu tues, là où tu devrois revivifier : tu sublimes, là où tu devrois fixer : tu distilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'est un bon & obéissant fils. Et cependant avec combien d'eaux corrosives & vénéneuses l'affliges-tu ?

L'Alc. Je procederai desormais avec lui tout doucement par digestion seulement,

La Nat. Cela va bien ainsi, si tu le fais, sinon tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même & à tes folles dépenses. Car il ne lui importe pas plus d'être mêlé avec de la fiente qu'avec de l'or : tout de même que la Pierre précieuse, à qui la fiente, (encore que vous la jettiez dedans) ne nuit point, mais demeure toujours ce qu'elle est : & lorsqu'on l'a lavée, elle est aussi resplendissante qu'auparavant.

L'Alc. Tout cela n'est rien, je voudrois bien volontiers faire la Pierre des Philosophes.

La Nat. Ne traites donc point si cruellement mon fils Mercure : car il faut que tu saches que j'ai plusieurs fils & plusieurs filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont dignes.

L'Alc. Dites-moi donc qui est ce Mercure ?

La Nat. Saches que je n'ai qu'un fils qui soit tel ; il est un de sept, & le premier de tous : & même il est toutes choses, lui qui étoit un, il n'est rien, & si son nombre est entier. En icelui sont les quatre Elemens, lui qui n'est pas toutefois Element ; il est esprit, lui qui néanmoins est corps ; il est mâle, & fait néanmoins l'of-

fice de femelle ; il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a néanmoins les aîles d'un oiseau : c'est un venin, & néanmoins il guérit la lepre ; il est la vie, & néanmoins il tue toutes choses ; il est Roi, & si un autre possède son Royaume ; il s'enfuit au feu, & néanmoins le feu est tiré de lui ; c'est une eau, & il ne mouille point ; c'est une terre, & néanmoins il est semé ; il est l'air, & il vit de l'eau.

L'Alc. Je voi bien maintenant que je ne sai rien, mais je ne l'ose pas dire ; car je perdrais ma bonne réputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il savoit que je ne sçusse rien. Je ne laisserais pas de dire que je sai quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain : car plusieurs esperent de moi beaucoup de biens.

La Nat. Enfin que penses-tu faire encore ? Tu prolonges tes tromperies tant que tu voudras, il viendra toutefois un jour que chacun te redemandera ce que tu lui auras coûté.

L'Alc. Je repaîtrais d'esperance tout ceux que je pourrai.

La Nat. Et bien que t'en arrivera-t'il enfin ?

L'Alc. J'essayerai en cachette plusieurs experiences : si elles succedent, à la bonne heure, je les payerai ; sinon tant pis, je m'en irais en une autre Province, & en ferai encore de même.

La Nat. Tout cela ne veut rien dire, car encore faut-il une fin.

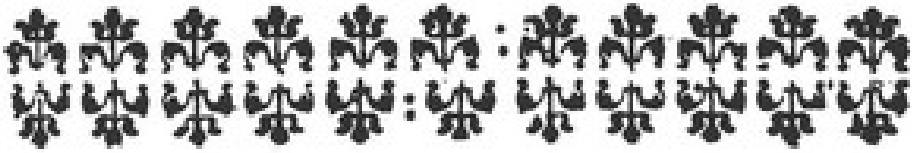
L'Alc. Ah, ah, ah, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur prometterai à tous des montagnes d'or, & ce en peu de temps, & ainsi nos jours s'écoulent : cependant ou le Roi, ou l'asne mourra, ou je mourrai.

La Nat. En vérité tels Philosophes n'attendent qu'une corde : va t'en à la malheure, & mets fin en ta fausse philosophie le plutôt que tu pourras : car par ce seul conseil tu ne tromperas ni moi qui suis la Nature, ni ton prochain, ni toi-même.

Fin du present Traité.

a

TABLE



T A B L E

Des Chapitres du Cosmopolite,
ou nouvelle Lumiere Chymique.

Chap. I.	D <i>E la Nature en general ; ce que c'est que la Na- ture, & quels doivent être ceux qui la recherchent.</i>	page	I
Chap. II.	<i>De l'opération de la Nature, en nôtre proposition.</i>	p.	8
Chap. III.	<i>De la vraye & premiere ma- tiere des Métaux.</i>	p.	14
Chap. IV.	<i>De quelle maniere les Mé- taux sont engendrez dans les entrailles de la Terre.</i>	p.	18
Chap. V.	<i>De la génération de toutes sor- de Pierres.</i>	p.	23
Chap. VI.	<i>De la seconde matiere, & de la perfection de toutes choses.</i>	p.	27
Chap. VII.	<i>De la vertu de la seconde matiere.</i>	p.	34
Chap. VIII.	<i>De l'Art, & comme la Na- ture opere par l'Art en la semence.</i>	p.	32

Chap. IX. <i>De la commixtion des métaux ou de la façon de tirer la semence mé- tallique.</i>	p.	40
Chap. X. <i>De la génération surnaturelle du fils du Soleil.</i>	p.	43
Chap. XI. <i>De la pratique & conposition de la Pierre ou Teinture physique, se- selon l'Art.</i>	p.	47
Chap. XII. <i>De la pierre & de sa vertu.</i>	p.	57
<i>Epilogue, Sommaire & Conclusion des douze Traitez ou Chapitres ci-dessus.</i>	p.	61
<i>Enigme Philosophique du même auteur aux fils de la Verité.</i>	p.	73
<i>S'nsuit la Parabole ou Enigme Philoso- phique; ajoutée pour mettre fin à l'oeu- vre.</i>	p.	78
<i>Dialogue du Mercure, de l'Alchymiste, & de la Nature.</i>	p.	90

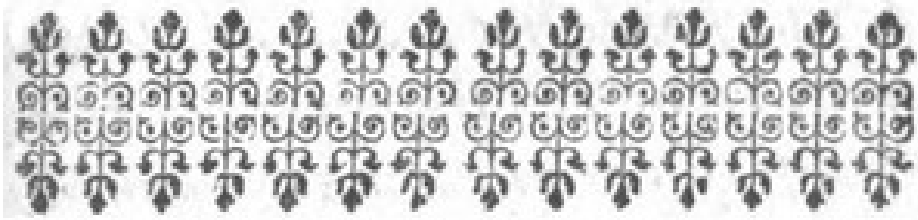
Fin de la Table de ce present Traité.

TRAITÉ
DU
S O U F R E.
SECOND PRINCIPE
de la Nature.

Revû & corrigé de nouveau.

L ij

a



P R E F A C E
A U L E C T E U R.

A Mi Lecteur, d'autant qu'il ne m'est pas permis d'écrire plus clairement qu'ont fait autrefois les anciens Philosophes, peut-être aussi ne seras-tu pas content de mes Ecrits, vû principalement que tu as entre tes mains tant d'autres Livres de bons Philosophes. Mais croi que je n'ai pas besoin d'en composer aucun, parce que je n'espère pas en tirer aucun profit, ni n'en recherche aucune vaine gloire ; C'est pourquoi je n'ai point voulu, ni ne veux pas encore faire connoître au Public qui je suis. Les Traitez que j'ai déjà mis au jour en ta faveur, me sembloient te devoir plus que suffire : pour

le reste j'ai destiné de te le mettre dans nôtre Traité de l'Harmonie, où je me suis proposé de discourir amplement des choses naturelles. Toutefois pour condescendre aux prieres de mes amis, il a fallu que j'aye encore écrit ce petit Livreque du Soufre, dans lequel je ne sçai pas s'il sera besoin d'ajouter quelque chose à mes premiers Ouvrages. Je ne sai pas même si ce Livre satisfera, puisque les écrits de tant de Philosophes ne te satisfont pas, & principalement puisque nuls autres exemples ne te pourront servir, si tu ne prends pour modele l'opération journaliere de la Nature. Car si d'un meur jugement tu considerois comment la nature opère, tu n'aurois pas besoin de tant de volumes, parce que selon mon sentiment il vaut mieux l'apprendre de la Nature qui est nôtre Maitresse, que non pas des disciples. Je t'ai assez amplement montré en la Preface des douze Traitez, & encore dans le premier Chapitre, qu'il

y a tant de Livres écrit de cette science, qu'ils embrouillent plutôt le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les éclaircir de ce qu'il doutent. Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les Philosophes ont faits sur les laconiques préceptes d'Hermès ; lesquels de jour à autre semblent vouloir s'éclipser de nous. Pour moi je croi que ce desordre a été causé par les envieux Possesseurs de cette Science, qui ont à dessein embarassé les préceptes d'Hermès, veu que les ignorans ne savent pas ce qu'il faut ajouter ou diminuer, si ce n'est qu'il arrive par hazard qu'ils lisent mal les Ecris des Auteurs. Car s'il y a quelque Science dans laquelle un mot de trop, ou de manque, importe beaucoup pour aider ou pour nuire, à bien comprendre la volonté de l'Auteur, c'est particulièrement en celle-cy : par exemple il est écrit en un lieu, Tu mêleras puis après ces Eaux ensemble : l'autre

ajoute cet adverbe, ne : ce qui fait tu ne mêleras puis après ces eaux ensemble. N'ayant mis que deux lettres, il a véritablement ajouté peu de choses, & néanmoins tout le sens en est perverti.

Que le diligent scrutateur de cette Science sache que les Abeilles ont l'industrie de tirer le miel, même des herbes veneneuses ; & que lui pareillement, s'il fait rapporter ce qu'il lit à la possibilité de la Nature, il résoudra facilement les Sophismes ; c'est-à-dire, qu'il discernera aisément ce qui le peut tromper : qu'il ne cesse donc de lire, car un Livre explique l'autre. J'ai ouy dire que les Livres de Geber ont été envenimez par les Sophismes de ceux qui les ont expliquez. Et qui sait s'il n'en a pas été de même des Livres des autres Auteurs ? En telle maniere qu'aujourd'hui on ne peut ni on ne doit les entendre, qu'après les avoir lû mille & mille fois ; & encore

faut-il que ce soit un esprit très-docte & très-subtil qui les lise , car les ignorans ne doivent pas se mêler de cette lecture. Il y en a plusieurs qui ont entrepris d'interpreter Geber & les autres Auteurs, dont l'explication est beaucoup plus difficile à entendre que n'est le texte même. C'est pourquoi je te conseille de t'arrêter plutôt au texte, & de rapporter le tout à la possibilité de la Nature, recherchant en premier lieu ce que c'est que la Nature. Tous disent bien unanimement que c'est une chose commune, de vil prix, & facile à avoir, & il est vrai, mais ils devoient ajouter, à ceux qui la savent. Car quiconque la fait, la connoîtra bien dans toutes sortes d'ordures : mais ceux qui l'ignorent, ne croient pas même qu'elle soit dans l'or. Que si ceux qui ont écrit ces Livres si obscurs, lesquels sont néanmoins très-vrais, n'eussent point sçû l'Art, & qu'il leur eût fallu le chercher, je croi qu'ils y eussent eu plus de

peine, que n'en ont pas aujourd'hui les Modernes. Je ne veux pas louer mes écrits, j'en laisse juger à celui qui les appliquera à la possibilité & au cours de la Nature. Que si par la lecture de mes oeuvres, par mes conseils & mes exemples, il ne peut connoître l'operation de la Nature, & ses Ministres les esprits vitaux qui restraignent l'air, à grand-peine le pourra-t'il par les oeuvres de Lulle. Car il est très-difficile de croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. J'ai été aussi contraint de passer cette Forest, & de la multiplier comme les autres ont fait ; mais en telle maniere, que les plantes que j'y anterai servirons de guide aux inquisiteurs de cette Science ; qui veulent passer par cette Forest ; car mes plantes sont comme des esprits corporels. Il n'en est pas de ce siecle comme des siecles passez, ausquels on s'entraimoit avec tant d'affection, qu'un ami déclaroit mot à mot cette Science à son

ami. On ne l'acquiert aujourd'hui que par une sainte inspiration de Dieu. C'est pourquoi quiconque l'aime & le craint, la pourra posséder : qu'il ne desespere pas, s'il la cherche il la trouvera, parce qu'on la peut plutôt obtenir de la bonté de Dieu, que du sçavoir d'aucun homme : car sa miséricorde est infinie, & n'abandonne jamais ceux qui esperent en lui ; il ne fait point acception, de personnes, & il ne rejette iamais un coeur contrit & humilié ; c'est lui qui a eu pitié de moi, qui suis la plus indigne de toutes les Creatures, & qui suis incapable de raconter sa puissance, sa bonté, & son ineffable miséricorde qu'il lui a plu me témoigner.

Que si je ne puis lui rendre graces, plus particulieres, pour le moins je ne cesserai point de consacrer mes Ouvrages à sa gloire. Ayez donc courage, AMI LECTEUR ; car si te adores Dieu dévotement, que tu l'invoques, & que tu mettes toute ton esperance en lui, il

ou te dénier pas la même grace qu'il m'a accordée ; il t'ouvrira la porte de la Nature, là où tu verras comme elle opere très-simplement. Sache pour certain que la Nature est tres-simple, & qu'elle ne se delecte qu'en sa simplicité : & croi-moi que tout ce qui est de plus noble en la Nature, est aussi le plus facile & le plus simple ; car toute verité est simple. Dieu le Créateur de toutes choses n'a rien mis de difficile en la Nature : si donc tu veux imiter la Nature, je te conseille de demeurer en sa simple voye, & tu trouveras toute sorte de biens. Que si mes écrits & mes avertissements ne te plaisent pas ; ayes recours à d'autres. Je n'écris pas de grand volumes, tant afin de ne te faire gueres dépenser à les acheter, qu'afin que tu les ayes plutôt lûs : car puis après tu auras du temps pour consulter les autres Auteurs. Ne t'ennuyes donc point de chercher ; on ouvre à celui qui heurte ; joint que voici le temps que plusieurs

secrets de la Nature seront découverts. Voici le commencement d'une quatrième Monarchie, qui regnera vers le Septentrion : le temps s'approche, la Mere ses Sciences viendra. On verra bien des choses plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas fait durant les trois autres Monarchies passées ; parce que Dieu (selon le présage des Anciens) plantera cette quatrième Monarchie, par un Prince orné de toutes vertus, & qui peut-être est déjà né. Car nous avons en ces parties boreales un Prince très-sage, très-belliqueux, que nul Monarque n'a surmonté en victoies, & qui surpasse tout autre en pieté & humanité. Sans doute Dieu le Créateur permmetra qu'on découvrira plus de secrets de la Nature pendant le temps de cette Monarchie Boreale, qu'il ne s'en est découvert pendant les trois autres Monarchies, que les Princes étoient ou Payens, ou Tyrans. Mais tu dois entendre ces Monarchies au

même sens des Philosophes, qui ne les content pas selon la puissance des Grands, mais selon les quatre points Cardinaux du monde. La première a été Orientale : la seconde Meridionale: la troisième qui regne encore aujourd'hui, est occidentale : on attend la dernière de ces Pays Septentrionaux, De toutes lesquelles choses nous parlerons en nôtre Traité de l'Harmonie. Dans cette Monarchie Septentrionale, attractive polaire, comme dit le Psalmiste, la miséricorde & la piété se rencontreront, la paix & la justice se baiseront ensemble, la vérité sortira de la Terre, & la justice regardera du Ciel ; Il n'y aura qu'un troupeau , & un Pasteur : & plusieurs seront sciences sans envie, c'est ce que j'attens avec désir. Quant à toi, AMI LECTEUR, pries Dieu, crains-le & l'aime ; puis lis diligemment mes écrits, & tu découvrira toute sorte de biens. Que si par l'aide de Dieu,

& par l'operation de la Nature, que tu dois toûjours suivre, tu arrives au port desiré de cette Monarchie, tu verras alors & connoîtras que ie ne t'ai rien dit qui ne soit bon & veritable.

Adieu.

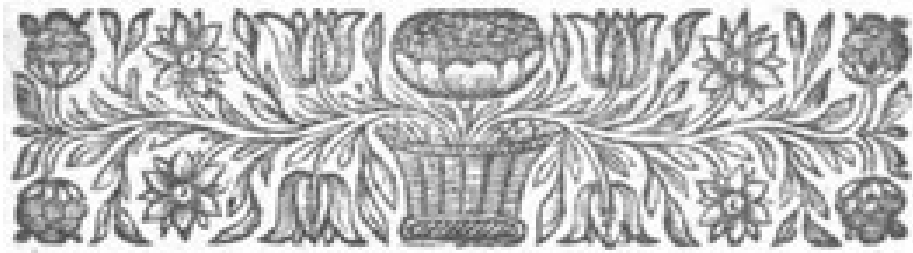


TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Soufre.

Chap. I.	D <i>E l'Origine des trois Prin-</i>	
	<i>cipes.</i>	page 137
Chap. II.	<i>De l'Element de la Terre.</i>	p. 139
Chap. III.	<i>De l'Element de l'Eau.</i>	p. 141
Chap. IV.	<i>De l'Element de l'Air.</i>	p. 156
Chap. V.	<i>De l'Element du Feu.</i>	p. 162
Chap. VI.	<i>Des trois Principes de toutes</i>	
	<i>choses.</i>	p. 181
Chap. VII.	<i>Du Soufre.</i>	p. 205
Chap. VIII.	<i>Conclusion.</i>	p. 235



T R A I T É
DU
S O U F R E
S E C O N D P R I N C I P E
de la Nature.

TRAITE PREMIER.

De l'origine des trois Principes.

LE Soufre n'est pas le dernier entre les trois Principes, puisqu'il est une partie du métal, & même la principale partie de la Pierre des Philosophes. Plusieurs Sages ont traité du Soufre, & nous en ont laissé beaucoup de choses par écrit, qui sont très-veritables ; & particuliere-

M

ment Geber en son Livre I. de la *Souveraine Perfection*, Chapitre 28, où il est parlé en ces termes : *Par le Dieu très-haut, c'est le Soufre qui illumine tous les corps, parce que c'est la lumiere de la lumiere, & leur teinture.*

Mais parce que les Anciens ont reconnu le Soufre pour le plus noble principe, nous avons trouvé à propos avant que d'en traiter, de décrire l'origine de tous les trois principes. Parmi le grand nombre de ceux qui en ont écrit, il y en a peu qui nous ayent découvert d'où ils procedent ; & il est difficile de juger de quelqu'un des Principes, non plus que de toute autre chose, si on en ignore l'origine & la génération : car un aveugle ne peut juger des couleurs. Nous accomplirons en ce Traité ce que nos Ancêtres ont omis.

Suivant l'opinion des Anciens, il n'y a que deux principes des choses naturelles, & notamment des métaux, sçavoir le Soufre & le Mercure. Les modernes au contraire en ont admis trois ; le Sel, le Soufre & le Mercure, qui ont été produits des quatre Elemens. Nous commencerons à décrire l'origine des quatre Elemens, avant que de parler de

la génération des Principes.

Que les amateurs de cette Science sachent donc qu'il y a quatre Elemens ; chacun desquels a dans son centre un autre Element, dont il est élémenté. Ce sont les quatre piliers du monde, que Dieu par sa sagesse separa du Chaos au temps de la création de L'Univers ; qui par leurs actions contraires maintiennent toute cette machine du monde en égalité & en proportion ; qui enfin par la vertu des influences celestes produisent toutes les choses dedans & dessus la Terre, desquelles nous traiterons en leur lieu. Mais retournons à nôtre propos, nous parlerons de la Terre, qui est l'Element le plus proche de nous.

TRAITE' II.

De l'Element de la Terre.

LA Terre est un Element assez noble en sa qualité & dignité, dans lequel reposent les trois autres, & principalement le Feu. C'est un Element très-propre pour cacher & manifester toutes les choses qui lui font confiées : Il est

grossier & poreux, pesant si on considère sa petitesse, mais léger eu égard à sa Nature : aussi le centre du monde & des autres Elemens. Par son centre passe l'essieu du monde de l'un & l'autre Pôle. Il est poreux, dis-je, comme une éponge, laquelle de soi ne peut rien produire, mais il reçoit tout ce que les autres Elemens laissent couler & jettent dans lui : il garde ce qu'il faut garder, & manifeste ce qu'il faut manifester. De soi-même, comme nous avons dit, il ne produit rien, mais il sert de receptacle à tous les autres : tout ce qui se produit demeure en lui ; tout se putrefie en lui par le moyen de la chaleur motive, & se multiplie aussi en lui par la vertu de la même chaleur, qui sépare le pur de l'impur. Ce qui est pèsant demeure caché en lui, & la chaleur centrale pousse ce qui est léger jusqu'à sa superficie. Il est la matrice & la nourrice de toutes les semences & de tous les mélanges : il ne peut rien faire autre chose que conserver la semence & le composé jusqu'à parfaite maturité : il est froid & sec ; mais l'eau tempère sa secheresse. Exterieurement il est visible & fixe ; mais en son interieur il est invisible & volatil. Ili est Vierge dès sa création ; c'est la tête

morte qui a resté de la distillation du monde, laquelle par la volonté divine, après l'extraction de son humidité : doit être quelque jour calcinée ; en sorte que d'icelle il s'en puisse créer une nouvelle Terre cristalline.

Cet Element est divisé en deux parties, dont l'une est pure, & l'autre impure. La partie pure se sert de l'eau pour produire toutes choses, l'impure demeure dans son globe. Cet Element est aussi le domicile où tous les trésors sont cachez ; & dans son centre est le feu de Gehenne, qui conserve cette machine du monde en son être, & ce par l'expression de l'eau qu'il convertit en air. Ce feu est causé & allumé par le roulement du premier mobile, & par les influences des Etoilles ; & lorsqu'ils s'efforce de pousser l'eau souterraine jusqu'à l'air, il rencontre la chaleur du Soleil celeste temperée par l'air, laquelle faisant attraction, lui aide premierement à faire venir jusqu'à l'air ce qu'il veut pousser hors de la Terre : il lui sert encore à faire meurir ce que la Terre a conçu dans son centre. C'est pourquoi la Terre participe du Feu, qui est son intrinseque, elle ne se purifie que par le Feu : Et ainsi chaque Element

ne se purifie que par celui qui lui est intrinseque. Or l'intrinseque de la Terre où son centre, est une substance très-pure, mêlée avec le Feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car il est comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elements jettent ce qu'ils produisent, comme nous l'avons montré en nôtre oeuvre des douze Traitez. Mais c'est assez parler de la Terre, que nous avons dit être une éponge, & le receptacle des autres Elements : ce qui suffit pour nôtre dessein.

TRAITÉ III.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau est un Element très-pésant & plein de flegme onctueux ; c'est le plus digne en sa qualité. Exterieurement il est volatil, mais fixe en son interieur ; il est froid & humide ; il est ternperé par l'air ; c'est le sperme du monde, dans lequel la semence de toutes choses se conserve : de sorte qu'il est le gardien de toute espee de semence. Toutefois il faut savoir qu'autre chose est la semence, autre cho-

se est le sperme. La terre est le receptacle du sperme, l'Eau est la matrice de la semence. Tout ce que l'air jette dans l'Eau par le moyen du Feu, l'Eau le jette dans la Terre. Le sperme est toujours en assez grande abondance, & n'attend que la semence pour la porter dans sa matrice ; ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du Feu : & quelquefois le sperme, pour n'avoir pas été assez digéré par la chaleur, manque de semence, & entre à la verité dans la matrice ; mais il en sort derechef sans produire aucun fruit. Ce que nous expliquerons quelque jour plus amplement dans nôtre Traité du troisieme Principe du Sel.

Il arrive bien souvent en la Nature que le sperme entre dans la matrice avec une suffisante quantité de semence : mais la matrice étant mal disposée, & pleine des souffres ou de flegmes impurs, ne conçoit pas ; ou si elle conçoit, ce n'est pas ce qui devoit être engendré. Dans cet Element aussi il n'y a rien, à proprement parler, qui ne s'y trouve en la maniere qu'il a accoutumè d'être dans le sperme. Il se plaît fort dans son propre mouvement qui se fait par l'air ; & à cause que

la superficie de son corps est volatile, il se mêle aisement à chaque chose. Il est (comme nous avons dit) le receptacle de la semence universelle ; & comme la Terre se resout & se purifie facilement en lui, de même l'air se congele en lui, & se conjoint avec lui dans sa profondeur. C'est le menstrue du monde, qui pénétrant l'air par la vertu de la chaleur, attire avec soi une vapeur chaude, laquelle est causée de la génération naturelle de toutes les choses, desquelles la Terre est comme la matrice impregnée, & quand la matrice a reçu une suffisante quantité de semence, quelle qu'elle soit, il en vient ce qui en doit naître : & la Nature opere sans intermission, jusqu'à ce qu'elle ait amené son ouvrage à une entiere perfection : & pour ce qui reste d'humide, qui est le sperme, il tombe à côté, & se putrefie par l'action de la chaleur sur la Terre : d'où plusieurs choses sont après engendrées, quelquefois diverses petites bêtes & de petits vers. Un Artiste qui auroit l'esprit subtil pourroit bien voir la diversité des miracles que la Nature opere dans cet Element, comme du sperme ; mais il lui seroit nécessaire de prendre ce sperme ; dans lequel il y a déjà une imaginée semence

mence astrale d'un certain poids : car la Nature par la première putrefaction, fait & produit des choses pures ; mais par la seconde putrefaction elle en produit encore de plus pures, de plus dignes, & de plus nobles : comme nous en avons un exemple dans le bois végétal, lorsque la Nature dans la première composition ne l'a fait que simple bois ; mais quand après une parfaite maturité il est corrompu ; il se putrefie derechef, & par le moyen de cette putrefaction sont engendrez des vers & autres petites bêtes, qui ont la vie & la vûe tout ensemble. Car il est certain qu'un corps sensible, est toujours plus noble & plus parfait qu'un corps végétal, parce qu'il faut une matière plus subtile & plus pure pour faire les organes du corps qui ont sentiment : mais retournons à nôtre propos.

Nous disons que l'Eau est le menstrue du monde, & qu'elle se divise en trois parties ; l'une simplement pure, l'autre plus pure, la troisième très-pure. Les Cieux ont été faits de sa très-pure substance : la plus pure s'est convertie en air : la simplement pure & la plus grossière a demeuré dans sa sphere, où par la vo-

lonté de Dieu & par la cooperation de la Nature, elle conserve toutes les choses subtiles. L'Eau ne fait qu'un globe avec la Terre, & elle a son centre au coeur de la Mer : elle a aussi un même aissieu polaire avec la Terre, de laquelle sortent les Fontaines & tous les cours des eaux, qui s'accroissent après en grands fleuves. Cette sortie d'eaux préserve la Terre de combustion, laquelle étant humectée & arrosée, pousse par ses pores la semence universelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'est une chose assez connue, que toutes les Eaux retournent au coeur de la Mer ; mais peu de gens savent où elles vont puis après. Car il y en a quelques-uns qui croient que les Astres ont produit tous les Fleuves, les Eaux, & les sources qui regorgent dans la Mer ; & qui ne sachant pourquoi la Mer ne s'en enfle point, disent que ces Eaux se consomment dans le coeur de la Mer : ce qui est impossible en la Nature, comme nous l'avons montré en parlant des pluyes. Il est bien vrai que les Astres causent, mais ils n'engendrent point ; vû que rien ne s'engendre que par son semblable de même espece. Puis donc que les Astres sont faits du feu & de l'air,

comment pourroient-ils engendrer les eaux ? Et s'il étoit ainsi, que quelques étoiles engendrassent des eaux, il s'ensuivroit nécessairement que d'autres produiraient la terre ; de même d'autres étoiles produiroient d'autres élémens : car cette machine du monde est réglée d'une manière que tous les élémens y sont en équilibre, & ont une égale vertu, en telle sorte que l'un ne surpasse point l'autre de la moindre partie : car si cela étoit, la ruine de tout le monde s'ensuivroit infailliblement. Toutefois celui qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opinion. Quant à nous, nous avons appris dans la lumière de la nature, que Dieu conserve la machine du monde par l'égalité qu'il a proportionnée dans les quatre élémens, & que l'un n'excede point l'autre en son opération : mais les eaux par le mouvement de l'air, sont contenues sur les fondemens de la terre, comme si elles étoient dans quelque tonneau, & par le même mouvement sont resserées vers le Pôle Artique, parce qu'il n'y a rien de vuide au monde. Et c'est pour cette raison que le feu de Gehenne est au centre de la terre, où l'Archée de la nature le gouverne.

Car au commencement de la création

du monde, Dieu tout puissant sépara les quatre élemens du Chaos : il exalta premierement leur quinte-essence, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de leur propre sphère. Après il éleva sur toutes les choses créées la plus pure substance du feu, pour y placer sa sainte & sacrée Majesté ; laquelle substance il constitua & affermit dans ses propres bornes. Par la volonté de cette immense & divine Sagesse ce feu fut allumé dans le centre du Chaos, lequel puis après fit distiller la très-pure partie de ces eaux : mais parce que ce feu très pur occupe maintenant le firmament, & environne le trône de Dieu très-haut, les eaux ont été condensées sous ce feu en un corps, qui est le ciel. Et afin que ces eaux fussent mieux soutenues, le feu central a fait par sa vertu distiller un autre feu plus grossier, qui n'étant pas si pur que le premier, n'a pû monter si haut que lui, & a demeuré sous les eaux dans sa propre sphère : de sorte qu'il y a dans les cieux des eaux congelées & renfermées entre deux feux. Mais ce feu central n'a point cessé d'agir ; il a fait encore distiller plus avant d'autres eaux moins pures qu'il a convertit en air, lequel a aussi demeuré sous la sphère du feu en sa pro-

pre sphère, & est environné de lui comme d'un très-fort fondement. Et comme les eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer par-dessus le feu qui environne le trône de Dieu : de même aussi le feu qu'on appelle élément, ne peut monter si haut, & passer par-dessus les eaux célestes, qui sont proprement les Cieux. L'air aussi ne sçauroit monter si haut qu'est le feu élémentaire, & passer par-dessus lui.

Pour ce qui est de l'eau, elle a demeuré avec la terre, & toutes deux jointes ensemble, ne font qu'un globe : car l'eau ne sçauroit trouver de place en l'air, excepté cette partie que le feu central convertit en l'air pour la conservation journaliere de cette machine du monde. Car s'il y avoit quelque lieu vuide en l'air, toutes les eaux distilleroient, & se résoudroient en air pour le remplir : mais maintenant toute la sphère de l'air est tellement pleine par le moyen des eaux, lesquelles la continuelle chaleur centrale pousse jusqu'en l'air, qu'il comprime le reste des eaux, & les contraint de couler autour de la terre, & se joindre avec elle pour faire le centre du monde. Cette operation se fait successivement de jour à autre ; &

ainsi le monde se fortifie de jour en jour ; & demeureroit naturellement incorruptible, si l'absolue volonté du très-haut Créateur n'y repugnoit ; parce que ce feu central tant par le mouvement universel, que par l'influence des astres, ne cessera jamais de s'allumer, & d'échauffer les eaux : & les eaux ne cesseront jamais de se resoudre en air ; non plus que l'air ne cessera jamais de comprimer le reste des eaux ; & de les contraindre de couler autour de la terre, afin de les retenir dans leur centre, en telle sorte qu'elles ne puissent jamais s'en éloigner. C'est ainsi que la Sagesse souveraine a créé tout le monde, & qu'il le maintient ; & c'est ainsi à son exemple qu'il faut de nécessité que toutes les choses soient naturellement faites dans ce monde. Nous t'avons voulu éclaircir de la manière que cette machine du monde a été créée, afin de te faire connoître que les quatre élémens ont une naturelle sympathie avec les supérieurs, parce qu'ils sont tous sortis d'un même Chaos ; mais ils sont tous quatre gouvernez par les supérieurs comme les plus nobles, & c'est la cause pour laquelle en ce lieu sublunaire les élémens inférieurs rendent une pareille obéissance aux supe-

rieurs. Mais sçachez que toutes ces choses ont été naturellement trouvées par les Philosophes, comme il sera dit en son lieu.

Retournons à nôtre propos du cours des eaux, du flux & reflux de la Mer, & montrons comment elles passent par l'aissieu Pôlaire pour aller de l'un à l'autre Pôle. Il y a deux Pôles, l'un Arctique, qui est en la partie superieure Septentrionale ; l'autre Antarctique, qui est sous la terre en la partie Meridionale. Le Pôle Arctique a une force magnetique d'attirer, & le Pôle Antarctique a une force aimantine de repousser : ce que la nature nous a donné pour exemple dans l'aymant. Le Pôle Arctique attire donc ses eaux par l'aissieu, lesquelles ayant entré, sortent derechef par l'aissieu du Pôle Antarctique. En parce que l'air qui les resserre, ne leur permet pas de couler avec inégalité, elles sont contraintes de retourner derechef au Pôle Arctique, qui est leur centre, & d'observer continuellement leur cours de cette maniere : elles roulent sans cesse sur l'aissieu du monde, du Pôle Arctique à l'Antarctique : elles se répandent par les pores de la terre ; & suivant la grandeur ou la petitesse de leur

écoulement, il en naît de grandes ou de petites sources, qui après qu'elles se ramassent ensemble, & accroissent en fleuves ; & retournent derechef d'où elles étoient sorties. Ce qui se fait incessamment par le mouvement universel.

Quelques-uns (comme nous avons dit) ignorans le mouvement universel & les opérations des Pôles, soutiennent que ces eaux sont engendrées par les astres, & qu'elles sont consumées dans le coeur de la mer : il est pourtant certain que les astres ne produisent ni engendrent rien de matériel, mais qu'ils impriment seulement des vertus & des influences spirituelles, qui toutefois n'ajoutent pas de poids à la matière. Sçachez donc que les eaux ne s'engendrent point des astres, mais qu'elles sortent du centre de la mer, & par les pores de la terre se répandent par tout le monde. De ces fondemens naturels, les Philosophes ont inventé divers instrumens, plusieurs conduits d'eaux & de fontaines, puisqu'on sçait très-bien que les eaux ne peuvent pas monter naturellement plus haut que n'est le lieu d'où elles sont sorties ; & si cela n'étoit ainsi dans la nature, l'Art ne le pourroit pas faire en aucune façon, parce que l'Art imite

la nature, & que l'Art ne peut pas faire ce qui n'est point dans la nature. Car l'eau (comme il a été dit) ne peut pas monter plus haut que n'est le lieu d'où elle est prise. Nous en avons un exemple en l'instrument par lequel on tire le vin du tonneau. Sçachez donc pour conclusion, que les astres n'engendrent point les eaux ni les sources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la mer, auquel elles retournent derechef ; & ainsi : continuent un mouvement perpetuel. Car si cela n'étoit, il ne s'engendreroit rien ni dedans ni dessus la terre : au contraire, tout tomberoit en ruine. Quelqu'un objectera, les eaux de la mer sont salées, & celles des sources sont douces. Je répons, que cela advient parce que l'eau passant par l'étenduë de plusieurs lieuës par les pores de la terre, en des lieux étroits & pleins de sablon, s'adoucit & perd sa saleure : & à cet exemple on a inventé les cyternes. La terre aussi en quelques endroits a des pores plus larges, par lesquels l'eau salée passe, d'où il advient des minieres de Sel & des fontaines salées, comme à Halle en Allemagne. En quelqu'autres lieux aussi elles sont resserrées par le chaud, de forte que le Sel demeure parmi les sablons : mais

l'eau passe outre, & sort par d'autres pores, comme en Pologne, Wlclichie & Bochnie. De même aussi quand les eaux passent par des lieux chauds & sulfurez, elles s'échauffent, & de-là viennent les bains : car aux entrailles de la terre il se rencontre des lieux où la nature distille une miniere sulfurée, de laquelle elle sépare l'eau quand le feu central l'a allumée. L'eau donc coulant par ces lieux ardans, s'échaufle plus ou moins, selon qu'elle en passe près ou loin ; ainsi s'éleve à la superficie de la terre, retenant une saveur de Soufre, comme un boüillon celle de la chair ou des herbes qu'on a fait boüillir dedans. La même chose arrive encore, lorsque l'eau passant par des lieux mine-raux, alumineux ou autres, en retient la saveur. Le Créateur de ce grand Tout est donc ce distillateur, qui tient en sa main le distillatoire ; à l'exemple duquel les Philosophes ont inventé toutes leurs distillations. Ce que Dieu tout puissant & misericordieux, sans doute a lui même inspiré dans l'ame des hommes, lequel pourra (quand il lui plaira) éteindre le feu centrique, ou rompre le vaisseau ; & alors le monde finira. Mais parce que son infinie bonté ne tend jamais qu'au mieux,

il exaltera quelque jour sa très-sainte Majesté ; il élèvera ce feu très pur, qui est au firmament, au-dessus des eaux célestes, & donnera un degré plus fort au feu central. Tellement que toutes les eaux se résoudront en air, & la terre se calcinera : de maniere que le feu après avoir consumé tout ce qui sera impure, subtiliera les eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la terre purifiée : & ainsi (s'il est permis de philosopher en cette sorte) Dieu en fera un monde plus noble que celui-ci.

Que tous les Inquisiteurs de cette science sçachent donc que la terre & l'eau ne font qu'un globe, & que jointes ensemble elles font tout, parce que ce sont les deux élemens palpables, dans lesquels les deux autres sont cachez, & font leur operation. Le feu empêche que l'eau ne submerge ou ne fasse dissoudre la terre : l'air empêche le feu de s'éteindre : & l'eau empêche la terre d'être brûlée. Nous avons trouvé à propos de décrire toutes ces choses, afin de donner à connoître aux Studieux en quoi consistent les fondemens des élemens, & comment les Philosophes ont observé leurs contraires actions, joignant le feu avec la terre,

l'air avec l'eau : au lieu que quand ils ont voulu faire quelque chose de noble, ils ont fait cuire le feu dans l'eau, considérans qu'il y a du sang, dont l'un est plus pur que l'autre : de même que les larmes sont plus pures que n'est pas l'urine. Qu'il te suffise donc de ce que nous avons dit, que l'élément de l'eau est le sperme & le menstrué du monde, & le vrai receptacle de la semence.

CHAPITRE IV.

De l'Element de l'Air.

L AIR est un Element entier, très-digne en sa qualité : exterieurement il est leger, volatil & invisible ; & en son interieur il est pesant, visible & fixe. Il est chaud & humide ; c'est le feu qui le tempere. Il est plus noble que la terre & l'eau. Il est volatil, mais il se peut fixer : & quand il est fixé, il rend tous les corps pénétrables. Les esprits vitaux des animaux sont créez de sa très-pure substance ; la moins pure fut élevée en haut pour constituer la sphère de l'air : la plus gros-

sière partie qui resta, a demeuré dans l'eau, & se circule avec elle, comme le feu se circule avec la terre, parce qu'ils sont amis. C'est un très-digne élément (comme nous avons dit) qui est le vrai lieu de la semence de toutes choses : & comme il y a une semence imaginée dans l'homme, de même la nature s'est formée une semence dans l'air, laquelle après un mouvement circulaire, est jettée en son sperme, qui est l'eau. Cet élément a une force très propre pour distribuer chaque espece de semence à ses matrices convenables, par le moyen du sperme & menstruë du monde : il contient aussi l'esprit vital de toute creature ; lequel esprit vit par tout, pénètre tout, & qui donne la semence aux autres élemens, comme l'homme le communique aux femmes. C'est l'air qui nourrit les autres élemens ; c'est lui qui les impregne, c'est lui qui les conserve : & l'expérience journaliere nous apprend, que non seulement les minéraux, les vegetaux & les animaux, mais encore les autres élemens vivent par le moyen de l'air. Car nous voyons que toutes les eaux se putrefient & deviennent bourbeuses, si elles ne reçoivent un nouvel air : le feu s'éteint aussi, s'il n'a

de l'air. De là vient que les Alchymistes sçavent distribuer à l'air leur feu par degrez ; qu'ils mesurent l'air par leurs registres ; & qu'ils font leur feu plus grand ou plus petit suivant le plus ou le moins qu'ils lui donnent. Les pores de la terre sont aussi conservez par l'air : & enfin toute la machine du monde se maintient par le moyen de l'air.

L'homme, comme aussi tous les autres animaux, meurent s'ils sont privez de l'air : & rien ne croîtroit au monde sans la force & la vertu de l'air, lequel pénètre, altere & attire à soi le nutriment multiplicatif. En cet élément la semence est imaginée par la vertu du feu, & cette semence comprime le menstrué du monde par cette force occulte : comme aux arbres & aux herbes la chaleur spirituelle fait sortir le sperme avec la semence par les pores de la terre ; & à mesure qu'il sort, l'air le comprime à proportion, & le congele goutte à goutte : & ainsi de jour en jour les arbres croissent & viennent fort grands, une goutte se congelant sur l'autre (comme nous l'avons montré en nôtre Livre des douze Traitez.) En cet élément toutes choses sont entieres par l'imagination du feu ;

aussi est-il rempli d'une vertu divine : car l'esprit du Seigneur y est renfermé (qui avant la création du monde étoit porté sur les eaux, selon le témoignage de l'Ecriture Sainte) & a volé sur les plumes des vents. S'il est donc ainsi (comme il est en effet) que l'esprit du Seigneur soit enclos dans l'air, qui pourra douter que Dieu ne lui ait laissé quelque chose de sa divine Puissance ? Car ce Monarque a coûtume d'enrichir de paremens ses domiciles : aussi a-t-il donné pour ornement à cet élément l'esprit vital de toutes creatures ; car dans lui est la semence de toutes les choses qui sont dispersées çà & là. Et comme nous avons dit ci-dessus, ce souverain Ouvrier dès la Création du monde a enclos dans l'air une force magnetique, sans laquelle il ne pourroit pas attirer la moindre partie du nutriment : & ainsi la semence demeureroit en petite quantité, sans pouvoir croître ni multiplier. Mais comme la pierre d'aimant attire à soi le fer, nonobstant sa dureté (à l'exemple du Pôle Arctique, qui attire à soi les eaux , comme nous l'avons montré en traitant de l'élément de l'eau) de même l'air par son aimant vegetable qui est contenu dans la semence, attire soi son

aliment du menstruë du monde, qui est l'eau. Toutes ces choses se font par le moyen de l'air, car il est le conducteur des eaux, & sa force ou puissance magnetique que Dieu a enclose en lui, est cachée dans toute espece de semence, pour attirer l'humide radical ; & cette vertu ou puissance qui se trouve en toute semence, est toujourns la deux cens octantième partie (partie) de la semence, comme nous avons dit au troisième de nos douze Traitez.

Si donc quelqu'un veut bien planter les arbres, qu'il regarde toujourns que la pointe attractive soit tourné vers le Septentrion ; & ainsi jamais il ne perdra sa peine. Car comme le Pôle Arctique attire à soi les eaux, de même le point vertical attire à soi la semence, & toute pointe attractive ressemble au Pôle. Nous en avons un exemple dans le bois, dont la pointe attractive tend toujourns à son point vertical, lequel aussi ne manque pas de l'attirer. Car qu'on taille un bâton de bois, en sorte qu'il soit par tout égal en grosseur : si tu veux sçavoir quelle étoit sa partie superieure avant qu'il fût coupé de son arbre, plonge le dans une eau qui soit plus large que n'est la longueur de ce bois, &

& tu verras que la partie superieure sortira touûjours hors de l'eau, avant la partie inferieure : car la nature ne peut errer en son office. Mais nous parlerons plus amplement de ces choses dans nôtre harmonie, ou nous traiterons de la force magnetique (quoique celui là peut facilement juger de nôtre aimant, à qui la nature des métaux est connuë.) Quant à present il nous suffira d'avoir dit que l'air est un très-digne élément, dans lequel est la semence & l'esprit vîtal, ou le domicile de l'ame de toute créature.

CHAPITRE V.

De l'Element du Feu.

L E Feu est le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une onctuosité corrosive. Il est pénétrant, digérant, corrodant & très-adhérent. Exterieurement il est visible, mais invisible en son interieur, & tres-fixe. Il est chaud & sec ; c'est la terre qui le tempere. Nous avons dit en traitant de l'élément de l'eau, qu'en la création du monde la tres-pure subs-

tance du feu a été premièrement élevé en haut, pour environner le trône de la divine Majesté ; lorsque les eaux, dont le Ciel a été composé, furent congelées : que de la substance du feu moins pure que cette première, les Anges ont été créés ; & que les luminaires & les étoiles ont été créées de la substance du feu moins pure que la seconde, mais mêlée avec la très-pure substance de l'air. La substance du feu encore moins pure que la troisième, a été exaltée en sa sphère, pour terminer & soutenir les Cieux : la plus impure & onctueuse partie, que nous appelons feu de Gehenne, est restée au centre de la terre, où le souverain Createur par sa sagesse l'a renfermée pour continuer l'opération du mouvement. Tous ces feux sont véritablement divisés ; mais ils ne laissent pas d'avoir une naturelle sympathie les uns avec les autres.

Cet élément est le plus tranquille de tous, & ressemble à un chariot qui roule lorsqu'il est trainé, & demeure immobile si on ne le tire pas : il est imperceptiblement dans toutes les choses du monde. Les facultés vitales & intellectuelles qui sont distribuées en la première infusion de la vie humaine, se rencontrent en lui,

lesquelles nous appellons ame raisonnable, qui distingue l'homme des autres animaux, & le rend semblable à Dieu. Cette ame faite de la plus pure partie du feu élémentaire, a été divinement infuse dans l'esprit vital ; pour laquelle l'homme, après la création de toutes choses, a été créé comme un monde en particulier, ou comme un abrégé de ce grand Tout. Dieu le Créateur a mis son siège & sa Majesté en cet élément du feu ; comme au plus pur & plus tranquille sujet qui soit gouverné par la seule immense & divine Sagesse : C'est pourquoi Dieu abhorre toute espèce d'impureté, & que rien d'immonde, de composé ou de souillé, ne peut approcher de lui. D'où il s'ensuit qu'aucun homme naturellement ne peut voir ni approcher de Dieu : car le feu très-pur qui environne la divinité, & qui est le propre siège de la Majesté du Très-Haut, a été élevé à un si haut degré de chaleur, qu'aucun oeil ne le peut pénétrer ; à cause que le feu ne peut souffrir qu'aucune chose composée approche de lui ; car le feu est la mort & la séparation de tous les composez.

Nous avons dit que cet élément étoit un sujet tranquille : (aussi est-il vrai,)

autrement Dieu, ne pourroit être à repos, (chose qui seroit très absurde de penser seulement) parce qu'il est très-certain qu'il est dans une parfaite tranquillité, & même plus que l'esprit humain ne sçau-roit s'imaginer. Que le feu soit en repos, les cailloux nous en servent d'exemple, dans lesquels il y a un feu qui ne paroît pas toutefois à nos yeux, & dont on ne peut ressentir la chaleur, jusqu'à ce qu'il soit excité & allumé par quelque mouvement : de même aussi ce feu très-pur qui environne la très-sainte Majesté du Créateur, n'a aucun mouvement s'il n'est excité par la propre volonté du Très-Haut : car alors ce feu va où il plaît au Seigneur le faire aller ; & quand il se meut, il se fait un mouvement terrible & très-vehement. Proposez vous pour exemple, lorsque quelque Monarque de ce monde est en son Siége majestueux, quel silence n'y a-t-il point autour de lui ? Quel grand repos ? Et encore que quelqu'un de ses Courtisans vienne à se remuer, ce mouvement particulier neanmoins n'est que peu ou point considéré : mais quand le Monarque commence à se mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, alors toute l'assemblée se remuë universellement, de

telle maniere qu'on entend un grand bruit. Que ne doit-on point croire à plus forte raison du Monarque des Monarques, du Roi des Rois, & du Créateur de toutes choses, (à l'exemple duquel les Princes de ce monde sont établis sur la terre) qui par son autorité donne le mouvement à tout ce qu'il a créé ? Quel mouvement ? Quel tremblement, lorsque toute l'armée celeste qui environne, se meut autour de lui ; Mais quelques mocqueurs demanderont peut-être : comment, Monsieur le Philosophe sçavez-vous cela, veu que les choses celestes sont cachées à l'entendement humain ? Nous leur répondrons, que toutes ces choses sont connuës aux Philosophes, & même que l'incomprehensible Sagesse de Dieu leur a inspiré que tout avoit été créé à l'exemple de la nature, laquelle nous donne une fidelle représentation de tous ces secrets par ses operations journalieres, d'autant qu'il ne se fait rien sur la terre, qu'à l'imitation de la celeste Monarchie, comme il appert par les divers offices des Anges : de même aussi il ne naît & ne s'engendre rien sur la terre que naturellement ; en telle sorte que toutes les inventions des hommes, & même tous les artifices qui

sont aujourd'hui, ou seront pratiquées à l'avenir, ne proviennent que des fondemens de la nature.

Le Créateur tout-puissant a bien voulu manifester à l'homme toutes les choses naturelles ; c'est la raison pour laquelle il nous a voulu montrer aussi les choses celestes qui ont été naturellement faites, afin que par ce moyen l'homme pût mieux connoître son absoluë puissance & incomprehensible Sagesse : ce que les Philosophes peuvent voir dans la lumiere de nature, comme dans un miroir. C'est pourquoi s'ils ont eu cette science en grande estime, & qu'ils l'ayent recherchée avec tant de soit(n), ce n'a pas été pour le desir de posseder l'or ni l'argent, mais ils s'y sont portez pour les deux motifs que nous avons avancez ; c'est-à-dire, pour avoir une ample connoissance non seulement de toutes choses naturelles, mais encore de la puissance de leur Créateur : & si après être parvenus à leur fin desirée, ils n'ont parlé de cette science que par figures, & encore très-peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu éclaircir aux ignorans les Mysteres divins, qui nous conduisent à la parfaite connoissance des actions de la nature,

Si donc tu te peux connoître toi-même, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu est fait à la ressemblance du grand monde ; & même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'Univers : car tu as au plus haut lieu de ton corps la quinte essence des quatre éléments, extraite des spermes confusément mêlez dans la matrice, & comme resserrée plus outre dans la peau. Au lieu du feu, tu as un très pur sang, dans lequel réside l'ame en forme d'un Roi, par le moyen de l'esprit vital. Au lieu de la terre tu as le coeur, dans lequel est le feu central qui opere continuellement, & conserve en son être la machine de ce Microcosme ; la bouche te sert de pôle Arctique, le ventre de pôle Antarctique ; & ainsi des autres membres, qui ont tous une correspondance avec les corps célestes : de quoi nous traiterons quelque jour plus amplement dans nôtre harmonie, au Chapitre de l'Astronomie, où nous avons décrit que l'Astronomie est un Art facile & naturel, comment les aspects des planètes & des étoiles causent des effets, & pourquoi par le moyen de ces aspects on pronostique des pluies & autres acci-

dens : ce qui seroit trop long à raconter en ce lieu. Et toutes ces choses liées & enchaînées ensemble, donnent naturellement une plus ample connoissance de la Divinité. Nous avons bien voulu faire remarquer ce que les Anciens ont obmis, tant afin que le diligent Scutateur de ce secret comprît plus clairement l'incompréhensible puissance du très Haut, que pour qu'il aimât & adorât aussi avec plus d'ardeur.

Que l'Inquisiteur de cette science sçache donc que l'ame de l'homme tient en ce Microcosme le lieu de Dieu son Créateur, & lui sert comme de Roi, laquelle est placée en l'esprit vital dans un sang très-pur. Cette ame gouverne l'esprit, & l'esprit gouverne le corps. Quand l'ame a conçu quelque chose, l'esprit sçait quelle est cette conception, laquelle il fait entendre aux membres du corps, qui obeïssans, attendent avec ardeur les commandemens de l'ame, pour les mettre à execution, & accomplir sa volonté. Car le corps de soi-même ne sçait rien ; tout ce qu'il y a de force ou de mouvement dans le corps, c'est l'esprit qui le fait : s'il connoît les volontez de l'ame, il ne les execute que par le moyen de l'esprit ; en sorte
que

que le corps n'est seulement à l'esprit que comme un instrument dans les mains d'un Artiste. Ce sont là les opérations que l'ame raisonnable, par laquelle l'homme differe des brutes, fait dans le corps ; mais elle en fait de plus grandes & de plus nobles, lorsqu'elle en est séparée ; parce qu'étant hors du corps, elle est absolument indépendante & maîtresse de ses actions : & c'est en cela que l'homme differe des autres bêtes, à cause qu'elles n'ont qu'un esprit, mais non pas une ame participante de la Divinité. De même aussi nôtre Seigneur & le Créateur de toutes choses, opere en ce monde ce qu'il sçait lui être nécessaire ; & parce que ses opérations s'étendent dans toutes les parties du monde, il faut croire qu'il est par tout : mais il est aussi hors du monde, parce que son immense Sagesse fait des opérations hors du monde, & forme des conceptions si hautes & si relevées, que tous les hommes ensemble ne les sçauroient comprendre. Et ce sont là les secrets surnaturels de Dieu seul.

Comme nous en avons un exemple dans l'ame, laquelle étant séparée de son corps conçoit des choses très-profondes & très hautes ; & est en cela semblable à

Dieu, lequel hors de son monde opere surnaturellement, quoi qu'à vrai dire les actions de l'ame hors de son corps, en comparaison de celles de Dieu hors du monde, ne soient que comme une chandelle allumée au respect de la lumiere du Soleil en plein midi, parce que l'ame n'exécute qu'en idée les choses qu'elle s' imagine ; mais Dieu donne un être réel à toutes les choses, au même moment qu'il les conçoit. Quand l'ame de l'homme s' imagine d'être à Rome, ou ailleurs, elle y est en un clin d'oeil, mais seulement par esprit : Dieu qui est tout-puissant, exécute essentiellement ce qu'il a conçu. Dieu n'en donc renfermé dans le monde, que comme l'ame est dans le corps ; il a son absoluë puissance séparée du monde, comme l'ame de chaque corps a un absolu pouvoir séparé d'avec lui ; & par ce pouvoir absolu elle peut faire des choses si hautes, que le corps ne les sçauroit comprendre. Elle le peut donc beaucoup sur nôtre corps, car autrement nôtre Philosophie seroit vaine. Apprends donc de ce qui a été dit ci dessus à connoître Dieu, & tu sauras la difference qu'il y a entre le Créateur & les Créatures : puis après de toi même tu pourras concevoir des

choses encore plus grandes & plus relevées, veu que nous t'avons ouvert la porte. Mais afin de ne pas grossir cet Ouvrage, retournons à nôtre propos.

Nous avons deja dit que le feu est un élément très-tranquile, & qu'il est excité par un mouvement ; mais il n'y a que les hommes sages qui connoissent la maniere de l'exciter. Il est necessaire aux Philosophes de connoître toutes les génération & toutes les corruptions : mais bien qu'ils voyent à découvert la création du Ciel ; & la composition & le mélange de toutes choses, & qu'ils sachent tout, ils ne peuvent pas tout faire. Nous savons bien la composition de l'homme en toutes ses qualitez, mais nous ne lui pouvons pas infuser une ame, car ce mystere appartient à Dieu seul, qui surpasse tout par ces infinis mysteres surnaturels : & comme ces choses sont hors de nature, elles ne sont pas en sa disposition. La nature ne peut pas operer qu'auparavant on ne lui fournisse une matiere : le Créateur lui donne la premiere matiere : & les Philosophes lui donnent la seconde. Mais en l'oeuvre philosophique, la nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque chose. L'excita-

tion de ce feu se fait par la volonté de la nature, & quelquefois aussi elle se fait par la volonté d'un subtil Artiste qui dispose la nature : car naturellement le feu purifie toute espece d'impurété. Tout corps composé se dissout par le feu. Et comme l'eau lave & purifie toutes les choses imparfaites qui ne sont pas fixes, le feu aussi purifie toutes les choses fixes, & les mene à perfection : Comme l'eau conjoint, le corps dissout, de même le feu sépare tous les corps conjoints ; & tout ce qui participe de sa nature & propriété, il le purge très-bien, & l'augmente, non pas en quantité, mais en vertu.

Cet élément agit occultement par de merveilleux moyens, tant contre les autres élémens, que contre toutes autres choses. Car comme l'ame raisonnable a été faite de ce feu très-pur, de même l'ame vegetable a été faite du feu élémentaire que la nature gouverne.

Cet élément agit sur le centre de chaque chose en cette maniere : la nature donne le mouvement ; ce mouvement excite l'air ; l'air excite le feu ; le feu sépare ; purge, digere, colore, & fait meurrir toute espece de semence, laquelle étant meure, il pousse (par le moyen du

sperme) dans des matrices, qui sont ou pures ou impures, plus ou moins chaudes, sèches ou humides ; & selon la disposition du lieu ou de la matrice, plusieurs choses sont produites dans la terre, comme nous avons écrit au Livre des douze Traitez, où faisant mention des matrices, nous avons dit qu'autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Créateur a fait & ordonné toutes les choses de ce monde ; en sorte que l'une est contraire à l'autre, mais d'une manière toutefois, que la mort de l'une est la vie de l'autre : ce que l'un produit, l'autre le consume, & de ce sujet détruit il se produit naturellement quelque chose de plus noble ; de sorte que par ces continuelles destructions & régénérations, l'égalité des élémens se conserve : & c'est aussi de cette manière que la séparation des parties de tous les corps composez, particulièrement des vivans, cause leur mort naturelle. C'est pourquoi il faut naturellement que l'homme meurt, parce qu'étant composé des quatre élémens, il est sujet à la séparation, veu que les parties de tout corps composé se séparent naturellement l'une de l'autre. Mais cette séparation de l'humaine composition ne se

devoit seulement faire qu'au jour du Jugement : car l'homme (selon l'Écriture et les Théologiens) avoit été créé immortel dans le Paradis Terrestre. Toutefois aucun Philosophe jusqu'à présent, n'a encore sçû rendre la raison suffisante pour la preuve de cette immortalité, la connoissance de laquelle est convenable aux Inquisiteurs de cette Science, afin qu'ils puissent connoître comme ces choses se font naturellement, & peuvent être naturellement entendues. il est très-vrai, & personne ne doute, que tout composé ne soit sujet à corruption, & qu'il ne se puisse séparer (laquelle séparation au regne animal s'appelle mort :) mais de faire voir comment l'homme, bien que composé des quatre élémens, puisse naturellement être immortel, c'est une chose bien difficile à croire, & qui semble même surpasser les forces de la nature. Toutefois Dieu a inspiré dès long tems aux hommes de bien & vrais Philosophes, comment cette immortalité pouvoit être naturellement en l'homme, laquelle nous te ferons entendre en cette maniere.

Dieu avoir(t) créé le Paradis Terrestre des vrais élémens, non élémentez mais très-purs, temperez & conjoints ensem-

ble en leur plus grande perfection : de maniere que comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également & très-parfaitement conjoints, devoit être immortel ; car cette égale & très-parfaite conjonction ne peut pas souffrir de désunion & de séparation. L'homme avoir été créé de ces élemens incorruptibles conjoints ensemble par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit pas être corrompu ; c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité, parce que Dieu sans doute n'avoit créé ce Paradis que pour la demeure des hommes seulement. Nous en parlerons plus amplement dans nôtre *Traité de l'Harmonie*, où nous décrirons le lieu où il est situé. Mais après que l'homme par son péché de désobéissance eut transgressé les commandemens de Dieu, il fut banni du Paradis Terrestre, & Dieu le renvoya dans ce monde corruptible & élémenté, qu'il avoit seulement créé pour les bêtes, dans lequel ne pouvant pas vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des élemens élémentez corruptibles, qui infecterent les purs élemens dont il avoit été créé : & ainsi il tomba peu à peu dans la corruption, jusqu'à ce

qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plusieurs infirmités ; & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit ensuivie. Et après les enfans des premiers hommes ont été plus proche de la corruption & de la mort, parce qu'ils n'avoient pas été créés dans le Paradis Terrestre, & qu'ils avoient été engendrez dans ce monde composé des élémens élémentez corrompus, & d'une semence corruptible, parce que la semence produits des alimens corruptibles ne pouvoit pas être de longue durée & incorruptible. Et ainsi d'autant plus que les hommes se trouvent éloignés du tems de ce bannissement du Paradis Terrestre, d'autant plus ils approchent de la corruption & de la mort, d'où il s'enfuit que notre vie est plus courte que n'étoit celles des Anciens : & elle viendra jusqu'à ce point, qu'on ne pourra plus procréer son semblable, à cause de sa briéveté.

Il y a toutefois des lieux qui ont l'air plus pur, & où les constellations sont si favorables, qu'elles empêchent que la nature ne se corrompe si tôt : & font aussi que les hommes vivent plus naturellement ; mais les intemperez accourcissent

leur vie par leur mauvais régime de vivre. L'expérience nous montre aussi que les enfans des peres valetudinaires ne sont pas de longue vie. Mais si l'homme fût demeuré dans le Paradis Terrestre, lieu convenable à sa nature, où les élémens incorruptibles sont tous vierges, il auroit été immortel dans toute l'Eternité. Car il est certain que le sujet qui provient de l'égalé commixtion des élémens purifiez, doit être incorrompu. Et telle doit être la Pierre Philosophale, dont la confection (selon les anciens Philosophes) a été comparée à la création de l'homme. Mais les Philosophes modernes prenans toutes choses à la lettre, ne se proposent pour exemple que la corrompuë génération des choses de ce siècle, qui ne sont produites que des élémens corruptibles, au lieu de prendre celles qui font faites des élémens incorruptibles.

Cette immortalité de l'homme a été la principale cause que les Philosophes ont recherché cette Pierre ; car ils ont sçû qu'il avoit été créé des plus purs & parfaits élémens : & méditant sur cette création qu'ils ont connuë pour naturelle, ils ont commencé à rechercher soigneusement, sçavoir s'il étoit possible d'avoir

ces élémens incorruptibles, ou s'il se pouvoit trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infus : ausquels Dieu inspira, que la composition de tels élémens étoit dans l'or ; car il est impossible qu'elle soit dans les animaux, veu qu'ils se nourrissent des élémens corrompus : qu'elle soit dans les Vegetaux, cela ne se peut encore, parce qu'on remarque en eux l'inégalité des élémens. Mais comme toute chose créée tend à sa multiplication, les Philosophes se sont proposez d'éprouver cette possibilité de nature dans le regne mineral : & l'ayant trouvée, ils ont découvert un nombre infini de secrets naturels, desquels ils ont fort peu parlé, parce qu'ils ont jugé qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul à les reveler.

De là tu peux connoître comment les élémens corrompus tombent dans un sujet, & comme ils se séparent lorsque l'un surpasse l'autre : parce qu'alors la putrefaction se fait par la premiere séparation, & que la séparation du pur d'avec l'impur se fait par la putrefaction ; s'il advient qu'il se fasse une nouvelle conjunction par la vertu du feu centrique, c'est alors que le sujet acquiert une plus noble forme que la premiere. Car en ce premier

état le gros mêlé avec le subtil étant corrompu, il n'a pû être purifié ni amélioré que par la putrefaction ; & cela ne peut être fait que par la force des quatre élémens qui se rencontrent en tous les corps composez. Car quand le composé doit se désunir, il se résout en eau ; & quand les élémens sont ainsi confusément mêlez, le feu qui est en puissance dans chacun des autres élémens, comme dans la terre & dans l'air, joignent ensemble leurs forces, et par leur mutuel concours surpassent le pouvoir de l'eau, laquelle ils digèrent, cuisent, & enfin congelent ; & par ce moyen la nature aide à la nature. Car si le feu central caché (qui étoit privé de vie) est le vainqueur, il agit sur ce qui est plus pur & plus proche de sa nature, & se joint avec lui ; & c'est de cette manière qu'il surmonte son contraire, & sépare le pur de l'impur : d'où s'engendre une nouvelle forme, beaucoup plus noble que la première, si elle est encore aidée. Quelquefois même par l'industrie d'un habile Artiste, il s'en fait une chose immortelle, principalement au regne minéral : de sorte que toutes choses se font, & sont amenées à un être parfait, par le seul feu bien & dûëment administré, si tu m'as entendu.

Tu as donc en ce Traité l'origine des élemens, leur nature & leur operation, succinctement décrites : ce qui suffit en cet endroit pour nôtre intention. Car autrement si nous voulions faire la description de chaque élément comme il est, il en naîtroit un grand volume, ce qui n'est pas nécessaire à nôtre sujet : mais nous remettons toutes ces choses à nôtre Traité de l'Harmonie, où Dieu aidant, si nous sommes encore en vie, nous expliquerons, plus amplement les choses naturelles.

CHAPITRE VI.

Des trois Principes de toutes choses.

A Près avoir décrit ces quatre élemens, il faut parler des trois Principes des choses & montrer comment ils ont été immédiatement produits des quatre élemens, ce qui s'est fait en cette maniere.

Incontinent après que Dieu eut constitué la nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose des places & des dignitez selon leurs merites. Elle constitua

premierement les quatre élemens Princes du monde ; & afin que la volonté du Très-haut (de laquelle dépend toute la nature) fut accomplie, elle ordonna que chacun de ces quatre élemens agiroit incessamment sur l'autre. Le feu commença donc d'agir contre l'air, & de cette action fut produit le Soufre : l'Air pareillement commença à agir contre l'Eau, & cette action a produit le Mercure : l'Eau aussi commença à agir contre la Terre, & le Sel a été produit de cette action. Mais la terre ne trouvant plus d'autre élément contre qui elle pût agir, ne pût aussi rien produire ; mais elle retint en son sein ce que les trois autres élemens avoient produit. C'est la raison pour laquelle il n'y a que trois Principes, & que la terre demeure la matrice & la nourrice des autres élemens.

Il y eut (comme nous avons dit) trois Principes produits : ce que les anciens Philosophes n'ayans pas si exactement considéré, n'ont fait mention seulement que de deux actions des élemens. Car qui pourra juger s'ils ne les avoient pas connus tous trois, & qu'ils nous ayent voulu industrieusement cacher l'un d'iceux, puisqu'ils n'ont écrit que pour les enfans

de la science, & qu'ils ont dit que le Soufre & le Mercure étoient la matiere des Métaux, & même de la Pierre des Philosophes, & que ces deux Principes nous suffisoient ?

Quiconque veut donc rechercher cette sainte science, doit necessairement savoir les accidens, & connoître l'accident même, afin qu'il apprenne à quel sujet ou à quel élément il se propose d'arriver, & afin qu'il procedé par des milieus ou moyens convenables ; s'il desire accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre élemens ont produit les trois Principes, de même en diminuant, il faut que ces trois en produisent deux, sçavoir le mâle & la femelle, & que ces deux en produisent un qui soit incorruptible, dans lequel ces quatre élemens doivent être anatiques ; c'est-à-dire, également puissans, parfaitement digerez & purifiez : & ainsi le quadrangle répondra au quadrangle. Et c'est-là cette quinte-essence beaucoup necessaire à tout Artiste, séparée des élemens exemps de leur contrariété. Et de cette sorte tu trouveras en chaque composé Physique dans ces trois Principes un corps, un esprit, & une ame cachée : & si tu conjoints ensemble ces trois

Principes, après les avoir séparé & bien purgé (comme nous avons dit) sans doute en imitant la nature, ils te donneront un fruit très-pur. Car encore que l'ame soit prise d'un très-noble lieu, elle ne sauroit néanmoins arriver où elle tend, que par le moyen de son esprit, qui est le lieu & le domicile de l'ame ; laquelle si tu veux faire rentrer en un lieu dû, il la faut premièrement laver de tout péché, & que le lieu soit aussi purifié, afin que l'ame puisse être glorifiée en icelui, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais séparer.

Tu as donc maintenant l'origine des trois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois produire le Mercure des Philosophes & leur première matière, & rapporter à ton intention les Principes des choses naturelles, & particulièrement des Métaux. Car il est impossible que sans ces Principes tu meines quelque chose à perfection par le moyen de l'Art, puisque la nature même ne peut rien faire ni produire sans eux. Ces trois Principes sont en toutes choses, & sans eux il ne se fait rien au monde, & jamais ne se fera rien naturellement.

Mais parce que nous avons écrit ci-dessus que les anciens Philosophes n'ont fait

mention que de deux Principes seulement : afin que l'Inquisiteur de la Science ne se trompe pas, il faut qu'il sache qu'encore qu'ils n'ayent parlé que du Soufre & du Mercure, néanmoins sans Sel ils n'eussent jamais pû arriver à la perfection de cet oeuvre, puisque c'est lui qui est la clef & le Principe de cette divine Science ; c'est lui qui ouvre les portes de la Justice ; c'est lui qui a les clefs pour ouvrir les prisons dans lesquelles le Soufre est enfermé, comme je le declarerai quelque jour plus amplement en écrivant du Sel, dans nôtre troisiéme Traité des Principes. Maintenant retournons à nôtre propos.

Ces trois Principes nous sont absolument nécessaires parce qu'ils sont la matiere prochaine : car il y a deux matieres des Métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée. La plus proche sont le Soufre & le Mercure : la plus éloignée sont les quatre élemens, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul de créer les choses. Laisse donc les élemens, parce que tu ne feras rien d'iceux, & que tu n'en saurois produire que ces trois Principes, veu que la nature même n'en peut produire autre chose. Et si des quatre &lemens tu
ne

ne peux rien produire que les trois Principes, pourquoi t'amuses-tu à un si vain labeur : que de chercher ou vouloir faire ce que la nature a déjà engendré ? Ne vaut-il pas mieux, cheminer trois mille lieuës que quatre ? Qu'il te suffise donc d'avoir les trois Principes, dont la nature produit toutes choses dans la terre & sur la terre, lesquels aussi tu trouveras entièrement en toutes choses. De leur dûë séparation & conjonction la nature produit dans le regne mineral les métaux & les pierres ; dans le regne vegetal, les arbres, les herbes, & autres choses, & dans le regne animal, le corps , l'esprit & l'ame : ce qui quadre très-bien avec l'oeuvre des Philosophes. Le corps, c'est la terre ; l'esprit, c'est l'eau ; l'ame c'est le feu, ou le Soufre de (de) l'or. L'esprit augmente la quantité du corps, & le feu augmente la vertu. Mais parce que eu égard au poids, il y plus d'esprit que de feu, l'esprit s'exalte, opprime le feu, & l'attire à soi : de maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui fait le milieu entr'eux, croît en poids.

Que tout Inquisiteur de l'Art détermine donc en son esprit, quel est celui des trois Principes qu'il cherche & qu'il le se-

coure, afin qu'il puisse vaincre son contraire ; & puis après qu'il ajoûte son poids au poids de la nature, afin que l'Art accomplisse le défaut de la nature : & ainsi le Principe qu'il cherche surmontera son contraire. Nous avons dit au Chapitre de l'élément de la terre, qu'elle n'est que le receptacle des autres élemens ; c'est-à-dire, le sujet dans lequel le feu & l'eau se combattent par l'intervention de l'air. Que si en ce combat l'eau surmonte le feu, elle produit des choses de peu de durée & corruptibles : que si le feu surmonte l'eau, il produit des choses perpetuelles & incorruptibles. Consideres donc ce qui t'est necessaire.

Sache encore que le feu & l'eau sont en chaque chose ; mais ni le feu ni l'eau ne produisent rien, parce qu'ils ne font seulement que disputer & combattre ensemble, qui des deux aura plus de vitesse & de vertu : ce qu'ils ne sauroient faire d'eux-mêmes, s'ils n'étoient excitez par une chaleur extrinseque, que le mouvement des vertus célestes allume au centre de la terre, sans laquelle chaleur le feu & l'eau ne feroient jamais rien, & chacun d'eux demeureroit toujours en son terme & en son poids ; mais après que la nature

les a tous deux conjoints dans un sujet en une dûë & convenable proportion, alors elle les excite par une chaleur extrinsèque ; & ainsi le feu & l'eau commencent à combattre l'un contre l'autre, & chacun d'eux appelle son semblable à son secours, & en cette sorte ils montent & croissent jusqu'à ce que la terre ne puisse plus monter avec eux. Pendant qu'ils sont tous deux retenus dans la terre, ils se subtilisent : car la terre est le sujet dans lequel le feu & l'eau montent sans cesse, & produisent leur action par les pores de la terre que l'air leur a ouvert & préparé, & de cette subtilisation du feu & de l'eau naissent des fleurs & des fruits, dans lesquels le feu & l'eau deviennent amis, comme on peut voir aux arbres. Car plus l'eau & le feu sont subtilisez & purifiez en montant, ils produisent de plus excellens fruits : principalement si lorsque le feu & l'eau finissent leur operation, leurs forces unies ensemble sont également puissantes.

Ayant donc purifié les choses desquelles tu te veux servir, fais que le feu & l'eau deviennent amis (ce qu'ils feront facilement dans leur terre qui étoit montée avec eux :) alors tu acheveras ton ouvra-

ge plutôt que la nature, si tu sçais bien conjoindre l'eau avec le feu selon le poids de la nature, non pas comme ils ont été auparavant, mais comme la nature le requiert & comme il t'est nécessaire ; parce que dans tous les composez la nature met moins de feu que des trois autres éléments. Il y a toujours moins de feu ; mais, la nature, selon son pouvoir, ajoûte un feu extrinsèque pour exciter l'interne, selon le plus ou le moins qu'il est de besoin à chaque chose, & cependant un plus long ou un plus petit espace de tems. Et selon cette operation, si le feu intrinsèque surmonte, ou est surmonté par les autres éléments, il en arrive des choses parfaites ou imparfaites, soit és mineraux, ou és vegetaux. A la verité le feu extrinsèque n'entre pas essentiellement en la composition de la chose, mais seulement en vertu, parce que le feu intrinsèque materiel contient en soi tout ce qui lui est nécessaire, pourveu qu'il ait seulement de la nourriture ; & le feu extrinsèque lui sert de nourriture, de même que le bois entretient le feu élémentaire ; & suivant le plus ou le moins qu'il a de nourriture, il croît & se multiplie.

Il se faut toutefois donner de garde que

le feu extrinsèque ne soit trop grand, parce qu'il suffoqueroit l'intrinsèque ; de même que si un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il seroit bien-tôt suffoqué : une grande flâme devore un petit feu. Le feu extrinsèque doit être multiplicatif, nourrissant, & non pas devorant : car de cette maniere les choses viennent à leur perfection. La decoction donc est la perfection de toutes choses : & ainsi la nature ajoûte la vertu au poids, & perfectionne son ouvrage. Mais à cause qu'il est difficile d'ajoûter quelque chose au composé, veu que cela demande un long travail, je te conseille d'ôter autant du superflu qu'il en est besoin, & que la nature le requiert : mêle-le aux superfluitez ôtées ; la nature te montrera après ce que tu as cherché. Tu connoîtras même si la nature a bien ou mal conjoints les éléments, veu que tous les éléments ne subsistent que par leur conjonction. Mais plusieurs Artistes sement de la paille pour du bled froment ; quelques-uns sement l'un & l'autre : plusieurs rejettent ce que les Philosophes aiment, & quelques-uns commencent & achevent en même tems : ce qui n'arrive que par leur inconstance. Ils professent un Art difficile, & ils cher-

chent un travail facile. Ils rejettent les bonnes matieres, & sement les mauvaises. Et comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette Science, de même les Artistes au commencement de leur travail rejettent la vraye matiere. Nous disons que cet Art n'est autre chose que les vertus des éléments également mêlés ensemble, une égalité naturelle du chaud, du froid, du sec & de l'humide ; une conjonction du mâle & de la femelle, & que cette même femelle a engendré ce mâle ; c'est-à-dire, une conjonction du feu & de l'humide radical des métaux : considerant que le Mercure des Philosophes a en soi son propre Soufre, qui est d'autant meilleur, que la nature l'a plus ou moins cuit & dépuré. Tu pourras parfaire toutes ces choses du Mercure. Que si tu sçais ajoûter ton poids au poids de la nature, doublant le Mercure & triplant le Soufre, il deviendra dans peu de tems bon, & après meilleur, & enfin très bon, quoiqu'il n'y ait qu'un seul Soufre apparent, & deux mercures d'une même racine, ni trop cruds, ni trop cuits, mais toutefois purgez & dissouts, si tu m'as entendu.

Il n'est pas necessaire que je declare par

écrit la matiere du mercure des Philosophes, ni la matiere de leur Soufre. Jamais homme n'a encore pû jusqu'à present, & ne pourra même à l'avenir la declarer plus ouvertement & plus clairement que les anciens Philosophes l'ont décrite & nommée, s'il ne veut être anathême de l'Art : car elle est si communément nommée, qu'on n'en fait pas même d'état. C'est ce qui fait que les inquisiteurs de cette Science s'adonnent plutôt à la recherche de quelques vaines subtilitez, que de demeurer en la simplicité de la nature. Nous ne disons pas toutefois que le mercure des Philosophes soit quelque chose commune, & qu'il soit clairement nommé par son propre nom ; mais qu'ils ont sensiblement désigné la matiere de laquelle les Philosophes extraient leur Mercure & leur Soufre : parce que le Mercure des Philosophes ne se trouve point de soi sur la terre, mais il se tire par artifice du Soufre & du Mercure conjoints ensemble ; il ne se montre point, car il est nud : néanmoins la nature l'a merveilleusement enveloppé.

Pour conclure, nous disons en repétant que le Soufre & le Mercure (conjoints toutefois ensemble) dont la minie-

re de nôtre argent-vif, lequel a le pouvoir de dissoudre les métaux, de les mortifier & de les vivifier. Il a reçu cette puissance du Soufre aigre qui est de même nature que lui.

Mais afin que tu puisses mieux comprendre, écoute quelle difference il y a entre nôtre argent-vif & celui du vulgaire. L'argent-vif vulgaire ne dissout point l'or ni l'argent, & ne se mêle point avec eux inséparablement : mais nôtre argent-vif dissout l'or & l'argent ; & si une fois. il s'est mêlé avec eux, on ne les peut jamais séparer, non plus que de l'eau mêlée avec de l'eau. Le Mercure vulgaire a en soi un Soufre combustible mauvais, qui le noircit ; nôtre Mercure a un Soufre incombustible, fixe, bon, très-blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide ; le nôtre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit & tache les corps ; nôtre argent-vif les blanchit, jusqu'à les rendre clairs comme le crystal. Et précipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre de couleur de citron, & en un mauvais Soufre ; au lieu que nôtre argent-vif par le moyen de la chaleur se convertit en un Soufre très-blanc, fixe & fusible. Le Mercure vulgaire devient

devient d'autant plus fusible, qu'il est cuit : mais plus on donne de coction à nôtre argent-vif, plus il s'épaissit & se coagule.

Toutes ces circonstances te peuvent donc faire connoître combien il y a de difference entre le mercure vulgaire, & l'argent-vif des Philosophes. Que si tu ne m'entends pas encore, tu attendras en vain : n'espere point que jamais homme vivant te découvre les choses plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nôtre argent-vif : il a une vertu & une force si efficace, que de soi il suffit assez, & pour toi, & pour lui ; c'est à dire, que tu n'as besoin que de lui seul, sans aucune addition de chose étrangere, veu que par sa seule décoction naturelle, il se dissout & se congele lui-même. Mais les Philosophes dans la concoction, pour accourcir le tems, y ajoûtent son Soufre bien digeste & bien meur, & font ainsi leur operation.

Nous eussions bien pû citer les Philosophes qui confirment nôtre discours ; mais parce que nos écrits sont plus clairs que les leurs ; ils n'ont pas besoin de leur approbation : car quiconque les entendra, nous entendra bien aussi. Si tu veux donc

suivre nôtre avis, nous te conseillons (avant que de t'appliquer à cet Art) que tu apprennes premierement à retenir ta langue. Après, que tu ayes à rechercher la nature des minieres, des métaux & vegetaux, parce que nôtre mercure se trouve en tout sujet, & que le mercure des Philosophes se peut extraire de toute chose, quoiqu'on le trouve plus prochainement en un sujet qu'en un autre.

Sçaches donc aussi pour certain que cette science ne consiste pas dans le hazard, & dans une invention fortuite & casuelle, mais qu'elle est appuyée sur une réelle connoissance : & il n y a que cette seule matiere au monde, par laquelle & de laquelle on prepare la Pierre des Philosophes. Elle est veritablement en toutes choses du monde ; mais la vie de l'homme ne seroit pas assez longue pour en faire l'extraction. Si toutefois tu y travailles sans la connoissance des choses naturelles, principalement au regne mineral, tu seras semblable à un aveugle qui chemine par habitude. Quiconque travaille de cette sorte, son labeur est tout-à-fait fortuit & casuel :& même (comme il arrive souvent) encore que quelqu'un par hazard travaille sur la vraye matiere de nô-

tre argent-vif, néanmoins il advient qu'il cesse d'operer là où il devoit commencer ; car comme fortuitement il l'a trouvée, aussi la perd-il fortuitement, à cause qu'il n'a point de fondement sur lequel il puisse bien asseurer son intention. C'est pourquoi cette science est un pur don du Dieu Très-haut, & ne peut être que difficilement connuë, sinon par revelation divine, ou par la demonstration qu'un ami nous en fait. Car nous ne pouvons pas être tous des Gebers ni des Lulles : & encore que Lulle fût un esprit très subtil, néanmoins si Arnault ne lui eût donné la connoissance de l'Art, certes il auroit ressemblé aux autres qui la recherchent avec tant de difficulté : & Arnault même confesse l'avoir apprise d'un sien ami. Il est facile d'écrire à celui auquel la nature dicte elle même. Et comme on dit en commun proverbe : il est fort aisé d'ajoûter à ce qui a déjà été inventé. Tout Art & toute Science est facile aux maîtres ; mais aux disciples qui ne font que commencer, il n'en va pas de même : & pour acquerir cette Science, il y faut un long-tems, plusieurs vaisseaux, de grandes dépenses, un travail journalier, avec de grandes meditations : mais toutes

choses sont aisées & legeres à celui qui les sçait.

Nous disons en concluant, que cette science est un don de Dieu seul, & que celui qui en a la vraie connoissance, le doit incessamment prier, afin qu'il lui plaise bénir cet Art de ses saintes grâces ; car sans la bénédiction divine, il est tout-à-fait inutile : comme nous l'avons nous-mêmes experimenté, lorsque pour cette science nous avons soufferts de très-grands dangers, & que nous en avons reçu plus d'infortune & d'incommodité, que d'utilité. Mais c'est l'ordinaire des hommes de devenir sages un peu trop-tard. Les jugemens de Dieu sont plusieurs abîmes : toutefois dans toutes nos infortunes, nous avons toujours admiré la Providence divine : car nôtre souverain Créateur nous a toujours donné une telle protection, qu'aucun de nos ennemis ne nous a jamais pû opprimer ; nous avons toujours eu nôtre Ange Gardien qui nous a été envoyé de Dieu, pour conserver cette Arche dans laquelle il a plu à Dieu de renfermer un si grand trésor, & qu'il protege jusqu'à present. Nous avons oüi dire que nos ennemis sont tombez dans les lacs qu'ils avoient préparé : que ceux qui

avoient attenté à nôtre vie, ont été privez de la leur : que ceux qui se sont emparez de nos biens, ont perdu leur bien propre : quelques uns même d'entre-eux ont été chassez de leurs Royaumes. Nous savons que plusieurs de ceux qui ont détecté contre nôtre honneur, ont peri dans la hontes & dans l'infamie, tant nous avons été assurez sous la garde du Créateur de toutes choses, qui dès le berceau nous a toujours conservé sous l'ombre de ses aîles, & nous a inspiré un esprit d'intelligence des choses naturelles, auquel soit loüange & gloire par infinis siècles des siècles.

Nous avons reçü tant de bienfaits du Très-haut nôtre Créateur, que tant s'en faut qui nous les puissions écrire, que nous ne pouvons pas seulement les imaginer. A peine y a-t-il aucun des mortels à qui cette bonté infinie ait accordé plus de graces, voire même autant qu'elle a fait à nous. Plût à Dieu en reconnoissance que nous eussions assez de force, assez d'entendement, & assez d'éloquence pour lui rendre les graces que nous devons ; car nous confessons n'avoir pas tant mérité de nous-mêmes, mais nous croyons que toute nôtre félicité est venuë de ce que nous

avons esperé, que nous esperons, & espererons toûjours en lui. Car nous savons qu'il n'y a personne entre les mortels quî nous puisse aider, & que c'est de Dieu seul nôtre Créateur que nous devons esperer nôtre secours ; parce que c'est en vain que nous mettrions nôtre confiance en la personne des Princes, qui sont hommes mortels comme nous (selon le Psalmiste :) ils ont tous reçû de Dieu l'esprit de vie, lequel étant ôté, le reste n'est plus que poussiere : mais que c'est une chose très-asseurée de mettre son esperance en Dieu nôtre Seigneur, duquel (comme d'une source de bonté) tous les biens procedent avec abondance.

Toi donc qui desires arriver au but de cette sainte Science, mets tout ton espoir en Dieu ton Créateur, & le prie incessamment, & croi fermement qu'il ne t'abandonnera point : car s'il connoît que ton coeur soit franc & sincere, & que tu ayes fondé toute ton esperance en lui, il te donnera un moyen très-facile, & te montrera la voye que tu dois tenir pour jouïr du bonheur que tu desires si ardemment. *Le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu* : prie le, & travaille néanmoins. Dieu à la verité donne l'entendement,

mais faut que tu en saches user : car comme le bon entendement & la bonne occasion sont des dons de Dieu, de même nous les perdons aussi pour la peine de nos pechez.

Mais pour retourner à nôtre propos : nous disons que l'argent-vif est la première matiere de cet oeuvre, & qu'effectivement il n'y a rien autre chose, puisque tout ce qu'on y ajoûte a pris son origine de lui. Nous avons dit en quelque endroit que toutes les choses du monde se font & sont engendrez des trois Principes : Mais nous en purgeons quelques-uns de leurs accidens, & étans bien purs, nous les conjoignons derechef. En ajoutant ce que nous y devons ajoûter, nous accomplissons ce qui y manque ; & en imitant la nature, nous cuisons jusqu'au dernier degré de perfection, ce que la nature n'a pû parachever, à cause de quelque accident, & qu'elle a déjà fini où l'Art doit commencer. Car pourquoi si tu veux imiter la nature, imite-la dans les choses ausquelles elle opere, & ne te fâches point de ce que nos écrits semblent se contrarier en quelques endroits : il faut que cela soit ainsi, de crainte que l'Art ne soit trop divulgué. Mais pour toi, choisis les choses

qui s'accordent avec la nature, prends la rose, & laisse les épines. Si tu prétends faire quelque métal, prends un métal pour fondement materiel, parce que d'un chien il ne s'en engendre qu'un chien, & d'un métal il ne s'engende qu'un métal. Car saches pour certain, que si tu ne prends l'humide radical du métal parfaitement sèparé, tu ne feras jamais rien : c'est en vain que tu laboure la terre, si tu n'as aucun grain de froment pour y semer : il n'y a qu'une seule matiere, un seul art, une seule operation. Si donc tu veux produire un métal, tu le fermenteras par un métal : mais si tu veux produire un arbre ; il faut que la semence d'un arbre de la même espee que celui que tu veut produire, te serve de ferment ou de levain pour cette production.

Il n'y a (comme j'ai dit) qu'une seule operation, hors laquelle il n'y en a aucune autre qui soit vraie. Tous ceux-là donc se trompent, qui disent que hors cette unique voye & cette seule matiere naturelle, il y a quelque particulier qui est vrai : car on ne peut pas avoir aucune branche, si elle n'est ceüillie du tronc de l'arbre. C'est une chose impossible de même une folle entreprise, de vouloir plû-

tôt faire venir le rameau que l'arbre d'où il doit sortir. Il est plus facile de faire la pierre qu'aucun petit & très simple particulier, qui soit utile, & qui soutienne les épreuves comme le naturel. Il y en a néanmoins plusieurs qui se vantent de pouvoir faire une Lune fixe ; mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb ou l'estain, veu qu'à mon jugement c'est une même chose, parce que ces choses ne résistent point à l'examen du feu, pendant qu'ils sont en leur propre nature. La Lune en sa nature est assez fixe, & n'a pas besoin d'aucune fixation sophistique : mais comme il y a autant de têtes qu'il y a de sentimens, nous laissons à un chacun son opinion : que celui qui ne voudra pas suivre nôtre conseil, & imiter la nature : demeure dans son erreur. A la vérité on peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre, les rejetons duquel peuvent être antez à plusieurs autres arbres : tout ainsi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverses sortes de viandes, selon la diversité desquelles le boüillon aura diverse saveur, & néanmoins ne sera fait que d'une même eau & d'un même principe.

Nous concluons donc qu'il n'y a qu'une unique nature, tant és métaux, qu'és au-

tres choses ; mais son operation est diverse. Il y a aussi, selon Hermés, une matiere universelle. *Ainsi d'une seule chose toutes choses ont pris leur origine.*

Il y a toutefois plusieurs Artistes qui travaillent chacun à leur fantaisie : ils cherchent une nouvelle matiere ; c'est pourquoi aussi ils trouvent un nouveau rien recemment inventé, parce qu'ils interpretent les écrits des Philosophes selon le sens litteral, & ne regardent pas la possibilité de la nature. Mais ces sortes de gens sont compagnons de ceux dont nous avons parlé en nôtre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, lesquels retourne(te)nt en leurs maisons sans avoir rien conclu : ils cherchent la fin de l'oeuvre, non-seulement sans aucun instrument moyen, mais encore sans aucun principe. Et cela vient de ce qu'ils s'efforcent de parvenir à cet Art, sans en avoir appris les veritables fondemens, ou par la meditation des ouvrages de la nature, ou par la lecture des Livres des Philosophes, & qu'ils s'amuseent aux Receptes sophistiques de quelques coureurs, (quoiqu'à present les Livres des Philosophes ont pû être alterez & corrompus en plusieurs endroits, par les envieux qui ont ajoûté ou

diminué, selon leur caprice & à leur fantaisie.) Et après comme ils ne réussissent pas, ils ont recours aux Sophistications, & font une infinité de vaines épreuves, en blanchissant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'or : ce que nous avons soutenu ne se pouvoir faire dans nôtre Preface des douze Traitez. Nous ne voulons pas nier, mais au contraire nous croyons, qu'il est absolument necessaire d'extraire l'ame métallique, non pas pour l'employer aux operations sophistiques, mais à l'oeuvre des Philosophes : laquelle ame ayant été extraite, & étant bien purgée, doit être derechef jointe à son corps, afin qu'il se fasse une veritable resurrection du corps glorifié. Nous ne nous sommes jamais proposez de pouvoir multiplier le froment, sans un grain de froment : mais saches aussi qu'il est très-faux que cette ame extraite puisse teindre quelqu'autre métal par un moyen sophistique ; & tous ceux qui font gloire de ce travail, sont des faussaires & des menteurs. Mais nous parlerons plus amplement de ces operations dans nôtre troisième Traité du Sel, veu que ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce sujet.

CHAPITRE VII.*Du Soufre.*

C'EST avec raison que les Philosophes ont attribué le premier degré d'honneur au Soufre, comme à celui qui est le plus digne des trois Principes, en preparation duquel toute la science est cachée. Il y a trois sortes de Soufres, qu'il faut choisir parmi toutes autres choses. Le premier est un Soufre teignant ou colorant : le second, un Soufre congelant le Mercure ; & le troisième, un Soufre essentiel qui amene à maturité, duquel à la verité nous devions serieusement traiter. Mais parce que nous avons déjà fini l'un des Principes par un Dialogue, nous sommes encore obligez de terminer les autres en la même forme, pour ne sembler pas faire injure plutôt à l'un qu'à l'autre.

Le Soufre est le plus mur des trois Principes, & le Mercure ne sauroit congeler que par le Soufre : de maniere que toute nôtre operation en cet Art ne

doit être autre que d'apprendre à tirer le Soufre du corps des métaux, par le moyens duquel nôtre argent-vif se congele en or & en argent dans les entrailles de la terre. Dans cet oeuvre ce Soufre nous sers de mâle ; c'est la raison pour laquelle il passe pour le plus noble, & le Mercure lui tient lieu de femelle. De la composition & de l'action de ces deux, sont engendrez les mercures des Philosophes.

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, l'assemblée que firent les Alchymistes pour consulter entr'eux de quelle matiere & en quelle façon il falloit faire la Pierre des Philosophes. Nous avons aussi dit comme ils furent surpris d'un grand orage, qui les contraignit de se séparez sans avoir rien conclus : & comme ils se disperserent presque par-tout l'Univers. Car cette grande tempête & ce vent impetueux soufflait fortement à la tête de quelques-uns d'entr'eux & les éloigna tellement les uns des autres, que depuis ce tems-là ils n'ont pû se rassembler : d'où il est arrivé qu'un chacun d'eux s' imagine encore divers chimeres, & veut faire la Pierre suivant son caprice & à sa fantaisie. Mais entre

tous ceux de cette Congregation, laquelle étoit composée de toutes sortes de gens de diverses nations & de différentes conditions, il y eut encore un Alchymiste, duquel nous allons parler dans ce Traité.

C'étoit un bon homme d'ailleurs, mais qui ne pouvoit rien conclure. Il étoit du nombre de ceux qui se proposent de trouver fortuitement la Pierre Philosophale : il étoit aussi compagnon de ce Philosophe qui avoit eu dispute avec Mercure. Celui-ci parloit de cette forte : si j'avois eu le bonheur de m'entretenir avec le Mercure, je l'aurois pressé en peu de paroles ; & lui aurois tiré tous ses secrets les plus cachez. Mon camarade fut un grand fol (disoit-il) de n'avoir pas sçû proceder avec lui. Quant à moi, le Mercure ne m'a jamais plû, & ne croi pas même qu'il contienne rien de bon : mais j'approuve fort le Soufre, parce que dans nôtre assemblée nous en disputâmes très-bien ; & je croi que si la tempête ne nous eût détourné & n'eût point rompu nôtre conversation, nous eussions enfin conclu que c'étoit la premiere matiere, parce que je n'ai pas coûtume de concevoir de petites choses, & que ma tête n'est remplie que de profondes imaginations. Et il se confirma

tellement dans cette opinion, qu'il prit resolution de travailler sur le Soufre. Il commença donc à le distiller, le sublimer, le calciner, le fixer, & en extraire l'huile par la campane : tantôt il le prit tout seul, tantôt il le mêla avec des crystaux, tantôt avec des coquilles d'oeufs ; & en fit plusieurs autres épreuves : & après avoir employé beaucoup de tems & de dépenses, sans avoir jamais pû rien trouver qui répondît à son attente, le pauvre miserable s'attrista fort, & passa plusieurs nuits sans dormir. Quelquefois il sortoit seul hors la Ville, afin de pouvoir plus commodement songer, & s'imaginer quelque matiere assurée pour faire réüssir son travail. Un jour qu'il se promenoit, & qu'il étoit tellement enseveli dans ses profondes speculations, qu'il en étoit presque en extase, il arriva jusqu'à une certaine forêt très-verte & très-abondante en toutes choses, dans laquelle il y avoit des Minieres minerales & métalliques, & une grande quantité d'oiseaux & animaux de toutes sortes : les arbres, les herbes & les fruits y étoient en abondance : il y avoit plusieurs aqueducs, car on ne pouvoit avoir de l'eau en ces lieux, si elle n'y étoit conduite de diffé-

rens endroits, par l'adresse de plusieurs Artistes, au moyen de plusieurs instrumens & divers canaux. La meilleure, la principale & la plus claire, étoit celle qu'on tiroit des rayons de la Lune ; & cette excellente eau étoit réservée pour la Nymphé de cette Forêt. On voyoit en ce même lieu des moutons & des taureaux qui paissoient. Il y avoit aussi deux jeunes Pasteurs, que l'Alchymiste interrogea en cette maniere : A qui appartient (dit-il) cette Forêt ? C'est le Jardin & la Forêt de nôtre Nymphé Venus, répondirent-ils, Ce lieu étoit fort agreable à l'Alchymiste ; il s'y promenoit çà & là ; mais il songeoit toujours à son Soufre. Enfin s'étant lassé à force de promenades, ce miserable s'assit sous un arbre, à côté du Canal : là il commença à se lamenter amèrement, & à déplorer le tems, la peine, & les grandes dépenses qu'il avoit follement employées, sans aucun fruit (car il n'étoit pas méchant autrement, & il ne faisoit tort qu'à soi-même.) Il parla de cette sorte : Que veux dire cela ? Tous les Philosophes disent que c'est une chose commune, vile & facile : & moi qui suis homme docte, je ne puis comprendre quelle est cette miserable Pierre. Et se plaignant ainsi,

ainsi, il commença à injurier le Soufre, à cause qu'il lui avoit fait en vain dépenser tant de biens, consommer tant de tems, & employer tant de peine. Le Soufre étoit bien aussi en cette Forêt, mais l'Alchymiste ne le savoit pas. Tandis qu'il se lamentoit, il entendit comme la voix d'un vieillard, qui lui dit : Mon ami, pourquoi maudis-tu le Soufre ? L'Alchymiste regardant de toutes parts autour de lui, & ne voyant personne, il fut épouvanté. Cette voix lui dit derechef : Mon ami, pourquoi t'attristes tu ? L'Alchymiste reprenant son courage : Tour ainsi, Monsieur (dit-il) que celui qui a faim ne songe qu'au pain ; de même je n'ai autre pensée qu'à la Pierre des Philosophes.

La Voix. Et pourquoi maudis-tu tant le Soufre ?

L'Alchymiste. Seigneur, j'ai crû que c'étoit la première matière de la Pierre Philosophale ; c'est la raison pour laquelle j'ai travaillé sur lui pendant plusieurs années : j'y ai beaucoup dépensé, & je n'ay pû trouver cette Pierre.

La Voix. Mon ami, j'ai bien connu que le Soufre est le vrai & principal sujet de la Pierre des Philosophes : mais pour

toi, je ne te connois point, & ne puis rien comprendre à ton travail ni à ton dessein. Tu as tort de maudire le Soufre, parce qu'étant emprisonné, il ne peut pas être favorable à toutes sortes de gens, veu qu'il est dans une prison très-obscurre les pieds liez ; & qu'il ne sort que là ou ses Gardes le veulent porter.

L'Alchymiste. Et pourquoi est il emprisonné ?

La Voix. Parce qu'il vouloit obéir à tous les Alchymistes, & faire tout ce qu'ils vouloient contre la volonté de sa mere, qui lui avoit commandé de n'obéir seulement qu'à ceux qui la connoissoient : c'est pourquoi elle le fit mettre en prison, & commanda qu'on lui liât les pieds, & lui ordonna des gardes, afin qu'il ne pût aller en aucune part sans leur sçû & leur volonté.

L'Alchimiste. O miserable ! C'est ce qui est cause qu'il n'a pû me secourir : vrayement sa mere lui fait grand tort. Mais quand sortira-t-il de ces prisons ?

La Voix. Mon ami, le Soufre des Philosophes n'en peut sortir qu'avec un très-long-tems, & avec de très-grands labeurs.

L'Alchimiste. Seigneur, qui sont ceux qui le gardent ?

La Voix. Mon ami, ses Gardes sont de même genre que lui, mais ce sont des tyrans.

L'Alchimiste. Mais vous, qui êtes-vous ? & comment vous appelez vous ?

La Voix. Je suis le Juge & le Geollier de ces prisons ; & mon nom est Saturne.

L'Alchimiste. Le Soufre est donc détenu en vos prisons ?

La Voix. Le Soufre est veritablement détenu dans mes prisons, mais il a d'autres gardes.

L'Alchimiste. Et que fait-il dans les prisons ?

La Voix. Il fait tout ce que ses gardes veulent.

L'Alchimiste. Mais que sait-il faire ?

La Voix. C'est un artisan qui fait mille oeuvres differentes ; c'est le coeur de toutes choses : il sait ameliorer les Métaux, corriger les Minieres ; il donne l'entendement aux animaux : il fait produire toutes sortes de fleurs aux herbes & aux arbres ; il domine sur toutes ces choses : c'est lui qui corrompt l'air, & qui puis après le purifie : c'est l'Auteur de toutes les odeurs du monde, & le Peintre. de toutes les couleurs.

L'Alchymiste. De quelle matiere fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes lui fournissent les vases & la matiere : le Soufre le digere ; selon la diversité de la digestion qu'il en fait, & eu égard au poids, il en produit diverses fleurs, & plusieurs odeurs.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il vieux ?

La Voix. Mon ami, sache que le Soufre est la vertu de chaque chose : c'est le puisné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne ; c'est un enfant obéissant.

L'Alchymiste. Seigneur, comment le connoît-on ?

La Voix. Par des manieres admirables ; mais il se fait connoître és animaux par leur raison vitale, és metaux par leur couleur, és vegetaux par leur odeur : sans lui sa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiste. Est-il seul héritier, ou s'il a des freres ?

La Voix. Mon ami, sa mere a seulement un fils de cette nature, ses autres freres sont associez des méchans : il a une soeur qu'il aime, & de laquelle il est aimé reciproquement ; car elle lui est comme sa mere.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il partout, & en tous lieux d'une même forme ?

La Voix. Quant à sa nature, elle est toujours une, & d'une même forme ; mais il se diversifie dans les prisons : toutefois son coeur est toujours pur, mais ses habits soit maculez.

L'Alchymiste. Seigneur, a-t-il été quelquefois libre ?

La Voix. Oüi certes, il a été très-libre, principalement du vivant de ces hommes sages, qui avoient une grande amitié avec sa mere.

L'Alchymiste. Et qui ont été ceux-là ?

La Voix. Il y en a une infinité. Hermés qui étoit une même chose avec sa mere, a été de ce nombre. Après lui ont été plusieurs Rois, Princes, & beaucoup d'autres sages, tels qu'étoient en ces tems-là Aristote, Avicenne, & autres, lesquels ont delivré le Soufre : car tous ceux-là ont sçû délier les liens qui tenoient le Soufre garotté.

L'Alchymiste. Seigneur, que leur a-t-il donné pour l'avoir mis en liberté ?

La Voix. Il leur a donné trois Royumes. Car quand quelqu'un le fait dissoudre & delivrer de prison, il subjugue ses Gardes (qui maintenant le gouvernement en

son Royaume,) il les lie, & les livre & assujettit à celui qui l'a délivré, & lui donne aussi leurs Royaumes en possession. Mais ce qui est de plus grand, c'est qu'en son Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde : quiconque regarde en ce Miroir, il peut voir & apprendre les trois parties de la sagesse de tout le monde ; & de cette manière il deviendra très-savant en ces trois règnes, comme ont été Aristote, Avicenne, & plusieurs autres, lesquels, aussi-bien que leurs prédécesseurs, ont vu dans ce Miroir comment le monde a été créé. Par son moyen ils ont appris les influences des corps célestes sur les inférieurs, & de quelle façon la nature compose les choses par le poids du feu : ils ont appris encore le mouvement du Soleil & de la Lune, mais principalement ce mouvement universel, par lequel sa mère est gouvernée, C'est par lui qu'ils ont connu les degrés de chaleur, de froideur, d'humidité & de sécheresse, & les vertus des herbes de toute autre chose : à raison de quoi ils sont devenus très bons Médecins. Et certainement un Médecin ne peut pas être habile & solide en son Art, s'il n'a appris, non pas des Livres de Galien ou d'Avi-

cence, mais de la fontaine de la nature, à connoître la raison pour laquelle cette herbe est telle ou telle, pourquoi elle est chaude, ou sèche, ou humide en tel degré : & c'est de-là que ces Anciens ont tiré leur connoissance. Ils ont diligemment considéré toutes ces choses, & les ont laissé par écrit à leurs successeurs, afin d'attirer les hommes à de plus hautes meditations, & leur apprendre à delivrer le Soufre, & dissoudre ses liens. Mais les hommes de ce siècle ont pris leurs écrits pour un fondement final, & ne veulent pas porter leur recherche plus outre ; ils se contentent de savoir dire qu'Aristote ou Galien l'ont ainsi écrit.

L'Alchymiste. Et que dites-vous, Seigneur ! peut-on connoître une herbe sans herbier ?

La Voix. Les anciens Philosophes ont puisé toutes leurs Receptes de la fontaine même de la nature.

L'Alchymiste. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Saches que toutes les choses qui sont dans la terre & sur la terre, sont engendrées & produites par les trois Principes, mais quelquefois par deux, auxquels toutefois le troisième est adhe-

rant. Celui donc qui connoîtra les trois Principes & leurs poids, de même que la nature les a conjoints, il pourra facilement connoître selon le plus ou le moins de leur onction, les degrez du feu dans chaque sujet, & s'il a été bien, ou mal, ou mediocrement cuit : car ceux qui connoissent les trois Principes, connoissent aussi tous les Vegetaux.

L'Alchymiste. Et comment cela ?

La Voix. Par la vûë, par le goût, & par l'odorat ; car dans ces trois sens sont terminez les trois Principes des choses, & le degré de leur decoction.

L'Alchymiste. Seigneur, ils disent que le Soufre est une Medecine.

La Voix. Il est la Medecine & le Medecin lui-même, & il donne pour reconnaissance son sang, qui est une Medecine à celui qui le delivre de prison.

L'Alchymiste. Seigneur, combien peut vivre celui qui possede cette Medecine universelle ?

La Voix. Jusqu'au terme de la mort : toutefois il en faut user sagement, car plusieurs Savans sont morts avant le terme de leur vie, par l'usage de cette Medecine.

L'Alchymiste. Que dites-vous, Monseigneur

seigneur, est ce un venin ?

La Voix. Ne savez vous pas qu'une grande flâme de feu en consume une petite ? Plusieurs de ces Philosophes ayant appris cet Art, au moyen des enseignemens qui leur avoient été donnez par les autres, n'ont pas d'eux mêmes recherché si profondément la vertu de cette Medecine ; ils ont crû que plus cette Medecine étoit puissante & subtile, elle étoit aussi plus propre pour donner la santé : que si un grain de cette Medecine pénètre une grande quantité de métal, à plus forte raison s'insinuë-elle dans toutes les parties du corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, comment donc en doit-on user ?

La Voix. Plus elle est subtile, moins il en faut prendre, de crainte qu'elle n'éteigne la chaleur naturelle : il en faut user discrettement, qu'elle nourrisse & corrobore nôtre chaleur, & non pas qu'elle la surmonte.

L'Alchymiste. Seigneur, je sai bien faire cette Medecine ?

La Voix. Tu es bienheureux, si tu la sais faire ; car le sang du Soufre est cette intrinsèque vertu & siccité qui convertit & congele l'argent vif & tous les autres

métaux en or pur, & qui donne la santé au corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, je sai faire l'huile de Soufre, qui se prepare avec des crystaux calcinez : j'en sai encore sublimer une autre par la campane ?

La Voix. Vrayement tu es aussi un des Philosophes de cette belle Assemblée : car tu interpretes très-bien mes paroles, de même (si je ne me trompe) que celles de tous les Philosophes.

L'Alchymiste. Seigneur, cette huile n'est-ce pas le sang du Soufre ?

La Voix. O mon ami ! il n'y a que ceux qui savent delivrer le Soufre de ses prisons, qui peuvent tirer le sang du Soufre.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre peut-il quelque chose és métaux ?

La Voix. Je t'ai dit qu'il sait tout faire : toutefois il a encore plus de pouvoir sur les métaux, que sur toute autre chose : mais à cause que ses gardes savent qu'il en peut aisement sortir, ils le gardent étroitement en de très-fortes prisons, de maniere qu'il ne peut respirer ; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais du Roy.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre

est-il de la sorte étroitement emprisonné dans tous les métaux ?

La Voix. Il est emprisonné dans tous les métaux, mais d'une différente manière : il n'est pas si étroitement renfermé dans les uns que dans les autres.

L'Alchymiste. Seigneur, & pourquoi est il retenu dans les métaux avec tant de tyrannie ?

La Voix. Parce que s'il étoit parvenu à son Palais Royal, il ne craindrait plus ses gardes : car pour lors il pourroit regarder par les fenêtres avec liberté, & se faire voir à tous, parce qu'il seroit dans son propre regne, quoiqu'il n'y fût pas encore dans l'état le plus puissant, auquel il desire arriver.

L'Alchymiste. Seigneur, que mange-t-il ?

La Voix. Le vent est sa viande, lorsqu'il est libre ; il mange du vent cuit ; & lorsqu'il est en prison, il est contraint d'en manger du crud.

L'Alchymiste. Seigneur, pourroit-on reconcilier l'inimitié qui est entre lui & ses gardes ?

La Voix. Oüi, si quelqu'un étoit assez prudent pour cet effet.

L'Alchymiste. Pourquoi ne leur par-

le-t-il point d'accord ?

La Voix. Il ne le sauroit faire de lui-même, car incontinent il entre en colere & en furie contr'eux.

L'Alchimiste. Que n'interpose-t-il donc un tiers pour moyenner une paix ?

La Voix. Celui qui pourroit faire cette paix entr'eux seroit à la verité le plus heureux de tous les hommes, & digne d'une éternelle memoire : mais cela ne peut arriver que par le moyen d'un homme très-sage, qui auroit intelligence avec la mere du Soufre, & traiteroit avec elle. Car s'ils étoient une fois amis, l'un n'empêcheroit point l'autre ; mais leurs forces étant unies ensemble, ils produiroient des choses immortelles. Certainement celui qui feroit cette reconciliation, seroit recommandable à toute la posterité & son nom devoit être consacré à l'éternité.

L'Alchimiste. Seigneur, je terminerai bien les differends qu'ils ont entr'eux, & je delivrerai bien le Soufre hors de sa prison : car d'ailleurs, je suis homme très docte & très-sage ; je suis encore bon praticien, principalement lorsqu'il est question de traiter quelque accord.

La Voix. Mon ami, je voi bien que

tu es assez grand ; & que tu as une grande tête ; mais je ne sai pas si tu pourras faire ce que tu dis.

L'Alchymiste. Seigneur, peut être ignorez-vous le savoir des Alchymistes ; ils sont toujours victorieux en matière d'accommodemens ; & en vérité je ne tiens pas la dernière place parmi eux, pourveu que les ennemis du Soufre veüillent m'entendre pour moyenner cette paix : assurez-vous que s'ils traitent, ils perdront leur cause. Seigneur, croyez-moi, les Alchymistes savent faire des accords. Le Soufre sera bien-tôt délivré de sa prison, si ses ennemis veulent seulement traiter avec moi.

La Voix. Votre esprit me plaît, & j'apprens que vous êtes homme de réputation.

L'Alchymiste. Seigneur. dites-moi encore, si cela est le vrai Soufre des Philosophes.

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez est bien du Soufre ; mais c'est à vous à savoir, si c'est le Soufre des Philosophes, car je vous en ai assez parlé.

L'Alchymiste. Seigneur, si je trouvois ses prisons, le pourrois-je faire sortir ?

La Voix. Si vous le savez, vous le pourrez facilement faire ; car il est plus aisé de le delivrer, que de le trouver.

L'Alchymiste. Seigneur, je vous prie, dites-moi encore, si je le trouvois en pourrois-je faire la Pierre des Philosophes ?

La Voix. O mon ami ! ce n'est pas à moi à le deviner ; mais pensez-y vous-même : je vous dirai néanmoins que si vous connoissez sa mere, & que vous la suiviez, après avoir delivré le Soufre, incontinent la Pierres se fera.

L'Alchymiste. Seigneur, dans quel sujet se trouve ce Soufre ?

La Voix. Saches pour certain que ce Soufre est doüé d'une grande vertu ; sa miniere sont toutes les choses du monde ; car il se trouve dans les métaux, dans les herbes, les arbres, les animaux, les pierres, les minieres, &c.

L'Alchymiste. Et qui diable le pourra trouver, étant caché entre tant de choses & tant de divers sujets ? Dites-moi quelle est la matiere de laquelle les Philosophes extraient leur Soufre ?

La Voix. Mon ami, vous en voulez trop savoir : toutefois pour vous contenter, sachez que le Soufre est par-tout,

& en tout sujet. Il a néanmoins certains Palais où il a accoûtumé de donner audience aux Philosophes : mais les Philosophes l'adorent, quand il nage dans sa propre mer. & qu'il jouë avec Vulcain ; & ils s'approchent de lui, lorsqu'ils le voyent vêtu d'un très-chetif habit, pour n'être point connu.

L'Alchimiste. Seigneur, ce n'est point à moi de le chercher en la mer, veu qu'il est câché ici plus prochainement ?

La Voix. Je t'ai dit que ses gardes l'ont mis en des prisons très-obscurës, afin que tu ne le puisse voir ; car il est en un seul sujet : mais si tu ne l'as pas trouvé dans ta maison, à grand'peine le trouveras-tu dans les forêts : néanmoins afin que tu ne perde pas l'esperance dans la recherche que tu en fais, je te jure saintement qu'il est très-parfait en l'or & en l'argent ; mais qu'il est très-facile en l'argent-vif.

L'Alchimiste. Seigneur, je ferois bien de bon coeur la Pierre Philosophale ?

La Voix. Voilà un bon souhait, le Soufre voudroit bien aussi être delivré. Et ainsi Saturne s'en alla. L'Alchimiste déjà lassé fut surpris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision lui appa-

rut. Il vid en cette Forêt une fontaine pleine d'eau, autour de laquelle le Sel & le Soufre se promenoient, contestant l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils commencerent à se battre. Le Sel porta un coup incurable au Soufre, & au lieu de sang, il sortit de cette blessure une eau blanche comme du lait, laquelle s'accrut en un grand fleuve. On vid sortir pour lors de cette Forêt Diane Vierge très belle, qui commença à se laver dans ce fleuve. Un Prince qui étoit un homme très-fort, & plus grand que tous ses serviteurs, passant en cet endroit, la vid, & admira sa beauté : & à cause qu'elle étoit de même nature que lui, il fut épris de son amour ; de même qu'elle en le voyant brûla reciproquement d'amour pour lui : c'est pourquoi tombant comme en défaillance, elle se noya. Ce que le Prince appercevant, il commanda à ses serviteurs de l'aller secourir ; mais ils apprehenderent tous d'approcher de ce fleuve. Ce Prince addressant ses paroles à eux, leur dit : pourquoi ne secourez-vous pas cette Vierge Diane ? Ils lui répondirent : Seigneur, il est vrai que ce fleuve est petit, & comme desséché, mais il est très dangereux ; car une fois nous le vou-

lûmes traverser à vôtre décû, & à grand-peine pûmes-nous éviter la mort éternelle : nous savons encore que quelques-uns de nos prédécesseurs ont péri en cet endroit. Pour lors ce Prince ayant quitté son gros manteau, tout armé comme il étoit, se jetta dans le fleuve pour secourir la très-belle Diane : il lui tendit la main, qu'elle prit ; & se voulant sauver par ce moyen, elle attira le Prince avec elle : de maniere qu'ils se noyèrent tous deux.

Peu de tems après leurs ames sortirent du fleuve, voltigerent autour, & se réjouirent, disans : *Cette submersion nous a été favorable, car sans elle nous n'eussions pû sortir de nos corps infects.* L'Alchymiste interrogea ces ames, & leur demanda : retourneriez-vous encore quelque jour dans vos corps ? Les ames lui répondirent, oüi : mais non pas dans des corps si souillez ; ce sera quand ils seront purifiez, & lorsque ce fleuve sera desséché par la chaleur du Soleil, & que cette Province aussi aura été bien souvent examinée par l'air.

L'Alchymiste. Et que ferez-vous cependant ?

Les Ames. Nous ne cesserons de vol-

tiger sur le fleuve, jusqu'à ce que ces nuages & tempêtes cessent. Cependant l'Alchymiste s'étant encore endormi, fit un agreable songe de son Soufre : il lui sembla voir arriver en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du Soufre ; & ayant trouvé en la fontaine le cadavre ou corps mort du Soufre que le Sel avoit tué, ils le partagerent entr'eux : ce que nôtre Alchymiste voyant, il en prit aussi sa part ; & ainsi chacun retourna en sa maison. Ils commencerent dès lors à travailler sur ce Soufre, & n'ont point cessé jusqu'à present. Saturne vint à la rencontre de cet Alchymiste, & lui demanda : Et bien, mon ami, comment vont tes affaires ?

L'Alchymiste. O Seigneur ! j'ai veu une infinité de choses admirables, à peine ma femme les croira-elles : j'ai maintenant trouvé le Soufre : je vous prie, Monseigneur, aidés-moi, & nous ferons cette Pierre.

Saturne. Mon ami, je t'aiderai très-volontiers : prepare-moi donc l'argent-vif & le Soufre, & donne-moi un vaisseau de verre.

L'Alchymiste. Seigneur, n'ayez rien à démêler avec le Mercure, car c'est un

fripon qui s'est moqué de mon compagnon, & de plusieurs autres qui ont travaillé sur lui.

Saturne. Saches que les Philosophes n'ont jamais rien fait sans l'argent-vif, au regne duquel le Soufre est déjà Roi : ni moi pareillement je ne saurois rien faire sans lui.

L'Alchymiste. Seigneur, faisons la Pierre du Soufre seul.

Saturne. Je le veux bien, mon ami ; mais tu verras ce qui en arriyera. Ils prirent donc le Soufre que l'Alchymiste avoit trouvé, & firent tout suivant la volonté de l'Alchymiste : ils commencerent à travailler sur ce Soufre, le traiterent en mille façons différentes, & le mirent en des admirables fourneaux, que l'Alchymiste avoit en grand nombre : mais pour fin de leurs labeurs ils n'ont eu que de petites allumettes soufrées, que les vieilles vendent publiquement pour allumer du feu. Ils recommencerent de nouveau à sublimer le Soufre, & à le calciner au gré de l'Alchymiste ; mais quelque chose qu'ils ayent fait, il leur est toujours arrivé à la fin de leur travail, comme auparavant : car tout ce que l'Alchymiste voulut faire de ce Soufre, ne se tourna encore

qu'en allumettes. Il dit à Saturne : Seigneur, je voi bien que pour vouloir suivre ma fantaisie, nous ne ferons jamais rien qui vaille : c'est pourquoi je vous prie de travailler tout seul à vôtre volonté, & comme vous le savez. Alors Saturne lui dit : regarde moi donc faire, & apprens. Il prit deux argens-vifs de diverses substance, mais d'une même racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les Soufres des Soufres : puis mêla le fixe avec le volatil ; & après en avoir fait une composition, il les mit en un vaisseau propre ; & de crainte que le Soufre ne s'enfuit, il lui donna un garde, puis après il le mit ainsi dans le bain d'un feu très-lent, comme la matiere le requeroit, et acheva très-bien son ouvrage. Ils firent donc la Pierre des Philosophes, parce que d'une bonne matiere, il en vient, une bonne chose.

Je vous laisse à penser si nôtre Alchymiste fut bien aise, puisque (pour vous achever) il prit la Pierre avec le verre ; & admirant la couleur qui étoit rouge comme du sang, ravi d'une extrême joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant, le vaisseau où la Pierre étoit tomba à terre, & se cassa ; & en même-

tems Saturne disparut. L'Alchymiste étant reveillé, ne trouva rien entre ses mains que les allumettes qu'il avoit faites, de son Soufre, car la Pierre s'envola, & vole encore aujourd'hui ; & raison de quoi on l'appelle volatile : de maniere que le pauvre Alchymiste n'a appris par sa vision qu'à faire des allumettes soufrées ; et voulant acquerir la Pierre des Philosophes, il a si bien operé, qu'à la fin il y acquit une Pierre dans les reins, pour laquelle guérir il voulu devenir Medecin : & après s'être désisté de rechercher la Pierre, il passa enfin sa vie comme tous les autres Chymistes, ont accoûtumé de faire, dont la plupart deviennent Medecins ou Smegmatistes ; c'est à dire, Savonniers. Et c'est ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui entreprennent de travailler en cet Art sans aucun fondement, sur ce qu'ils en ont oüi dire, ou qu'ils en ont appris fortuitement par des Receptes qui leur ont été données, & par des raisonnemens dialectiques.

Il y en a quelques autres qui n'ayant pas réüssi dans leurs operations, disent : *Nous sommes sages, & nous avons appris que chaque chose se multiplie par le moyen de sa semence : s'il y avoit quelque*

verité en cette Science, nous en fussions plutôt venus à bout que tous autres. Et ainsi pour cacher leur honte, & pour ne point passer pour des gens indignes & opiniâtres comme ils le sont, ils la blâment : que s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils s'étoient proposé, & qu'ils ont tant désiré, ce n'est pas que la science ne soit véritable, mais c'est qu'ils ont, comme les autres, la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un si haut mystere. Cette science n'est pas propre à ces sortes de gens, & elle leur fait toujours voir qu'ils ne sont qu'au commencement, lorsqu'ils croient être à la fin.

Quant à nous, nous confessons que cet Art n'est rien du tout a(à) l'égard de ceux qui en sont indignes, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout : mais nous assurons aux Amateurs de la vertu, aux vrais inquisiteurs & à tous les Enfants de la Science, que la transmutation métallique est une chose vraie & très-vraie, comme nous l'avons fait voir par expérience à diverses personnes de haute & basse condition, & qui meritoient bien voir par effet la preuve de cette verité. Ce n'est pas que nous ayons fait cette

Medecine de nous-mêmes ; mais c'est un intime ami qui nous l'a donnée : elle est néanmoins très-vraye. Nous avons suffisamment instruit les Inquisiteurs de cette Science pour en faire la recherche : que si nos écrits ne leur plaisent pas, qu'ils ayent recours à ceux des autres Auteurs, qu'ils trouveront moins solides : que ce soit toutefois avec cette précaution ; qu'ils considerent si ce qu'ils liront, est possible à la nature ou non, afin qu'ils n'entreprennent rien qui soit contre le pouvoir de la nature : car s'ils pensent faire autre chose, ils s'y trouveront trompez. S'il étoit écrit dans les cayers des Philosophes, que le feu ne brûle point, il n'y faudroit pas ajoûter foi ; car c'est une chose qui est contre nature : au contraire, si l'on trouvoit écrit que le feu échauffe & qu'il dessèche, il le faut croire, parce que cela se fait naturellement, & la nature s'accorde touûjours bien avec un bon jugement : il n'y a rien de difficile dans la nature, & toute verite est simple. Qu'ils apprennent aussi à connoître que(1-) les choses en la nature ont plus de conformité, & plus de proximité ensemble : ce qu'ils pourront plus aisement apprendre par nos écrits, que par aucuns au-

tres : pour le moins telle est nôtre croyance : car nous estimons en avoir assez dit jusqu'à ce qu'il en vienne peut-être un autre après nous, qui écrive entierement la maniere de faire cette Pierre, comme s'il vouloit enseigner à faire un fromage avec la crème du lait : ce qui ne nous est pas permis de faire.

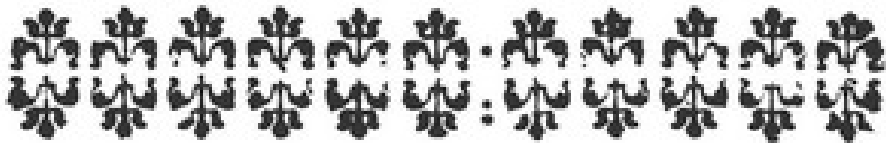
Mais afin que nous n'écrivions pas seulement pour ceux qui commencent, que nous disions quelque cho(i)se en vôtre faveur, vous qui avez déjà essuyé tant de peines & de travaux : avez-vous veu cette région, en laquelle le mari a épousé sa femme ; & dont les nôces furent faites en la maison de la Nature ? Avez-vous entendu comme le vulgaire a aussi-bien veu ce Soufre que vous-mêmes, qui avez pris tant de soins à le chercher ? Si vous voulez donc que les vieilles femmes mêmes exercent vôtre Philosophie, montrez la dealbation de ces Soufres, & dites ouvertement au commun peuple : Venez, & voyez, l'eau est déjà divisée, & le Soufre en est sorti ; il retournera blanc, & coagulera les eaux.

Brûlez donc le Soufre tiré du Soufre incombustible ; lavez le, blanchissez-le, & le rubifiez, jusqu'à ce que le Soufre
soit

soit fait Mercure, & que le Mercure soit fait Soufre : puis après enrichissez-le avec l'ame de l'or. Car si du Soufre, vous n'en tirez le Soufre par sublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encore trouvé cette eau qui est la quintessence distillée & créée du Soufre & du Mercure. Celui là ne montera point, qui n'a pas décendu. Plusieurs perdent en la préparation ce qui est de plus remarquable en cet Art : car nôtre Mercure s'aiguise par le Soufre, autrement il ne nous serviroit de rien. Le Prince est miserable sans son peuple, aussi-bien que l'Alchymiste sans le Soufre & le Mercure. J'ai dit, si vous m'avez entendu.

L'Alchymiste étant de retour à son logis, déplorait la Pierre qu'il avoit perduë, & s'attristoit particulièrement de n'avoir pas demandé à Saturne quel étoit ce Sel qui lui avoit apparu dans son songe, veu qu'il y a tant de sortes de Sels ; puis il dit le reste à sa femme.





Conclusion.

T Out Inquisiteur de cet Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la création des quatre élemens, leurs operations, leurs vertus, & leurs actions : car s'il ignore leur origine & leur nature, il ne parviendra jamais à la connoissance des principes, & ne connoîtra point la vraye matiere de la Pierre : moins encore pourra il arriver à une bonne fin, parce que toute fin est déterminée par son principe. Quiconque connoît bien ce qu'il commence, connoîtra bien aussi ce qu'il achevera. L'origine des élemens est le Chaos duquel Dieu, Auteur de toutes choses, a créé & séparé les élemens : ce qui n'appartient qu'à lui seul. Des élemens la nature a produit les principes des choses : ce qui n'appartient qu'à la nature seule, par le vouloir de Dieu. Des principes la nature a puis après produit les minieres & toutes les autres choses. Et enfin de ces mêmes

principes l'Artiste en imitant la nature, peut faire beaucoup de choses merveilleuses : car de ces Principes, qui sont le Sel, le Soufre & le Mercure, la nature produit les minieres, les métaux, & toutes sortes de choses ; & ce n'est pas simplement & immédiatement des élemens qu'elle produit les métaux, mais c'est par les principes, qui lui servent de moyen & de milieu entre les élemens & les métaux.

Si donc la nature ne peut rien produire des quatre élemens sans les trois principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. Et ce n'est pas seulement en cet exemple qu'il faut garder une moyenne disposition, mais encore dans tous les procedez naturels. C'est pourquoi nous avons dans ce Traité assez amplement décrit la nature des élemens, leurs actions & leurs operations, comme aussi l'origine des principes ; & nous en avons parlé plus clairement qu'aucun des Philosophes qui nous ont précédé, afin que le bon Inquisiteur de cette Science puisse facilement considerer en quel degré la Pierre est distante des métaux, & les métaux des élemens : car il y a bien de la difference entre l'or & l'eau ; mais elle est moindre

entre l'eau & le mercure. Elle est encore plus petite entre l'or & le mercure, parce que la maison de l'or, c'est le mercure ; & la maison du mercure, c'est l'eau. Mais le Soufre est celui qui coagule le mercure. Que si la preparation de ce Soufre est très-difficile, l'invention l'est encore davantage, puisque tout le secret de cet Art consiste au Soufre des Philosophes, qui est aussi contenu és entrailles du mercure. Nous donneront quelque jour dans nôtre troisième principe du Sel la preparation de ce Soufre, sans laquelle il nous est inutile, parce que nous ne traitons pas en cet endroit de la pratique du Soufre, ni de la maniere de nous en servir, mais seulement de son origine & de sa vertu.

Toutefois nous n'avons pas composé ce Traité pour vouloir reprendre les anciens Philosophes, mais plutôt pour confirmer tout ce qu'ils ont dit, ajoûtant seulement à leurs écrits ce qu'ils ont omis : parce que tous Philosophes qu'ils soient, ils sont hommes comme les autres, & qu'ils n'ont pas pû traiter de toutes les choses exactement, d'autant qu'un seul homme ne peut pas suffisamment fournir à toutes sortes de choses. Quelques-uns aussi de ces grands Person-

nages ont été déçûs par des miracles, en telle maniere qu'ils se font écartez de la voye de la nature, & n'ont pas bien jugé de ses effets : comme nous lisons en Albert le Grand, Philosophe très-subtil ; qui écrit que de son tems on trouva dans un sepulchre des grains d'or entre les dents d'un homme mort. Il n'a pas bien pû rencontrer la raison certaine de ce miracle, puisqu'il a attribué cet effet à une force minerale qu'il croyoit être en l'homme, aiant fondé son opinion sur ce dire de Morien : *Et cette matiere, ô Roy ! se tire de vôtre corps.* Mais c'est une grande erreur, il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand : car Morien a voulu entendre ces choses philosophiquement, d'autant que la vertu minerale, de même que l'animale, demeure chacune dans son regne, suivant la distinction & la division que nous avons fait de toutes les choses en trois regnes dans nôtre petit Livre des douze Traitez, parce que chacun de ces regnes se conserve & se multiplie en soi-même sans emprunter quelque chose d'étranger, & qui soit pris d'un autre regne : il est bien vrai qu'au regne animal il y a un mercure qui sert comme de matiere, & un Soufre qui

tient lieu de forme ou de vertu ; mais ce sont matiere & vertu animales, & non pas minerales.

S'il n'y avoit pas en l'homme un Soufre ; c'est-à-dire, une vertu ou une force sulfurée, le sang qui est son mercure, ne se coaguleroit pas, & ne se convertiroit pas en chair & en os : de même si dans le regne vegetable il n'y avoit point de vertu de Soufre vegetable, l'eau ou le mercure ne se convertiroit point en herbes & en arbres. Il faut entendre le même au regne mineral, dans lequel le mercure mineral ne se coaguleroit jamais sans la vertu du Soufre mineral. A la verité ces trois regnes, ni ces trois Soufres ne different point en vertu, puisque chaque Soufre a le pouvoir de coaguler son mercure, & que chaque mercure peut être coagulé par son Soufre : ce qui ne se peut faire par aucun autre Soufre, ni par aucun autre mercure étranger ; c'est-à-dire, qui ne soit pas de même regne.

Si on demande donc la raison pour laquelle quelques grains d'or ont été trouvez ou produits dans les dents d'un homme mort, c'est que pendant sa vie par ordonnance du Medecin, il avoit avalé

du mercure ; ou bien il s'étoit servi du mercure, ou par onction, ou par turbith, ou par quelque'autre maniere que ce soit : car la nature du vif argent est de monter à la bouche de celui qui en use, & d'y faire des ulcères, par lesquels il s'évacuë avec son flegme. Le malade donc étant mort tandis qu'on le traitoit, le mercure ne trouvant point de sortie, lui demeura dans la bouche entre les dents ; & ce cadavre servit de vase naturel au mercure : en telle sorte, qu'ayant été enfermé par un long espace de tems, & ayant été purifié par le flegme corrosif du corps humain, au moyen de la chaleur naturelle de la putrefaction, il fut enfin congelé en or par la vertu de son propre Soufre. Mais ces grains d'or n'eussent jamais été produits dans ce cadavre, si avant sa mort il ne se fût servi du mercure mineral.

Nous en avons un exempte très-veritable en la nature, laquelle dans les entrailles de la terre produit du seul mercure l'or, l'argent, & tous les autres métaux ; suivant la disposition du lieu ou de la matrice où le mercure entre, parce qu'il a en soi son propre Soufre qui le coagule & le convertit en or, s'il n'est

empêché par quelque accident, soit par le défaut de la chaleur, soit qu'il ne soit pas bien enfermé. Ce n'est donc pas la vertu du Soufre animal qui congele & convertit le mercure animal en or, elle ne peut seulement que convertir le mercure animal en chair ou en os : car si cette vertu se trouvoit dans l'homme, cette conversion arriveroit dans tous les corps : ce qui n'est pas.

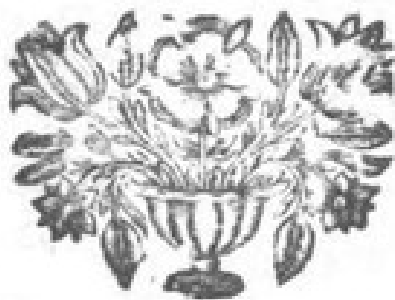
Tels & plusieurs autres semblables miracles & accidens qui arrivent, n'étant pas bien considerez par ceux qui en écrivent, font errer ceux qui les lisent : Mais le bon Inquisiteur de cette science doit toujours rapporter toutes choses à la possibilité de la nature : car si ce qu'il trouve par écrit ne s'accorde point avec la nature, il faut qu'il le laisse.

Il suffit au diligent Studieux de cet Art d'avoir appris en cet endroit l'origine de ces principes : car lorsque le Principe est ignoré, la fin est toujours douteuse. Nous n'avons pas parlé dans ce Traité énigmatiquement à ceux qui recherchent cette science, mais le plus clairement qu'il nous a été possible, & autant qu'il nous est permis de le faire. Que si per la lecture de ce petit ouvrage Dieu
éclaire

éclaire l'entendement à quelqu'un, il saura combien les héritiers de cette science sont redevables à leurs Prédécesseurs, puisqu'elle s'acquiert toujourns par des esprits de même trempe que ceux qui l'ont auparavant possedee.

Après donc que nous en avons fait une très claire démonstration, nous la remettons dans le sein du Dieu très haut nôtre Seigneur & Créateur ; & nous nous recommandons, ensemble tous les bons Lecteurs, à la grace & à son immense misericorde, auquel soit loüange & gloire, par les infinis siècles des siècles.

Fin du présent Traité du Soufre.

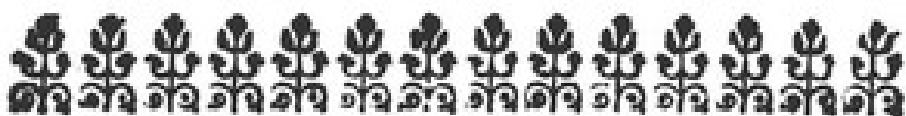


a

TRAITÉ
DU
SEL,
TROISIÈME PRINCIPE
DES CHOSES MINÉRALES.

De nouveau mis en lumière.

a

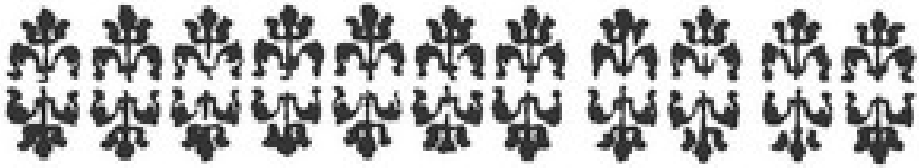


A U L E C T E U R .

A M I L E C T E U R, *ne veuille point, je te prie, t'enquerir quel est l'Auteur de ce petit Traité, & ne cherche point à pénétrer la raison pour laquelle il l'a écrit. Il n'est pas besoin non plus que tu saches qui je suis moi-même. Tiens seulement pour très-asseuré que l'Auteur de ce petit Ouvrage possède parfaitement la Pierre des Philosophes, & qu'il l'a déjà faite. Et parce que nous avons une sincere & mutuelle bienveillance l'un pour l'autre, je lui demandai pour marque de son amitié qu'il m'expliquât les trois premiers Principes, qui sont le Mercure, le Soufre & le Sel. Je le priai aussi de me dire s'il falloit chercher la Pierre des Philosophes en ceux que nous voyons & qui sont communs ; ou que s'il y en avoit d'autres, il me le déclarât en paroles*

trés-claires & d'un stile simple & non embarrassé. Ce que m'ayant accordé, après avoir écrit ce que je pûs de ses petits Traitez à la déroboé, je me suis persuadé qu'en les faisant imprimer, bien que contre le plaisir de l'Auteur, qui est du tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philosophie m'en auroient obligation : car je ne doute point que les ayant lû & bien exactement considéré, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de tems, d'argent, d'honneur & de réputation, Prends donc (ami Lecteur) en bonne part l'intention que nous avons de te rendre service ; mets toute ton esperance en Dieu ; adores-le de tout ton coeur, & le reveres avec crainte : gardes le silence avec soin ; aimes le prochain avec bienveillance ; & Dieu t'accordera toutes choses.

Le commencement de la Sagesse,
est de craindre Dieu.



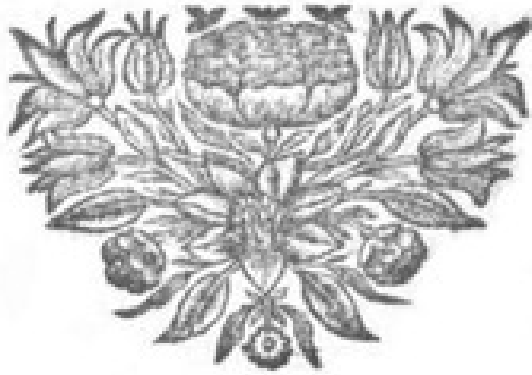
TABLE

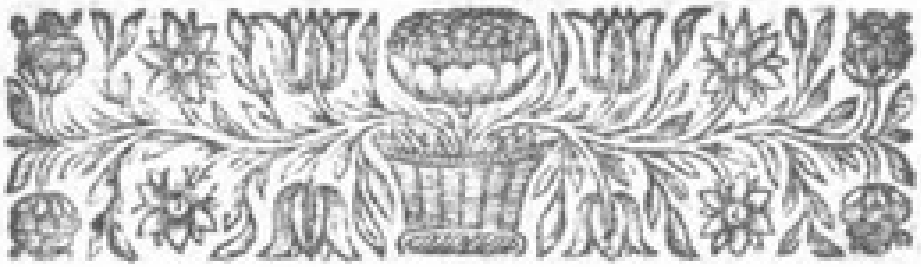
DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Sel.

CHAP. I. D	<i>E la qualité & condition du Sel de la</i>	
Nature.		Pag. 249
CHAP. II.	<i>Où est-ce qu'il faut chercher nôtre Sel.</i>	p. 253
CHAP. III.	<i>De la dissolution.</i>	p. 264
CHAP. IV.	<i>Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.</i>	p. 271
CHAP. V.	<i>De la préparation de Diane plus blanche que la neige</i>	p. 276
CHAP. VI.	<i>Du mariage du serviteur rouge avec la femme blanche.</i>	p. 290
CHAP. VII.	<i>Des degrez du feu.</i>	p. 294
CHAP. VIII.	<i>De la vertu admira-</i>	

<i>ble de nôtre Pierre salée & aqueuse.</i>	p. 297
<i>Recapitulation.</i>	p. 303
<i>Dialogue de la Vision & de l'Alchy-</i> <i>miste.</i>	p. 312





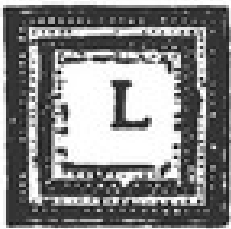
TRAITÉ DU SEL.

TROISIEME PRINCIPE

DES CHOSES MINERALES.

CHAPITRE I.

*De la qualité & condition du Sel
de la Nature.*



LE Sel est le troisième Principe de toutes choses, duquel les anciens Philosophes n'ont point parlé. Il nous a été pourtant expliqué & comme montré au doigt par I. Isaac Hollandois, Basile Valentin, & Theoph.

Paracelse. Ce n'est pas que parmi les principes il y en ait quelqu'un qui soit premier, & quelqu'un qui soit dernier, puisqu'ils ont une même origine, & un commencement égal entre eux : mais nous suivons l'ordre de nôtre Pere, qui a donné le premier rang au Mercure, le second au Soufre ; & le troisième au Sel. C'est lui principalement qui est un troisième être, qui donne le commencement aux minéraux, qui contient en soi les deux autres principes, savoir le Mercure & le Soufre, & qui dans sa naissance n'a pour mere que l'impression de Saturne, qui le restraint & le rend compact, de laquelle le corps de tous les métaux est formé.

Il y a de trois sortes de Sels. Le premier est un Sel central, que l'esprit du monde engendre sans aucune discontinuation dans le centre des élemens par les influences des Astres, & qui est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune en nôtre Mer Philosophique. Le second est un Sel spermatique, qui est le domicile de la semence invisible, & qui dans une douce chaleur naturelle, par le moyen de la putrefaction donne de soi la forme & la vertu vegetale, afin que

cette invisible semence très-volatile, ne soit pas dissipée, & ne sois pas entièrement détruite par une excessive chaleur externe, ou par quelqu'autre contraire & violent accident : car si cela arrivoit, elle ne seroit plus capable de rien produire. Le troisième Sel est la dernière matière de toutes choses, lequel se trouve en icelles, & qui reste encore après leur destruction.

Ce triple Sel a pris naissance dès le premier point de la Création, lorsque Dieu dit : SOIT FAIT ; & son existence fût faite du néant, d'autant que le premier Chaos du monde n'étoit autre chose qu'une certaine crasse & salée obscurité, ou nuée de l'abîme, laquelle a été concentrée & créée des choses invisibles par la parole de Dieu ; & est sortie par la force de sa voix, comme un être qui devoit servir de première matière, & donner la vie à chaque chose, & qui est actuellement existant. Il n'est ni sec, ni humide, ni épais, ni délié, ni lumineux, ni ténébreux, ni chaud, ni froid, ni dur, ni mol ; mais c'est seulement un chaos mélangé, duquel puis après toutes choses ont été produites & séparées. Mais en cet endroit nous pas-

serons ces choses sous silence, & nous traiterons seulement de nôtre Sel, qui est le troisiéme principe des mineraux, & qui est encore le commencement de nôtre oeuvre Philosophique.

Que si le Lecteur desire tirer du profit & de l'avancement de ce mien discours, & comprendre ma pensée, il faut avant toute oeuvre qu'il lise avec très-grande attention les écrits des autres veritables Philosophes, & principalement ceux de Sendivogius dont nous avons fait mention ci-dessus, afin que de leur lecture il connoisse fondamentalement la generation & les premiers principes des métaux, qui procedent tous d'une même racine. Car celui qui connoît exactement la generation des métaux, n'ignore pas aussi leur melioration & leur transmutation : & après avoir ainsi connu nôtre fontaine de Sel, on luy donnera ici le reste des instructions qui lui sont necessaires, afin qu'ayant prié Dieu devotement, il puisse par sa sainte grace & benediction acquerir ce precieux Sel blanc comme neige ; qu'il puisse puiser l'eau vive du Paradis ; & puisse avec icelle preparer la Teinture philosophique, qui est le plus grand trésor & le plus noble

don que Dieu ait jamais donné en cette vie aux sages Philosophes.

Discours traduits de Vers.

Priez Dieu qu'il vous donne sa sagesse, sa clemence & sa grace.

Par le moyen desquelles on peut acquérir cet Art.

N'appliquez point vôtre esprit à d'autres choses

Qu'à cet Hylech des Philosophes.

Dans la fontaine du Sel de nôtre Soleil & Lune,

Vous y trouverez le trésor du fils du Soleil.

CHAPITRE II.

*Où-est-ce qu'il faut chercher
notre Sel.*

COMME nôtre Azoth est la semence de tous les métaux, & qu'il a été établi & composé par la nature dans un égal temperament & proportion des éléments, & dans une concordance des sept

Planettes ; c'est aussi en lui seulement que nous devons rechercher & que nous devons esperer de rencontrer une puissante vertu d'une force émerveillable, que nous ne saurions trouver en aucune autre chose du monde : car en toute l'université de la nature, il n'y a qu'une seule chose par laquelle on découvre la verité de nôtre Art, en laquelle il consiste entierement, & sans laquelle il ne sauroit être. C'est une Pierre & non Pierre : elle est appelée Pierre par ressemblance, premierement parce que sa miniere est veritablement Pierre, au commencement qu'elle est tirée hors des cavernes de la terre. C'est une matiere dure & sèche, qui se peut reduite en petites parties, & qui se peut broyer à la façon d'une Pierre. Secondement, parce qu'après la destruction de sa forme (qui n'est qu'un Soufre puant qu'il faut auparavant lui ôter) & après la division de ses parties qui avoient été composées & unies ensemble par la nature, il est necessaire de la réduire en une essence unique, & la digerer doucement selon nature en une Pierre incom bustible, resistente au feu, & fondante comme cire.

Si vous sçavez donc ce que vous cher-

chez, vous connoissez aussi ce que c'est que nôtre Pierre. il faut que vous ayez la semence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire & engendrer. Le temoignage de tous les Philosophes & la raison même, nous demonstrent sensiblement que cette teinture métallique n'est autre chose que l'or extrêmement digeste ; c'est-à-dire, réduit & amené à son entière perfection : car si cette teinture aurifique se tiroit de quelque autre chose que de la substance de l'or, il s'ensuivroit necessairement quelle devroit teindre toutes les autres choses, ainsi qu'elle a accoûtumé de teindre les métaux : ce qu'elle ne fait pas. Il n'y a que le mercure métallique seulement, lequel par la vertu qu'il a de teindre & perfectionner, devient actuellement or ou argent, parce qu'il étoit auparavant or ou argent en puissance : ce qui se fait, lorsqu'on prend le seul & unique mercure des métaux, en forme de sperme crud & non encore mur, (lequel est appelé Hermaphrodite, à cause qu'il contient dans son propre ventre son mâle & sa femelle ; c'est-à-dire, son agent & son patient ; & lequel étant digéré jusqu'à une blancheur pure & fixe, devient argent,

& étant poussé jusqu'à la rougeur, se fait or :) car il n'y a seulement que ce qui est en lui d'homogene & de même nature, qui se meurit & se coagule par la coction, dont vous avez une marque finale très assuré lorsqu'il parvient à un suprême degré de rougeur, & que toute la masse resiste à la plus forte flâme du feu, sans qu'elle jette tant soit peu de fumée ou de vapeur, & qu'elle devienne d'un poids plus léger : après cela, il la faut derechef dissoudre par un nouveau menstruë du monde ; en sorte que cette portion très-fixe s'écoulant par tout, soit reçûë en son ventre, dans lequel ce Soufre fixe se réduit à une beaucoup plus facile fluidité & solubilité : & le Soufre volatil pareillement, par le moyen d'une très grande chaleur magnetique du Soufre fixe, se meurit promptement, &c. Car une nature mercuriale ne veut pas quitter l'autre : mais alors l'on voit que cer or rouge ou blanc de la maniere que nous avons dit ci dessus, ou plutôt que l'Antimoine meur, fixe & parfait, vient à se congeler au froid, au lieu qu'il se liquifiera très aisément à la chaleur comme de la Cire, & qu'il deviendra très facile à resoudre dans quelque liqueur que ce soit

soit, & se répandra dans toutes les parties de ce sujet, en lui donnant couleur par-tout, de même qu'un peu de Saffran colore beaucoup d'eau. Donc cette fixe liquabilité jettée sur les métaux fondus, se réduisant en forme d'eau dans une très-grande chaleur, pénétrera jusqu'à la moindre partie d'iceux, & cette eau fixe retiendra tout ce qu'il y a de volatil, & le préservera de combustion. Mais une double chaleur de feu & de Soufre agira si fortement, que le mercure imparfait ne pourra aucunement résister ; & presque dans l'espace d'une demie heure on entendra un certain bruit ou pettillement, qui sera un signe évident que le mercure a été surmonté, & qu'il a mis au dehors ce qu'il avoit dans son intérieur, & que tout est converti en un pur métal parfait.

Quiconque donc a jamais eu quelque teinture, ou philosophique, où particulière, il ne l'a pû tirer que de ce seul principe : comme dit ce grand Philosophe natif de l'Alsace supérieure, nôtre Compatriote Allemand Basile Valentin, qui vivoit en ma patrie il y a environ cinquante ans, dans son Livre intitulé : *Le Chariot Triomphal de l'Antimoine*, où

traitant des diverses Teintures que l'on peut tirer de ce même Principe, il écrit :

» Que la Pierre de feu (faite d'Anti-
» moine) ne teint pas universellement
» comme la Pierre des Philosophes, la-
» quelle se prépare de l'essence du So-
» leil : moins encore que toutes les au-
» tres Pierres ; car la Nature ne lui a pas
» donné tant de vertu pour cet effet :
» mais elle teint seulement en particulier,
» savoir l'Etain, le Plomb & la Lune
» en Soleil. Il ne parle point du Fer ou
» du Cuivre, si ce n'est en tant qu'on
» peut tirer d'eux la Pierre d'Antimoine
» par séparation, & qu'une partie d'icel-
» le n'en sauroit transmuer plus de cinq
» parties, à cause qu'elle demeure fixe
» dans la Coupelle & dans l'Antimoine
» même, dans l'inquart, & dans toutes
» les autres épreuves : là où au Contraire
» cette véritable & très-ancienne Pierre
» des Philosophes peut produire des ef-
» fets infinis. Semblablement dans son
» augmentation & multiplication, la
» Pierre de feu ne peut pas s'exalter plus
» outre : mais toutefois l'Or est de soi
» pur & fixe. Au reste le Lecteur doit
» encore remarquer qu'on trouve des
» Pierres de différente espece, lesquelles

» teignent en particulier : car j'appelle
» Pierres toutes les Poudres fixes & tein-
» gentes : mais il y en a toujours quel-
» qu'une qui teint plus efficacement, &
» en plus haut degré que l'autre. La
» Pierre des Philosophes tient le premier
» rang entre toutes les autres. Seconde-
» ment, vient la teinture du Soleil & de
» la Lune au rouge & au blanc. Après
» la teinture du Vitriol & de Venus, &
» la teinture de Mars, chacune desquel-
» les contient aussi en soi la teinture du
» Soleil, pourvû qu'elle soit aupara-
» vant amenée jusqu'à une fixation per-
» severante. Ensuite, la teinture de Ju-
» piter & de Saturne, qui servent à coa-
» guler le Mercure : Et enfin, la tein-
» ture du Mercure même. Voilà donc
» la difference & les diverses sortes de
» Pierres & de Teintures : Elles sont
» néanmoins toutes engendrées d'une
» même semence, d'une même mere, &
» d'une même source : d'où a été aussi
» produit le veritable oeuvre universel,
» hors lequel on ne peut jamais trouver
» d'autre teinture métallique ; je dis même
» en toutes choses que l'on puisse nom-
» mer. Pour les autres Pierres, quelles qu'-
» elles soient, tant les nobles, que les non

» nobles & viles ne me touchent point ;
» & je ne prétends pas même en parler
» ni en écrire, parce qu'elles n'ont point
» d'autres vertus que pour la Medecine.
» Je ne ferai point mention non plus des
» Pierres animales & vegetales, parce
» qu'elles ne servent seulement que pour
» la préparation des Medicamens, &
» qu'elles ne sauroient faire aucun oeu-
» vre métallique, non pas même pour
» produire de soi la moindre qualité :
» De toutes lesquelles Pierres, tant mi-
» nerales, vegetales, qu'animales, la
» vertu & la puissance se trouvent accu-
» mulées ensemble dans la Pierre des
» Philosophes. Les sels de toutes les
» chose(s) n'ont aucune vertu de teindre,
» mais ce sont les clefs qui servent pour
» la préparation des Pierres, qui d'ail-
» leurs ne peuvent rien d'eux-mêmes :
» cela n'appartient qu'aux Sels des Mé-
» taux & des Mineraux. Je dis mainte-
» nant quelque chose. Si tu voulois bien
» entendre, je te donne à connoître la
» difference qu'il y a entre les Sels des
» Métaux, lesquels ne doivent pas être
» ômis ni rejettés pour ce qui regarde les
» Teintures ; car dans la composition
» nous ne saurions nous en passer, par ce

» que dans eux on trouve ce grand Tré-
» sor, d'où toute fixation tire son ori-
» gine, avec sa durée, & son véritable
» & unique fondement. Ici finissent les
termes de Valentin.

Toute la vérité Philosophique consiste donc en la racine que nous avons dit ; & quiconque connoît bien ce principe, savoir, que tout ce qui est en haut se gouverne entièrement comme ce qui est en bas : ainsi au-contre celui-là fait aussi l'usage & l'opération de la clef Philosophique, laquelle par son amertume : pontique calcine & réincruide toutes choses, quoique par cette réincrudation des corps parfaits l'on trouveroit seulement ce même sperme, qu'on peut avoir déjà tout préparé dans la Nature, sans qu'il soit besoin de réduire le corps compact, mais plutôt ce sperme, tout mol & non mû, tel que la Nature nous le donne, lequel pourra être mené à sa maturité.

Appliquez-vous donc entièrement à ce primitif sujet métallique, à qui la Nature a véritablement donné une forme de métal : mais elle l'a laissé encore crud, non mûr, imparfait & non achevé, dans la molle montagne duquel vous pourrez plus facilement fouir une fosse, & tirer

d'icelle notre pure eau pontique que la Fontaine environne, laquelle seule (à l'exclusion de toute autre Eau) est de sa nature disposée pour se convertir en pâte avec sa propre farine, & avec son ferment solaire ; & après de se cuire en ambrosie. Et encore que notre Pierre se trouve de même genre dans tous les sept Métaux, selon le dire des Philosophes, qui assûrent que les pauvres, (savoir les cinq Métaux imparfaits) la possèdent aussi bien que les riches (savoir les deux parfaits Métaux) toutefois la meilleure de toutes les Pierres se trouve dans la nouvelle demeure de Saturne, qui n'a jamais été touchée ; c'est-à-dire, de celui dont le fils se présente, non sans grand mystere, aux yeux de tout le monde, jour & nuit, & duquel le monde se sert en le voyant, & que jamais les yeux ne peuvent attirer par aucune espece de lorgnette, afin qu'on voye, ou du moins qu'on croye que ce grand Secret soit renfermé dans ce fils de Saturne, ainsi que tous les Philosophes l'assurent & le jurent ; & que c'est le Cabinet de leurs Secrets, & qu'il contient en soi l'esprit du Soleil renfermé dans ses intestins & dans ses propres entrailles.

Nous ne saurions pour le présent dé-

crire plus clairement notre oeuf vitriolé,
pouvû que l'on conoisse quelqu'un des
» enfans de Saturne : savoir, l'Antimoi-
» ne triomphant, le Bismuth ou Etain
» de glace fondant à la chandelle, le Co-
» baltum noircissant plus que le Plomb
» & le Fer, le Plomb qui fait les épreu-
» ves, le *Plombite* (matiere ainsi appel-
» lée) qui sert aux Peintres, le Zinc co-
» lorant, & qui paroît admirable, en ce
» qu'il se montre diversement presque
» sous la forme du mercure ; une matie-
» re métallique, qui se peut calciner &
» vitrioliser par l'air, &c. Quoique ce
serain Vulcan, inévitable cuisinier du
genre humain, procréé de noirs parens,
savoir du noir cailloux & du noir Acier*,
puisse & ait la vertu de préparer les re-
medes les plus excellens, de chacune des
matieres ci-dessus mentionnées : mais
notre mercure volatil est bien different
de toutes ces choses.



Discours traduits de Vers.

*C'est une Pierre & non Pierre,
En laquelle tout l'Art consiste ;
La Nature l'a fait ainsi,
Mais elle ne l'a pas encore mené à perfection.*

*Vous ne la trouverez pas sur la terre,
parce qu'elle n'y prend pas croissance :
Elle croît seulement ès cavernes des Montagnes.*

*Tout cet Art dépend d'elle :
Car celui qui a la vapeur de cette chose,
A la dorée splendeur du Lion rouge,
Le Mercure pur & clair ;
Et qui connoît le Soufre rouge qui est en luy,
Il a en son pouvoir tout le fondement.*

CHAPITRE III.

De la dissolution.

V Eu que le tems s'approche, auquel cette quatrième Monarchie viendra pour régner vers le Septentrion, laquelle sera bientôt suivie de la calcination du Monde,

Monde, il seroit à propos de commencer à découvrir clairement à tous en général la calcination ou solution Philosophique, (qui est la Princesse souveraine en cette Monarchie Chymique) & dont la connoissance étant acquise, il ne seroit pas difficile à la venir* que plusieurs traitassent de l'art de faire de l'Or, & d'obtenir en peu de tems tous les Tresors les plus cachez de la Nature. Ce qui seroit le seul & unique moyen capable de bannir de tous les endroits du monde cette faim insatiable que les Hommes ont pour l'Or, laquelle entraîne malheureusement le coeur de presque tous ceux qui habitent sur la Terre, & de jeter à bas (à la gloire de Dieu) la Statue du Veau d'or, que les grands & petits de ce siècle adorent. Mais comme toutes ces choses, aussi bien qu'une infinité d'autres secrets cachez, n'appartiennent qu'à un bon Artiste Elie, nous luy exposerons presentement ce que Paracelse a ci-devant dit : A savoir, que la troisième partie du Monde périra par le glaive, l'autre par la peste & la famine ; en sorte qu'à peine en restera-t-il une troisième part. Que tous les ordres (c'est à dire de cette Bête à sept têtes) seroient dé-

truits, & entierement ôtez du Monde. Et alors (dit-il) toutes ces choses retourneront en leur entier & premier lieu, & nous jouïrons du siècle d'or : L'Homme recouvrera son sain entendement, & vivra conformément aux moeurs des Hommes, &c. Mais quoique toutes ces choses soient au pouvoir de celui que Dieu a destiné pour ces merveilles, cependant nous laissons par écrit tout ce qui peut être utile à ceux qui recherchent cet Art ; & nous disons, suivant le sentiment de tous les Philosophes, que la vraye dissolution est la clef de tout cet Art : qu'il y a trois sortes de dissolutions ; la premiere est la dissolution du corps crud ; la seconde de la terre philosophique ; & la troisième est celle qui se fait en la multiplication.

Mais d'autant que ce qui a déjà été calciné, se dissout plus aisément que ce qui ne l'a pas été, il faut necessairement que la calcination & la destruction de l'impureté sulfurée & de la puanteur combustible, précèdent avant toutes choses : il faut aussi puis après séparer toutes les eaux ou menstruës, lesquelles on pourroit s'être servi, comme des aides en cet Art, afin que rien d'étranger & d'autre

nature n'y demeure ; & prendre cette précaution, que la trop grande chaleur externe ou autre accident dangereux ne fasse peut-être exhaler ou détruire la vertu interieure generative & multiplivative de nôtre Pierre, comme nous en avertissent les Philosophes en la Turbe, disans : prenez garde principalement en la purification de la Pierre, & ayez soin que la vertu active ne soit point brûlée ou suffoquée, parce qu'aucune semence ne peut croître ni multiplier, lorsque sa force generative lui a été otée par quelque feu exterior. Ayant dont le sperme ou la semence, vous pourrez alors par une douce coction parfaire heureusement vôtre oeuvre : car nous cueillons premiere-ment le sperme de nôtre magnesie ; étant tiré, nous le purifions ; étant purifié, nous le dissolvons ; étant dissout, nous le divisons en parties ; étant divisé, nous le purifions ; étant purifié, nous l'unissons ; & ainsi nous achevons nôtre oeuvre.

C'est ce que nous enseigne en ces paroles l'Auteur du très ancien Duel, ou du Dialogue de la Pierre avec l'or & le » mercure vulgaires. Par le Dieu tout- » puissant & sur le salut de mon ame, je

» vous indique & vous découvre, ô Ama-
» teurs de cet Art très-excellent, par un
» pur mouvement de fidelité & de com-
» passion de vôtre longue recherche, que
» tout nôtre ouvrage ne se fait que d'une
» seule chose, & se perfectionne en soi-
» même, n'ayant besoin que de la disso-
» lution & de la congelation : ce qui se
» doit faire sans addition d'aucune chose
» étrangere. Car comme la glace dans un
» vase sec, mise sur le feu, se change en
» eau par la chaleur : de même aussi nôtre
» Pierre n'a pas besoin d'autre chose que
» du secours de l'Artiste, qu'on obtient
» par le moyen de sa manuelle operation,
» & par l'action du feu naturel. Car en-
» core qu'elle fût éternellement cachée
» bien avant dans la terre, néanmoins
» elle ne s'y pourroit perfectionner en
» rien ; il la faut donc aider, non pas tou-
» tefois en telle sorte qu'il faille ajoû-
» ter aucune chose étrange & contraire à
» sa nature, mais plutôt il la faut gou-
» verner à la même façon que Dieu nous
» fait naître des fruits de la terre pour
» nous nourrir ; comme sont les bleds,
» lesquels en après il faut battre & por-
» ter au moulin pour en pouvoir faire
» du pain. Il en va ainsi en nôtre oeuvre,

» Dieu nous a créé cet Airain, que nous
» prenons seulement : nous détruisons
» son corps crud & crasse, nous tirons
» le bon noyau qu'il a en son interieur,
» nous rejettons le superflu, & nous pré-
» parons une medecine de ce qui n'étoit
» qu'un venin.

Vous pouvez donc connoître que vous ne sauriez rien faire sans la dissolution : car lorsque cette Pierre Saturnienne aura resserré l'eau mercurielle, & qu'elle l'aura congelée dans ses liens, il est nécessaire que par une petite chaleur elle se putrefie en soi-même, & se resolve en sa premiere humeur ; afin que son esprit invisible, incomprehensible & tingent, qui est le pur feu de l'or, enclos & emprisonné dans le profond d'un Sel congelé, soit mis au-dehors, & afin que son corps grossier soit semblablement subtilisé par la régénération, & qu'il soit conjoint & uni indivisiblement avec son esprit.



Discours traduits de Vers.

*Resolvez donc vôtre Pierre d'une maniere
convenable,
Et non pas d'une façon sophistique ;
Mais plutôt suivant la pensée des Sa-
ges,
Sans y ajouter aucun corrosif :
Car il ne se trouve aucune autre Eau
Qui puisse dissoudre nôtre Pierre,
Excepté une petite Fontaine très-pure &
très-claire,
Laquelle vient à couler d'elle-même,
Et qui est cette humeur propre pour la dis-
soudre.
Mais elle est cachée presque à tout le
Monde.
Elle s'échauffe si fort par soi-même,
Qu'elle est cause que nôtre Pierre en suë des
larmes :
Il ne lui faut qu'une lente chaleur exter-
ne ;
C'est dequoi vous devez vous souvenir
principalement.
Mais il faut encore que je vous découvre
une autre chose :
Que si vous ne voyez point de fumée noire
au-dessus*

*Et une blancheur au-dessous,
Vôtre oeuvre n'a pas été bien fait ;
Et vous vous êtes trompé en la dissolution
de la Pierre.*

*Ce que vous connoîtrez d'abord par ce si-
gne.*

*Mais si vous procédez comme il faut,
Vous appercevrez une nuée obscure,
Laquelle sans retardement ira au fonds,
Lorsque l'esprit prendra la couleur blan-
che.*

CHAPITRE IV.

*Comment nôtre Sel est divisé en qua-
tre Elemens, selon l'intention des
Philosophes.*

PARCE que nôtre Pierre exterieu-
rement est humide & froide, & que
sa chaleur interne est une huile sèche, ou
un soufre & une teinture vive, avec la-
quelle on doit conjoindre & unir natu-
rellement la quinte-essence ; il faut neces-
sairement que vous sépariez l'une de l'au-
tre toutes ces qualitez contraires, & que
vous les mettiez d'accord ensemble : ce

qui fera nôtre separation, qui s'appelle dans l'*Echelle Philosophique*, la separation ou dépuration de la vapeur aqueuse & liquide d'avec les noires feces, la volatilisation des parties rares, l'extraction des parties conjoignantes, la production des principes, la disjonction de l'homogeneité : ce qui se doit faire en des bains propres & convenables, &c.

Mais il faut auparavant digerer les élémens en leur propre fumier : car sans la putrefaction, l'esprit ne sauroit se separer du corps ; & c'est elle seule qui subtilise, & cause de la volatilité. Et quand vôtre matiere sera suffisamment digérée, en telle sorte qu'elle puisse être séparée, elle devient plus claire par cette séparation, & l'argent-vif devient en forme d'eau claire.

Divisez donc la Pierre & les quatre élémens en deux parties distinctes, savoir en une partie qui soit volatile, & en une autre qui soit fixe. Ce qui est volatil est eau & air, & ce qui est fixe est terre & feu. De tous ces quatre élémens la terre & l'eau seulement paroissent sensiblement devant nos yeux ; mais non pas le feu ni l'air. Et se sont là les deux substances mercurielles, ou le double du

Mercure de Trevisan, auquel les Philosophes dans la Turbe ont donné les noms qui s'ensuivent.

- | | |
|-------------------------------|--------------------|
| 1. Le Volatil. _____ | 1. Le Fixe. |
| 2. L'Argent-vif. _____ | 2. Le Soufre. |
| 3. Le Superieur. _____ | 3. L'inferieur. |
| 4. L'eau. _____ | 4. La Terre. |
| 5. La Femme. _____ | 5. L'homme. |
| 6. La Reyne. _____ | 6. Le Roy. |
| 7. La femme blanche. _____ | 7. Le serviteur |
| | rouge. |
| 8. La Soeur. _____ | 8. Le frere. |
| 9. Beya. _____ | 9. Gabric. |
| 10. Le Soufre volatil. _____ | 10. Le Soufre |
| | fixe. |
| 11. Le Vaultour. _____ | 11. Le Crapaut. |
| 12. Le vif. _____ | 12. Le mort. |
| 13. L'Eau-de-vie. _____ | 13. Le noir plus |
| | noir que le noir. |
| 14. Le froid humide. _____ | 14. Le chaud |
| | sec. |
| 15. L'ame ou l'esprit _____ | 15. Le corps. |
| 16. La queuë du dragon. _____ | 16. Le dragon |
| | dévorant sa queuë. |
| 17. Le Ciel. _____ | 17. La Terre. |
| 18. Sa Sueur. _____ | 18. Sa cendre. |
| 19. Le vinaigre-trés- _____ | 19. L'airain ou |
| aigre. | Soufre. |

20. La fumée blanche. ___ 20. La fumée
noire.
21. Les nuées noires. _ 21. Les corps
d'où ces nuées sortent, &c.

En la partie superieure, spirituelle & volatile reside la vie de la terre morte ; & en la partie inferieure, terrestre & fixe, est contenu le ferment qui nourrit & qui fige la Pierre ; lesquelles deux parties sont d'une même racine, & l'une & l'autre se doivent conjoindre ensemble en forme d'eau.

Prenez donc la terre, & la calcinez dans le fumier de cheval, tiede & humide, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, & qu'elle apparaisse grasse. C'est ce Soufre incombustible, qui par une plus grande digestion, peut être fait un Soufre rouge ; mais il faut qu'il soit blanc auparavant qu'il devienne rouge : car il ne sauroit passer de la noirceur à la rougeur, qu'en passant par la blancheur, qui est le milieu : & lorsque la blancheur apparôit dans le vaisseau, sans doute que la rougeur y est cachée. C'est pourquoi il ne faut pas tirer vôtre matiere, mais il la faut seulement cuire & digerer, jusqu'à ce quelle devienne rouge.

Discours traduits de Vers.

*L'Or des Sages n'est nullement l'Or vul-
gaire,
Mais c'est une certaine eau claire & pu-
re,
Sur laquelle est porté l'esprit de Sei-
gneur :
Et c'est de là que toute sorte d'être prend
& reçoit la vie.
C'est pourquoi notre Or est entierement ren-
du spirituel :
Par le moyen de l'esprit il passe par l'a-
lambic ;
Sa terre demeure noire,
Laquelle toutefois n'apparoissoit pas au-
paravant ;
Et maintenant elle se dissout soi-mê-
me,
Et elle devient pareillement en eau épai-
se,
Laquelle desire une plus noble vie,
Afin qu'elle puisse se rejoindre à soi-mê-
me.
Car à cause de la soif qu'elle a, elle se dis-
sout & se dérompt,
Ce qui lui profite beaucoup :
Parce que si elle ne devenoit pas eau &
huile,*

*Son esprit & son ame ne pourroient se
on-*

joindre,

*Ni se mêler avec elle, comme il advient
alors :*

*En sorte que d'iceux n'est faite qu'une seu-
le chose,*

*Laquelle s'éleve en une entiere perfe-
ction,*

*Dont les parties sont si fortement jointes en-
semble,*

*Qu'elles ne peuvent plus être sépa-
rées.*

CHAPITRE V.

*De la préparation de Diane plus
blanche que la neige.*

C E n'est pas sans raison que les Phi-
losophes appellent nôtre Sel, le
lieu de Sapience : car il est tout plein de
rares vertus & de merveilles divines :
c'est de lui principalement que toutes
les couleurs du monde peuvent être
tirées. Il est blanc, d'une blancheur de
neige en son extérieur ; mais il con-
tient extérieurement une rougeur com-

me celle du sang. Il est encore rempli d'une saveur très-douce, d'une vie vivifiante, & d'une teinture celeste, quoique toutes ces choses ne soient pas dans les propriétés du Sel, parce que le Sel ne donne seulement qu'une acrimonie, & n'est que le lien de sa coagulation ; mais sa chaleur intérieure est pure, un pur feu essentiel, la lumière de nature, & une huile très-belle & transparente, laquelle a une si grande douceur, qu'aucun sucre ni miel ne la peut égaler, lorsqu'il est entièrement séparé & dépouillé de toutes ses autres propriétés.

Quant à l'esprit invisible qui demeure dans nôtre Sel, il est, à cause de la force de sa pénétration, semblable & égal au foudre, qui frappe fortement, & auquel rien ne peut résister. De toutes ces parties du Sel unies ensemble, & fixées en un être résistant contre le feu, il en résulte une teinture si puissante, qu'elle pénétre tout corps en un clin d'oeil, à la façon d'un foudre très-vehement, & qu'elle chasse incontinent tout ce qui est contraire à la vie.

Et c'est ainsi que les métaux imparfaits sont teints ou transmuez en Soleil : car

dès le commencement ils sont or en puissance, ayant tiré leur origine de l'unique essence du Soleil ; mais par l'ire & malediction de Dieu, ils ont été corrompus par sept diverses sortes de lépre & de maladies : & s'ils n'avoient pas été or auparavant, nôtre teinture ne les pourroit jamais reduire en or ; de même façon que l'homme ne devient pas or, encore bien qu'il avale une prise de nôtre teinture, qui a le pouvoir de chasser du corps humain toutes les maladies.

On voit aussi par l'exacte anatomie des métaux qu'ils participent en leur intérieur de l'or, & que leur extérieur est entouré de mort & de malediction. Car premierement l'on observe en ces métaux, qu'ils contiennent une matiere corruptible, dure & grossiere, d'une terre maudite ; sçavoir, une substance crasse, pierreuse, impure & terrestre, qu'ils apportent dès leur miniere. Secondement, une eau puante, & capable de donner la mort. En troisième lieu, une terre mortifiée qui se rencontre dans cette eau puante ; & enfin une qualité veneneuse, mortelle & furibonde. Mais quand les métaux sont delivrez de toutes ces impuretez maudites, & de leur heterogeneité,

alors on y trouve *la noble essence de l'Or* ; c'est-à-dire, nôtre Sel beni, tant loüé par les Philosophes, lesquels nous en parlent si souvent, & nous l'ont recommandé en ces termes. *Tirez le Sel des métaux sans aucune corrosion ni violence, & ce Sel vous produira la Pierre blanche & la rouge. Item, tout le secret consiste au Sel, duquel se fait nôtre parfait Elixir.*

Maintenant il paroît assez combien il est difficile de trouver un moyen de faire & avoir ce Sel, puisque cette science jusqu'à ce jour n'a point encore été entièrement decouverte à tous, & qu'a present même il ne s'en trouve pas encore de mille un qui sache, quel sentiment il doit avoir touchant le dire surprenant de tous les Philosophes, sur cette seule, unique & même matiere, qui n'est autre chose que de l'or veritable & naturel, & toutefois très-vil, qu'on jette par les chemins, & qu'on peut trouver en iceux. Il est de grand prix, & d'une valeur inestimable ; & toutefois ce n'est que fiente : c'est un feu qui brûle plus fortement que tout autre feu ; & néanmoins il est froid : c'est une eau qui lave très-nettement ; néanmoins elle est sèche : c'est un marteau d'acier, qui frappe jusques sur les

atomes impalpables ; & toutefois il est comme de l'eau molle : c'est une flâme qui met tout en cendres ; néanmoins elle est humide : comme une neige qui est toute de neige, & néanmoins qui se peut cuire & entierement s'épaissir : c'est un oyseau qui vole sur le sommet des montagnes : néanmoins c'est un poisson, c'est une Vierge qui n'a point été touchée, toutefois qui enfante & abonde en lait : ce sont les rayons du Soleil & de la Lune, & le feu du Soufre ; & toutefois c'est une glace très-froide : c'est un arbre brûlé, lequel toutefois fleurit lorsqu'on le brûle, & rapporte abondance de fruits : c'est une mere qui enfante ; & toutefois ce n'est qu'un homme : & ainsi au contraire c'est un mâle, & néanmoins il fait office de femme : c'est un métal très-pesant, & toutefois il est plume, ou comme de l'alun de plume : c'est aussi une plume que le vent emporte, & toutefois plus pesante que les métaux : c'est aussi un venin plus mortel que le Basilic même, & toutefois qui chasse toutes sortes de maladies, &c.

Toutes ces contradiictions & autres semblables, qui sont toutefois les propres noms de nôtre Pierre, aveuglent tellement

tellement ceux qui ignorent comment cela se peut entendre, qu'il y en a une infinité qui dénie absolument que cette chose soit véritable, quoique d'ailleurs ils croient avoir tout l'esprit le mieux tourné du monde. Ils s'en rapportent plutôt à un seul Aristote, qu'à un nombre infini de fameux Auteurs, qui depuis plusieurs siècles ont confirmé toutes ces choses, & par les épreuves qu'ils en ont fait, & par les écrits qu'ils nous en ont laissez : jurans que toutes les paroles qu'ils ont avancées portoient vérité, ou qu'autrement ils vouloient en rendre compte au grand jour du Jugement. Mais quoique tout cela ne serve de rien, ceux qui possèdent la science sont toujours méprisés : ce qui ne se fait pas sans un juste jugement de Dieu, qui d'autant mieux il a mis ce don précieux dans quelque vaisseau, d'autant plus il permet qu'on le considère comme une folie, afin que ceux qui en sont indignes le méprisent & le rejettent plutôt à leur propre perte & à leur propre dommage. Mais les fils de la science gardent avec crainte ce dépost secret de la Providence, considérans que les paraboles, tant de l'Écriture Sainte, que de tous les sages, signi-

fient bien autre chose que ne porte le sens littéral : c'est pourquoi suivant le commandement du Psalmiste, ils meditent jour & nuit sur leur matiere, & cherchent cette precieuse Pierre avec soin & avec peine, jusqu'à ce qu'ils la trouvent par leurs prieres & leur travail. Car si Dieu, (comme on n'en peut douter) ne donne point à connoître cette admirable Pierre (quoique terrestre seulement) à tous les hommes de mauvaise volonté, à cause qu'elle est un petit crayon de cette sainte & celeste Pierre angulaire, quel sentiment devons-nous avoir de cette authentique & inestimable Pierre que tous les Anges & Archanges adorent ? Bien toutefois qu'il n'y ait aucun homme qui ne se tienne assuré de l'acquérir sans peine, pourveu qu'étant régénéré il fasse profession de la Foi, qu'il la publie de bouche, qu'il n'en conçoive aucun doute, & qu'il n'en forme point de contestation, il entrera dans la porte étroite du Paradis, avec tous les saints Personnages du vieux & du nouveau Testament.

Quant à nous, nous savons très-certainement que toute la Theologie & la Philosophie sont vaines sans cette huile incombustible. Car tout ainsi que les cinq

métaux imparfaits meurent dans l'examen du feu, s'ils ne sont teints & amenez à leur perfection par le moyen de cette huile incombustible, (que les Philosophes nomment leur Pierre) de même les cinq vierges folles qui à l'avenuë de leur Roy & leur Epoux, n'auront point la véritable huile dans leur lampes, péri-

» ront indubitablement. Car le Roy

» (comme il se voit *en Saint Mathieu,*

» Chap. 25. 41. 42. 43.) rangera à sa

» gauche ceux qui n'ont point l'huile

» de charité & de miséricorde, & leur

» dira : Eloignez-vous de moi, maudits

» que vous êtes, allez au feu éternel, qui

» est préparé au Diable & à ses Anges.

» Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez

» point donné à manger: j'ai eu soif, &

» vous ne m'avez point donné à boire:

» j'étois étranger, & vous ne m'avez

» point logé : j'étois nu, & vous ne m'a-

» vez point couvert: j'étois malade & pri-

» sonnier, & vous ne m'avez point visité.

Au contraire, tout ainsi que ceux qui s'efforcent sans cesse à connaître les merveilleux secrets de Dieu, & demandent avec grand zèle au Père des Lumieres qu'il les veuille illuminer, reçoivent enfin l'esprit de la sagesse divine, qui les

conduit en toute vérité, & les unit par leur vive foi avec ce Lion vainqueur de la tribu de Juda, lequel seul délie & ouvre le Livre de la regeneration, scellé aux sept scéaux dans chacun des Fideles. De sorte qu'en lui naît cet Agneau, qui dès le commencement fut sacrifié, qui seul est le Seigneur des Seigneurs, & qui attache le vieil Adam à la Croix de son humilité & de sa douceur, & rengendre un nouvel homme par la semence du Verbe divin.

De même aussi voyons nous une representation de cette regeneration en l'oeuvre des Philosophes, dans lequel il y a ce seul Lion vert, qui ferme & ouvre les sept scéaux indissolubles des sept esprits métalliques, & qui tourmente les corps jusqu'à ce qu'il les ait entierement Perfectionnez, par le moyen d'une longue & ferme patience de l'Artiste. Car celui là ressemble aussi à cet Agneau, auquel & non à d'autres, les sept scéaux de la nature seront ouverts.

O Enfans de la Lumière ! qui êtes toujours victorieux par la vertu de l'Agneau divin, toutes les choses que Dieu a jamais créé, serviront pour vôtre bonheur temporel & éternel, comme nous en avons

une promesse de la propre bouche de Nôtre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle il a voulu marquer de suite ces seize sortes de Béatitudes, qu'il a réitérées, *en S. Math*, chap. 5. & *en l'Apocal.* chap. 2. & 21. dans ces termes.

*/Bien-heureux sont les pauvres d'es-
I prit ; car le Royaume de Cieux est
I à eux.*

1.(*A celui qui vaincra, je lui donne-
I rai à manger de l'Arbre de vie,
\ lequel est au Paradis de mon Dieu.*

*/Bien-heureux sont ceux qui mènent
I deüil: car ils seront consolez.*

2.(*Celui qui vaincra, ne sera point of-
\ fensé par la mort seconde.*

*/Bien-heureux sont les débonnaires;
I car ils habiteront la terre par droit
I d'héritage.*

3.(*A celui qui vaincra, je lui donnerai
I à manger de la Manne qui est ca-
I chée, & lui donnerai un caillou
I blanc, & au caillou un nouveau
I nom écrit, que nul ne connoît, si-
\ non celui qui le reçoit.*

*/Bien-heureux sont ceux qui ont faim
I & soif de justice: car ils seront saou-
I lez.*

*ICelui qui aura vaincu, & aura gar-
I dé mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui
4.(donnerai puissance sur les Nations :
I Et il les gouvernera avec une verge
I de fer, & seront brisées comme les
I vaisseaux du Potier. Comme j'ai
I aussi receu de mon Père. Et je lui
I \ donnerai l'Etoile du matin.*

*/Bien-heureux sont les miséricordieux
I car miséricorde leur sera faite.
ICelui qui vaincra, sera ainsi vêtu de
5.(vêtemens blancs; & je n'effacerai
I point son nom du Livre de vie : &
I je confesserai son nom devant mon
I \ Pere, & devant ses Anges.*

*/Bien-heureux sont ceux qui sont nets
I de coeur: car ils verront Dieu.
ICelui qui vaincra, je le ferais être une
I colonne au Temple de mon Dieu;
6.(& il ne sortira plus dehors: & j'é-
I crirai sur lui le nom de mon Dieu,
I & le nom de la Cité de mon Dieu,
I qui est la nouvelle Jérusalem, la-*

*I quelle descend du Ciel de devers
 \ mon Dieu, & mon nouveau nom.*

*/Bien-heureux sont ceux qui procu-
 I rent la paix : car ils seront appelez
 I Enfans de Dieu.*

*7.(Celui qui vaincra, je le ferai seoir
 I avec moi en mon Trône : ainsi que
 I j'ai aussi vaincu, & suis assis avec
 \ mon Pere à son Trône.*

*/Bien-heureux sont ceux qui sont per-
 I sécutez par justice: car le Royaume
 I des Cieux est à eux.*

*8.(Celui qui sera vainqueur, obtiendra
 I toutes choses par un droit héréditai-
 I re ; & je serai son Dieu, & il sera
 \ mon fils.*

Reprenons donc, mes freres, par la grâce de Dieu nôtre miséricordieux un esprit laborieux, pour combattre un bon combat : car celui qui n'aura pas deuëment combattu, ne sera point couronné, parce que Dieu ne nous accorde point ses dons temporels qu'à force de sueur & de travail, selon le témoignage universel de tous les Philosophes, & de

Hermès même, qui assure que pour acquérir cette benoîte Diane & cette Lunaire blanche comme lait, il a souffert plusieurs travaux d'esprit, de même que chacun peut conjecturer. Car comme nôtre Sel au commencement est un sujet terrestre, pesant, rude, impur, chaotique, gluant, visqueux, & un corps ayant la forme d'une eau nébuleuse, il est nécessaire qu'il soit dissous, qu'il soit séparé de son impureté, de tous ses accidents terrestres & aqueux, & de son ombre épaisse & grossière; & sur tout qu'il soit extrêmement sublimé, afin que ce Sel cristallin des métaux exempt de toutes feces, purgé de toute sa noirceur, de sa putrefaction & de sa lépre, devienne très-pur, & souverainement clarifiée, blanc comme neige, fondant & fluant comme Cire.



Discours

Discours traduits de Vers.

*Le Sel est la seule & unique clef,
Sans Sel nôtre Art ne sauroit aucunement
subsister.
Et quoique ce Sel (afin que je vous en
avertisse)
N'ait point apparence de Sel au commen-
cement,
Toutefois c'est veritablement un Sel, qui
sans doute
Est tout-à-fait noir & puant en son com-
mencement,
Mais qui dans l'operation & par le tra-
vail
Aura la ressemblance de la presure du
Sang :
Puis après il deviendra tout-à-fait blanc
& clair,
En se dissolvant & se fermentant soy-
même.*



CHAPITRE VI.

Du mariage du serviteur rouge avec la femme blanche.

I L y en a plusieurs qui croient savoir la maniere de faire la teinture des Philosophes: mais lorsqu'ils sont aux épreuves avec nôtre serviteur rouge, à peine croiroit-on combien le nombre de ceux qui réüssissent est très petit, & combien il s'en rencontre peu en tout le monde qui meritent le nom de veritable Philosophes. Car où est-ce qu'on peut trouver un Livre qui donne une suffisante instruction sur ce sujet, puisque tous les Philosophes l'ont enveloppé dans le silence & qu'ils l'ont ainsi voulu cacher exprès, de même que nôtre bien-aimé pere l'a dit en maniere de revelation aux Inquisiteurs de cet Art; ausquels il n'a presque rien laissé d'excellent que ce peu de paroles: *Une seule chose, mêlée avec une eau philosophique.*

Et il ne faut point douter que cette chose n'ait donné beaucoup de peine à

quelques Philosophes, avant que de passer cette forêt, pour commencer leur premiere operation, comme nous en avons un exemple considerable en l'Auteur de *l'Arche-ouverte*, communément appelé le disciple du grand & petit paysan (qui possede les manuscrits de défunt son venerable & digne precepteur, & qui a eu une parfaite connoissance de l'Art philosophique il y a déjà trente ans) duquel nous a raconté ce qui arriva à son maître en ce point, c'est à dire en sa premiere operation, par laquelle il ne pût de prime abord, quelque moyen ou industrie qu'il apportât, faire en sorte que les Soufres se mêlassent ensemble & fissent coit: parce que le Soleil nageoit toujours au dessus de la Lune. Ce qui luy donna un grand déplaisir, & fut cause qu'il entreprit de nouveau plusieurs voyages fâcheux & difficiles, dans le dessein de s'éclaircir en ce point par quelqu'un qui seroit peut être possesseur de la Pierre, comme il lui arriva selon son souhait, en telle sorte qu'il ne s'est encore trouvé personne qui ait surpassé son experience, car il connoissoit effectivement la plus prochaine & la plus abregée voye de cet oeuvre, d'autant qu'en l'es-

pace de trente jours, il achevoit le secret de la Pierre, au lieu que les autres Philosophes sont obligez de tenir leur matière en digestion premierement pendant sept mois, & après, pendant dix mois continus.

Ce que nous avons voulu faire remarquer à ceux qui s'imaginent & se croient être grands Philosophes, & qui n'ont jamais mis la main aux operations, afin qu'ils considerent en eux-mêmes si quelque chose leur manque ; car avant ce passage il arrive souventefois que les Artistes présomptueux sont contraints d'avoüer leur ignorance & leur temerité. Il s'en rencontre même quelques-uns parmi les plus grands Docteurs, & parmi les personnes de grand savoir, qui se persuadent que nôtre serviteur rouge digeste se doit extraire de l'or commun par le moyen d'une eau mercuriale, laquelle erreur, le très savant Auteur *de l'ancien duel Chymique* a autrefois démontré, en un discours qu'il a composé, où il fait parler la Pierre de cette sorte:
» Quelques-uns se sont tellement écar-
» tez loin de moy, qu'encore qu'ils ayent
» sù extraire mon esprit tingent, qu'ils
» ont mêlé avec les autres métaux &

» minéraux, après plusieurs travaux je
» ne leur ay accordé que la jouïssance de
» quelque petite portion de ma vertu,
» pour en ameliorer les métaux qui me
» sont les plus prochains & les plus al-
» liez ; mais si ces Philosophes eussent re-
» cherché ma propre femme, & qu'ils
» m'eussent joint avec elle, j'aurois pro-
» duit mille fois davantage de teinture,
» &c.

Quand à ce qui regarde nôtre conjonction, il se trouve deux differentes manieres de conjoindre, dont l'une est humide, & l'autre sèche. Le Soleil a trois parties de son eau, sa femme en a neuf, ou le Soleil en a deux & sa femme en a sept. Et tout ainsi que la semence de l'homme est en une seule fois toute infuse dans la matrice de la femme qui se ferme en un moment jusqu'à l'enfantement, de même dans nôtre oeuvre nous conjoignons deux eaux, le Soufre de l'or, & l'ame & le corps de son mercure : le Soleil & la Lune: le mary & sa femme: deux femmes : deux argents vifs, & nous faisons de ces deux nôtre mercure vif, & de ce mercure la Pierre des Philosophes.

Discours traduits de Vers.

*Après que la terre est bien préparée,
 Pour boire son humidité,
 Alors prenez ensemble l'esprit, l'ame &
 la vie,
 Et les donnez à la terre.
 Car qu'est-ce que la terre sans semence ?
 Et un corps sans ame ?
 Considerez donc bien & vous obser-
 verez
 Que le Mercure est ramené à sa mere,
 De laquelle il a pris son origine ;
 Jetez-le ensuite sur icelle, & il vous
 sera utile :
 La semence dissoudra la terre,
 Et la terre coagulera la semence.*

CHAPITRE VII.

Des degrez du feu.

DAns la coction de nôtre Sel, la chaleur externe de la premiere operation s'appelle elixation, & elle se fait dans l'humidité: mais la tiedeur de la seconde operation, se paracheve dans la

secheresse, & elle est nommée assation. Les Philosophes nous ont designé ces deux feux en cette sorte : *Il faut cuire nôtre Pierre par elixation & assation.*

Nôtre benît ouvrage desire d'être réglé conformément aux quatre saisons de l'année: & comme la premiere partie qui est l'Hyver, est froide & humide, la seconde qui est le Printemps, est tiede & humide ; la troisiéme, qui est l'Esté, est chaude & sèche ; & la quatriéme qui est l'Automne, est destinée pour cueillir les fruits ; de même le premier regime du feu doit être semblable à la chaleur d'une poule qui couve ses oeufs, pour faire éclore ses poulets, ou comme la chaleur de l'estomac qui cuit & digere les viandes, qui nourrissent le corps ; ou comme la chaleur du Soleil lorsqu'il est au signe de Belier, & cette tiedeur dure jusqu'à la noirceur, & même jusqu'à ce que la matiere devienne blanche. Que si vous ne gardez point ce regime, & que vôtre matiere soit trop echauffée, vous ne verrez point la desirée tête du corbeau; mais vous verrez malheureusement une prompte & passagere rougeur semblable au pavot sauvage, ou bien une huile rousse surnageante, ou que vôtre ma-

tiere aura commencé de se sublimer ; que si cela arrive, il faut necessairement retirer vôtre composé, le dissoudre & l'imbiber de nôtre lait virginal, & commencer derechef vôtre digestion avec plus de précaution, jusqu'à ce que tel défaut n'apparoisse plus. Et quand vous verrez la blancheur, vous augmenterez le feu jusqu'à l'entier dessechement de la Pierre, laquelle chaleur doit imiter celle du Soleil, lorsqu'il passe du Taureau dans les Gemeaux; & après la dessication, il faut encore prudemment augmenter vôtre feu, jusqu'à la parfaite rougeur de vôtre matiere, laquelle chaleur est semblable à celle du Soleil dans le signe du Lion.

Discours traduits de Vers.

*Prenez bien garde aux avertissemens que
je vous ay donné,
Pour le regime de vôtre feu doux,
Et ainsi vous pourrez esperer toute sorte
de prosperitez,
Et participer quelque jour à ce trésor;
Mais il faut que vous connoissiez auparavant,
Le feu vapoureux suivant la pensée des
Sages,*

*Parce que ce feu n'est pas élémentaire,
 Ou materiel & autre semblable ;
 Mais c'est plutôt une eau sèche tirée du
 Mercure :*

*Ce feu est surnaturel,
 Essentiel, celeste & pur,
 Dans lequel le Soleil & la Lune sont
 conjoints.*

*Gouvernez ce feu par le regime d'un feu
 extérieur,
 Et conduisez votre ouvrage jusqu'à la
 fin.*

CHAPITRE VII(I).

*De la vertu admirable de nôtre Pierre
 salée & aqueuse.*

C Eluy qui aura reçu tant de graces du Pere des lumieres, que d'obtenir en cette vie le don inestimable de la Pierre philosophale, peut non-seulement être assuré qu'il possède un trésor de si grand prix, que tout le monde ensemble, & tous les Monarques mêmes qui l'habitent de toutes parts ne le sauroient jamais payer, mais encore il doit être per-

suadé qu'il a une marque très-évidente de l'amour que Dieu luy porte, & de la promesse que la sagesse divine (qui donne un tel don) a fait en sa faveur de luy accorder pour jamais une éternelle demeure avec elle, & une parfaite union d'un mariage celeste, laquelle nous souhaitons de tout nôtre coeur à tous les Chrétiens; car c'est le centre de tous les trésors, suivant le témoignage de Salomon, *au 7. de la Sag.* où il dit . J'ay
 » préféré la Sagesse au Royaume & à la
 » Principauté, & je n'ay point fait état
 » de toutes les richesses en comparaison
 » d'icelle. Je n'ay pas mis en parallèle
 » avec elle aucune pierre précieuse ; car
 » tout l'or n'est qu'un sable vil à son
 » égard, & l'argent n'est que de la bouë.
 » Je l'ay aimé par-dessus la santé & la
 » beauté du corps, & je l'ay choisi pour
 » ma lumière, les rayons de laquelle ne
 » s'éteignent jamais. Sa possession m'a
 » donné tous les biens imaginables, &
 » j'ay trouvé qu'elle avoit dans sa main
 » des richesses infinies, &c.

Quand à nôtre Pierre philosophale, l'on y peut assez commodément remarquer tous ces merveilles, premierement le sacré mystere de la très sainte Trinité,

l'oeuvre de la création, de la redemption, de la régénération, & l'état futur de la félicité éternelle.

Secondement, nôtre Pierre chasse & guerit toutes sortes de maladies quelles quelles soient, & conserve un chacun en santé, jusqu'au dernier terme de sa vie, qui est lorsque l'esprit de l'homme venant à s'éteindre à la façon d'une chandelle, s'évanoüit doucement, & passe dans la main de Dieu.

En troisiéme lieu, elle teint & change tous les métaux en argent & en or, meilleur que ceux que la nature a coûtume de produire : & par son moyen les pierres & tous les crystaux les plus vils peuvent être transformez en pierres précieuses. Mais parce que nôtre intention est de changer les métaux en or, il faut qu'ils soient auparavant fermentez avec de l'or très bon & très pur : car autrement les métaux imparfaits ne pourroient pas supporter sa trop grande & suprême subtilité, mais il arriveroit plutôt de la perte & du dommage dans la projection. Il faut aussi purifier les métaux imparfaits & impurs, si l'on en veut tirer du profit. Une dragme d'or suffit pour la fermentation au rouge, & une dragme

d'argent pour la fermentation au blanc : & il ne faut pas se mettre en peine d'acheter de l'or ou de l'argent pour faire cette fermentation, parce qu'avec une seule très-petite partie l'on peut en après augmenter de plus en plus la teinture, en telle sorte qu'on pourroit charger des navires entiers de métal précieux qui proviendrait de cette confection. Car si cette medecine est multiplié, & qu'elle soit derechef dissoute & coagulée par l'eau de son mercure blanc ou rouge, de laquelle elle a été préparée, alors cette vertu tingente augmentera à chaque fois de dix degrez de perfection, ce que l'on pourra recommencer autant de fois que l'on voudra.

» *Le rosaire* dit, celui qui aura une
 » fois parachevé cet Art, quand il de-
 » vroit vivre mille milliers d'années, &
 » chaque jour nourrir quatre mille hom-
 » mes, neanmoins il n'auroit point d'in-
 » digence.

L'Auteur de *l'Aurore apparoissante*
 » dit, C'est elle qui est la fille des Sages,
 » & qui a en son pouvoir l'autorité,
 » l'honneur, la vertu & l'empire, qui a
 » sur sa tête la couronne fleurissante du
 » Royaume, environnée des rayons des

» sept brillantes Etoiles, & comme l'é-
 » pouse orné de son mary, elle porte
 » écrit sur ses habits en lettres dorées
 » Grecques, Barbares & Latines; Je suis
 » l'unique fille des Sages, tout-à-fait in-
 » connuë aux fols. O heureuse science,
 » ô heureux savant! car quiconque la
 » connoît, il possède un trésor incom-
 » parable, parce qu'il est riche devant
 » Dieu & honoré de tous les hommes,
 » non pas par usure, par fraude, ni par
 » de mauvais commerces, ni par l'op-
 » pression des pauvres, comme les riches
 » de ce monde font gloire de s'enrichir,
 » mais par le moyen de son industrie &
 » par le travail de ses propres mains.

C'est pourquoy ce n'est pas sans raison
 que les Philosophes concluent qu'il faut
 expliquer les deux Enigmes suivantes de
 la teinture blanche ou rouge, ou de leur
 Urim & Thumim.

Discours traduits de Vers.

LA LUNE.

*Icy est née une divine & Auguste Impe-
 ratrice,*

Les Maîtres d'un commun consentement

la nomment leur fille.
Elle se multiplie soy-même, & produit un
grand nombre d'enfans
Purs, Immortels, & sans tâche.
Cette Reyne a de la haine pour la mort &
pour la pauvreté ;
Elle surpasse par son excellence l'or, l'ar-
gent, & les pierres précieuses.
Elle a plus de pouvoir que tous les reme-
des quels qu'ils soient.
Il ni a rien en tout le monde qui luy puisse
être comparé,
A raison dequoy nous rendons graces à
Dieu, qui est és Cieux.

LE SOLEIL.

Icy est né un Empereur tous plein d'hon-
neurs,
Il n'en peut jamais naître un plus grand
que luy,
Ny par Art, ni par Nature,
Entre toutes les choses créées.
Les Philosophes l'appellent leur fils,
Qui a le pouvoir & la force de produire
divers effets.
Il donne à l'homme tout ce qu'il désire
de luy.
Il luy octroye une santé perseverante,

*L'or, l'argent, les pierres précieuses,
La force, & une belle & sincere jeunesse.
Il détruit la colere, la tristesse, la pau-
vreté, & toutes les langueurs.
O trois fois heureux celuy qui a obtenu de
Dieu une telle grace.*

RECAPITULATION.

Mon cher frere & fils Inquisiteur de cet Art, reprenons dès le commencement toutes les choses qui te sont principalement necessaires, si tu desires que ta recherche soit aidée & suivie d'un bon succès.

Premierement & avant toutes choses tu doit fortement t'imprimer en la memoire, que sans la misericorde de Dieu tu es tout-à-fait malheureux, & plus miserable que le Diable même, au pouvoir duquel sont tous les damnez, parce que t'ayant donné une ame immortelle, veuille ou ne veuille pas, tu dois vivre toute une éternité, ou avec Dieu parmi les Saints dans un bonheur inconcevable, ou avec Sathan parmi les damnez dans des tourmens qu'on ne peut exprimer. C'est pourquoy adores Dieu de tout ton coeur, afin qu'il veuille te sauver pour

toute l'éternité; employe toutes tes forces pour suivre ses saints commandemens, qui sont la regle de ta vie, comme le Sauveur nous l'a enjoint par ces paroles: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & toutes les autres choses vous seront données.* Par ce moyen vous imitez les Sages nos prédécesseurs, & vous observerez la methode dont ils se sont servy pour se mettre en grace auprès de ce redoutable Seigneur (devant lequel Daniel le Prophete a veu un mille millions d'assistans & un grand nombre de myriades qui le servoient) de même que ce très-sage Salomon nous a fidelement indiqué le chemin qu'il a gardé pour obtenir la veritable sagesse par le moyen de cette doctrine qui est la meilleure, & qu'il nous faut entierement imiter.

» J'ay été (dit-il) un enfant doué de
 » bonnes qualitez, & parce que j'avois
 » reçû une bonne éducation, je me
 » trouvay avoir atteint l'age d'adoles-
 » cence dans une vie sans crime & sans
 » reproche : mais après que j'eus recon-
 » nu que j'avois encore de moindres dis-
 » position qu'aucun autre homme pour
 » devenir vertueux, si Dieu ne m'accor-
 » doit cette grace,) & que cela même
 étoit

» étoit Sapience de savoir de qui étoit
» ce don) je m'en allay au Seigneur, je
» le priay, & luy dis de tout mon coeur:
» ô Dieu de mes Peres, & Seigneur de
» misericorde, qui avez fait toutes cho-
» ses par vôtre parole, & qui par vôtre
» Sagesse avez constitué l'homme pour
» dominer sur toutes les créatures que
» vous avez faites, pour disposer toute
» la terre en justice, & pour juger en
» équité de coeur : donnez-moy je vous
» prie la Sagesse, qui environne sans
» cesse le trône de vôtre divine Majesté,
» & ne me rejetez point du nombre de
» vos enfans : car je suis vôtre serviteur,
» & le fils de vôtre servante, je suis
» homme foible, & de petite durée, &
» encore trop incapable en intelligence
» de jugement & des lois, &c.

En cette maniere tu pourras aussi plaire à Dieu, pourvu que ce soit là ton principal étude ; puis après, il te sera licite & même convenable que tu songes au moyen de t'entretenir honnêtement pendant cette vie, de sorte que tu vives non-seulement sans être à charge de ton prochain, mais encore que tu aides aux pauvres, selon que l'occasion s'en presentera. Ce que l'Art des Philosophes donne très-

facilement à tous ceux auxquels Dieu permet que cette science, comme une de ses graces particulieres, soit connuë: Mais il n'a pas coûtume de le faire à moins qu'il n'y soit excité par de ferventes prieres & par la sainteté de vie de celui qui demande cette insigne faveur, & il ne veut pas même accorder immédiatement la connoissance de cet Art à quelque personne que ce soit, mais toûjours par des dispositions moyennes, sçavoir par les enseignements & par le travail des mains, auxquels il donne entierement sa benediction, s'il en est invoqué de bon coeur ; au lieu que quand on ne le prie pas, il en arrête l'effet, soit en mettant obstacle aux choses commencées, soit en permettant qu'elles finissent par un mauvais événement.

Au reste, pour acquérir cette science il faut étudier, lire & méditer, afin que tu puisses connoître la voye de la nature, que l'Art doit necessairement suivre. L'étude & la lecture consistent dans les bons & véritables Auteurs qui ont en effet expérimenté la verité de cette science, & l'ont communiqué à la posterité, & auxquels il y a de la certitude de croire dans leur Art ; car ils ont été hommes

de conscience, & éloignez de tous mensonges, encore bien que pour plusieurs raisons ils ayent écrit obscurément. Pour toi tu dois rapporter ce qu'ils ont enveloppé dans l'obscurité avec les opérations de la Nature, & prendre garde de quelle sémence elle se sert pour produire & engendrer chaque chose: par exemple, cet arbre-cy ou cet arbre-là ne se fait pas de toutes sortes de choses, mais seulement d'une sémence ou d'une racine qui soit de son même genre. Il en va de même de l'Art des Philosophes, lequel pareillement a une détermination certaine & assurée ; car il ne teint rien en or ou en argent, que le genre Mercurial métallique, lequel il condense en une masse malleable & qui souffre le marteau, persévérante au feu, laquelle soit colorée d'une couleur très parfaite, & qui en communiquant sa teinture, nettoye & sépare du métal toutes les choses qui ne sont pas de sa nature. Il s'ensuit donc que la teinture pareillement est du genre Mercurial métallique, destiné pour la perfection de l'or, & qu'il faut tirer son origine, sa racine & sa vertu séminaire, du même sujet, duquel sont produits les corps métalliques vulgaires qui souffrent & qui s'éten-

dent sous le marteau. Je te décris clairement en ce lieu la matiere de l'Art, laquelle si tu ne comprends pas encore, tu dois soigneusement t'appliquer à la lecture des Auteurs, jusqu'à ce qu'enfin toutes choses te soient devenues familières.

Après avoir jetté un ferme & solide fondement sur la doctrine des véritables & légitimes possesseurs de la Pierre, il faut venir aux opérations manuelles, & à une dûe préparation de la matiere, qui requiert que toutes les féces & superfluités soient ôtées par notre sublimation, & qu'elle acquiert une essence cristalline, salée, aqueuse, spiritueuse, oléagineuse, laquelle sans addition d'aucune chose hétérogène & de différente nature, & sans aucune diminution & aucune perte de sa vertu séminale générative & multiplicative, doit être amenée jusqu'à un égal temperament d'humide & de sec, c'est-à-dire du volatil & du fixe, & suivant le procédé de la Nature, élever cette même essence par le moyen de notre Art, jusqu'à une entière perfection, afin qu'elle devienne une Médecine très-fixe, qui se puisse résoudre dans toute humeur, comme aussi dans toute chaleur aisée,

& qu'elle devienne potable ; en sorte néanmoins qu'elle ne s'évapore pas, comme font ordinairement les remedes vulgaires, lesquels manquent toujours de cette principale vertu qu'elles doivent avoir pour remedier, parce que comme impuissans & imparfaits, où ils sont élevez par la chaleur, ou ils ne le sont pas : que s'ils sont élevez, ce ne sont peut-être que certaines eaux subtiles distillées, c'est à dire des esprits si legers & si facile à s'élever, que par la chaleur du corps, laquelle elles augmentent jusqu'à causer frémissement, elles sont aussi-tôt sublimées & portées en haut, montans à la tête, & là cherchant une sortie (de même que l'esprit de vin a coutume de faire en ceux qui sont yvres) & l'évaporation ne s'en pouvant faire à cause que le crane est fermé, elles s'efforcent de sortir impétueusement, de la même maniere qu'il a coutume d'arriver en la distillation artificielle, lors quelquefois que les esprits ramassez & devenus puissans, font rompre le vaisseau qui les contient. Que si les remedes vulgaires ne se peuvent élever ce sont peut être des sels qui sont privez de tout suc de vie à cause d'un feu très violent, & ne peuvent que

très-peu remedier à une maladie langoureuse : car comme une lampe ardente se nourrit d'huile & de graisse, laquelle étant consommée s'éteint ; de même aussi la meche qui entretient la vie, se sustente d'un baume de vie succulent & huileux, & se mouche par le moyen des plus excellens remedes, comme on fait communément une chandelle par une mouchette : & parce que nôtre Médecine très-assurément est composée du Soleil & de ses rayons mêmes, l'on peut conjecturer combien elle a de vertu par dessus tout les autres médicaments, puisque le seul Soleil dans toute la nature allume & conserve la vie ; car sans le Soleil toutes choses gêleroient, & rien ne croîtroit en ce monde : les rayons du Soleil font verdoyer & croître toutes choses, & le Soleil donne vie à tous les corps sublunaires, les fait pousser, véger, mouvoir, & multiplier ; ce qui se fait par l'irradiation vivifiante du Soleil. Mais cette vertu solaire est mille fois plus forte, plus efficace & plus salutaire dans son véritable fils, qui est le sujet des Philosophes ; car là où il est engendré, il faut auparavant que les rayons du Soleil, de la Lune, des Etoiles, & de toute les vertus de la

Nature se soient accumulez en ce lieu magnétique par l'espace de plusieurs siècles, & qu'ils se soient comme renfermez ensemble dans un vase très-clos & serré, lesquels puis après étant empêchez de sortir, réprimez & retrécis, se changent en cet admirable sujet, & engendrent d'eux-même l'or du vulgaire ; ce qui marque assez combien son origine est rempli de vertu, puisqu'il triomphe entièrement de toute la violence du feu, quel que ce puisse être ; en sorte qu'il ne se trouve rien dans tout le monde de plus parfait après nôtre sujet : & si l'on le trouvoit dans son dernier état de perfection, fait & composé par la Nature, qu'il fût fusible comme de la cire ou du beure, & que sa rougeur & sa diaphanéité & clarté parût au dehors, ce seroit là véritablement notre benoite Pierre; ce qui n'est pas. Néanmoins la prenant dès son premier principe, on la peut mener à la plus haute perfection qu'il y ait, par le moyen de ce souverain Art Philosophique, fondamentalement expliqué dans les Livres des anciens Sages.



DIALOGUE.

*Qui découvre plus amplement la
préparation de la Pierre Philoso-
phale.*

Vous avez vû par les Traités précédens que l'assemblée des Alchymistes & Distillateurs qui disputoient fortement de la Pierre des Philosophes, fut interrompue par un orage imprévû ; comme ils furent dispersez & divisez en plusieurs différentes Provinces, sans avoir pris aucune détermination certaine, & comme chacun d'eux est demeuré sans conclusion. Ce qui a donné lieu à un nombre infini de sophistications & de procedez trompeurs & erronez, parce que cette malheureuse tempête ayant empêché une décision finale de tous leurs diférends, un chacun d'eux a resté dans l'opinion imaginaire qu'il s'étoit figurée, laquelle il a suivi après dans ses opérations. Une partie de ces Docteurs Chymistes

mistes qui avoit assisté à cette Assemblée, avoit lû les écrits des veritables Philosophes qui nous proposent tantôt que le Mercure, tantôt que le Soufre, tantôt que le Sel est la matiere de leur Pierre. Mais parce que ces sophistificateurs ont mal entendu la pensée des anciens, & qu'ils ont crû que l'argent-vif, le Soufre & le Sel vulgaire étoient les choses qu'il falloit prendre pour la confection de la Pierre, & après avoir été dispersé en plusieurs endroits de la Terre, ils en ont fait des épreuves de toutes les façons imaginables. Quelqu'un d'entre eux a remarqué dans Geber cette maxime

» digne de considération : Les anciens
» parlans du Sel ont conclu que c'étoit
» le savon des Sages, la clef qui ferme &
» ouvre, & qui ferme derechef & per-
» sonne n'ouvre ; sans laquelle clef ils di-
» sent qu'aucun homme dans ce monde
» ne sauroit parvenir à la perfection de
» cet oeuvre, c'est-à-dire s'il ne fait cal-
» ciner le Sel après l'avoir préparé, &
» alors il s'appelle Sel fusible : de mê-
» me qu'il a lû en un autre Auteur que,
Celuy qui connoît le Sel & sa dissolution, sait le secret caché des anciens Sages. Cet Alchymiste se persuada par

ces paroles qu'il falloit travailler sur le Sel commun, dont il apprit à préparer un esprit subtil, avec lequel il dissolvoit l'or du vulgaire, & en tiroit sa couleur citrine, & sa teinture, laquelle il s'étudioit de joindre & unir aux métaux imparfaits, afin que par ce moyen ils se changeassent en or : mais tous ses travaux n'eurent aucun bon succès, quelque peine qu'il y pût prendre ; ce qu'il devoit déjà savoir » du même Geber lorsqu'il dit, que » tous les corps imparfaits ne se peuvent » aucunement perfectionner par le mélange, avec les corps que la nature a » rendu simplement parfaits, parce que » dans le premier degré de leur perfection, ils ont seulement acquis une » simple forme pour eux, par laquelle » ils étoient perfectionnez par la nature, » & que comme morts ils n'ont aucune » perfection superflue qu'ils puissent » communiquer aux autres, & ce pour » deux raisons ; la premiere, à cause que » par ce mélange d'imperfection, ils sont » rendus imparfaits, vû qu'ils n'ont pas » plus de perfection qu'ils en ont besoin » pour eux mêmes : & la derniere, à cause » que par cette voye leurs principes ne » peuvent pas se mêler intimement & en

» toutes les plus petites parties, d'autant
» que les corps ne se pénètrent point l'un
» l'autre, &c. Après cela, cette autre
» sentence de Hermès tomba dans la pen-
» sée de nôtre Artiste, savoir que *le Sel*
des métaux est la Pierre des Philosophes.
Il concluoit donc en luy même que le
Sel du vulgaire ne devoit pas être la cho-
se dont les Philosophes entendoient par-
ler, mais qu'il la falloit extraire des mé-
taux. C'est pourquoy il se mit à calciner
les métaux avec un feu violent, à les dis-
soudre en des eaux fortes, les corroder,
les détruire & preparer les Sels : il inven-
toit pour son dessein plusieurs manieres
de dissoudre les métaux, pour les faire
fondre aisément, & telles autres infinies
opérations vaines & superflues : mais il
ne pût jamais par tous ces moyens venir
à la fin de son desir. Ce qui le faisoit en-
core douter touchant les Sels & les ma-
tieres dont nous avons parlé, en sorte
qu'il ne cessoit de regarder dans les livres
des uns & des autres Philosophes. Il
foüilleroit toûjours esperant de rencon-
trer quelque passage formel touchant la
matiere, & il fit tant qu'il découvrit cet
axiome. *Nôtre Pierre est Sel, & nôtre*
Sel est une terre, & cette terre est vierge,

S'arrétant à peser profondément ces paroles, il luy sembla tout-à-coup que son esprit estoit fort éclairé, & il commençoit à reconnoître que ses travaux précédens n'avoient point réüssi selon son souhait, à cause que jusqu'à présent il avoit manqué de ce Sel virginal, & qu'on ne sauroit en aucune façon avoir ce Sel vierge sur la terre, ny sur la superficie universelle, parce que tout le dessus de la terre est couvert d'herbes, de fleurs, & de plantes, dont les racines par leurs fibres attireroient & succeroient le Sel vierge, d'où elle prendroient leur croissance, & ainsi tout ce Sel seroit privé de sa virginité, & se trouveroit comme impregné. Il s'étonnoit encore d'où provenoit sa premiere stupidité de ce qu'il n'avoit pû comprendre plutôt ces choses dans les Livres des Philosophes qui en parlent si clairement, comme dans *Morienus* qui dit : nôtre eau croît dans les montagnes & dans les vallées; dans *Aristote*: nôtre eau est sèche. Dans *Danthyn* : nôtre eau se trouve dans les vieilles étables, les retraits, & les égoûts puants. Dans *Alphidius* : nôtre Pierre se rencontre en toutes les choses, qui sont au monde, & partout, & elle se trouve jettée dans le che-

min, & Dieu ne l'a point mis à un haut prix pour l'acheter, afin que les pauvres aussi bien que les riches la puissent avoir. Et quoy ! (pensoit-il en soy-même) ce Sel n'est il pas marqué manifestement en tous ces endroits ? il est véritablement la Pierre & l'eau sèche, qui se peut trouver en toutes choses, & dans les cloaques mêmes ; d'autant que tous corps sont composez de luy, se nourrissent de luy, & s'augmentent par son moyen, & par leurs corruptions se resolvent en luy, & aussi parce qu'une grande quantité de ce Sel gras cause la fertilité. Ce que les plus ignorans laboureurs possèdent mieux que nous qui sommes doctes, lorsque pour refaire les lieux qui sont stériles à cause de la sécheresse, ils se servent d'un fumier pourry, & d'un Sel gras & enflé, considérans très bien qu'une terre maigre ne peut pas être fertile. La nature a aussi découvert à quelques uns, que la maigreur d'une terre sans humeur se pouvoit améliorer semblablement par un Sel de cendres ; c'est pour cela qu'en quelques endroits les laboureurs prennent du cuir, qu'ils coupent en pièces, le brûlent & en jettent la cendre sur des terres maigres pour leur donner la fertilité,

comme on fait en Densbighshire qui est une Province d'Angleterre ; nous avons encore un ancien témoignage de cet usage dans Virgile. Ce que les Philosophes nous ont déclaré lorsqu'ils ont écrit, que leur sujet étoit la force forte de toute force, & c'est à vray dire, le Sel de la terre qui se montre tel : car où est ce qu'on trouva jamais une force & une vertu plus épouvantable que dans le Sel de la terre, savoir le nitre, qui est un foudre à l'impetuosité duquel rien ne peut résister ?

Nôtre Alchymiste par cette consideration & autres semblables croyoit déjà avoir atteint le but de la vérité, & se rejoüissoit grandement en luy même, de ce qu'entre un mille million d'autres, luy seul étoit parvenu à une connoissance si haute & si relevée ; il faisoit déjà mépris des plus savans, voire même presque de tous les autres hommes, de ce qu'ils crouissoient toujourns dans le borbier de l'ignorance, & qu'ils n'étoient pas encore monté comme luy jusqu'au faist de la plus fine Philosophie, & que là ils n'étoient pas devenus riches d'eux mêmes, puis qu'il y avoit une infinité de trésors cachez dans le Sel vierge des Philosophes ; après, il se mettoit en l'esprit que pour acquérir

ce Sel de virginité, il fouïlleroit jusques sous le fondement des racines, en un certain lieu de terre grasse, pour en extraire une terre vierge qui n'eût point encore été imprégnée ; établissant mal-à-propos cette maxime que, *pour obtenir l'eau vive de Sel nitre, il falloit fouïr dans une fosse profondement jusqu'aux genoux*, laquelle rêverie il ne se contenta pas seulement de poursuivre par son labeur ; mais encore il la rendit publique par un discours qu'il fit imprimer, dans lequel il souïtenoit que c'étoit la véritable pensée de tous les Philosophes. Il s'aheurtoit si fortement à cette opinion vaine & imaginaire, qu'il dépensoit tout son bien, de sorte qu'il se vid réduit en grande pauvreté & accablé de douleurs & d'ennuy, déplorant la perte irréparable de son argent, de son tems, & de ses peines. Ce dommage fut accompagné de soins fâcheux, d'angoisse, d'inquietude & de veilles, lesquelles augmentans de jour en jour, il se résolut enfin de retourner au lieu ou il avoit été auparavant pour fouïr profondément cette terre qu'il avoit crû être la terre philosophique, & il continua de vomir ses injures & ses imprécations jusqu'à ce qu'il fut surpris du som-

meil, dont il avoit été privé quelques jours par tant de chagrin & de tristesse ; étant plongé dans ce profond sommeil, il vid paroître en songe une grande troupe d'hommes tous rayonnans de lumiere, l'un desquels s'approcha de luy, & le reprit de cette sorte. Mon amy, pourquoy est-ce que vous vomissez tant d'injures, de maledictions & d'exécutions contre les Philosophes qui reposent en Dieu ? Cet Alchymiste tout étonné répondit en tremblant ; Seigneur, j'ay lû en partie leurs Livres, où j'ay vû qu'on ne pouvoit imaginer de loüanges qu'ils ne donnassent à leur Pierre, laquelle ils élèvent jusqu'aux cieux ; ce qui a excité en moy un extrême desir de mettre la main à l'oeuvre, & j'ay opéré en toutes choses selon leurs écrits & leurs préceptes, afin d'être participant à leur Pierre ; mais je reconnois que leurs paroles m'ont trompé, vû que par ce moyen j'ay perdu tous mes biens.

La Vision. Vous leurs faites tort, & c'est injustement que vous les accusez d'imposture, car tous ceux que vous voyez icy sont gens bien heureux ; ils n'ont jamais écrit aucun mensonge, au contraire ils ne nous ont laissé que la pu-

re vérité, quoy qu'en des paroles cachées & occultes, afin que de si grands mystere ne fussent pas connus par les indignes, car autrement il en naîtroit de grands maux & desordres dans le monde ; vous deviez interpreter leurs écrits non pas à la lettre, mais selon l'opération & la possibilité de la nature ; vous ne deviez pas entreprendre auparavant les operations manuelles, qu'après avoir posé un solide fondement par vos ferventes prieres à Dieu, par une assidue lecture, & par un étude infatigable ; & vous deviez remarquer en quoy les Philosophes s'accordent tous, sçavoir en une seule chose, qui n'est autre que Sel, Soufre, & Mercure philosophiques.

L'Alchymiste. Comment sauroit-on s'imaginer que le Sel, le Soufre, & le Mercure ne puissent être qu'une seule & même chose, puisque ce sont trois choses distinctes ?

La Vis. C'est maintenant que vous faites voir que vous avez la cervelle dure, & que vous n'y entendez rien ; les Philosophes n'ont seulement qu'une chose, qui contient corps, ame & esprit, ils la nomment Sel, Soufre & Mercure, lesquels trois se trouvent en une même substance,

& ce sujet est leur Sel.

L'Alch. D'où est ce qu'on peut avoir ce Sel ?

La Vis. Il se tire de l'obscur prison des métaux, vous pouvez avec luy faire des opérations admirables, & voir toute sorte de couleurs, comme aussi transmuier tous le vils métaux en or : mais il faut auparavant que ce sujet soit rendu fixe.

L'Alch. Il y a déjà long-tems que je me romps l'esprit pour travailler à ces opérations métalliques, sans y avoir jamais rien pû trouver de semblable.

La Vis. Vous avez toujours cherché dans les métaux qui sont morts, & qui n'ont pas en eux la vertu du Sel Philosophique : comme vous ne pouvez pas faire que le pain cuit vous serve de sémence, non plus que vous ne sauriez engendrer un poulet d'un oeuf cuit ; mais si vous désirez faire une génération, il faut que vous vous serviez d'une sémence pure, vive, sans avoir été gatée. Puisque les métaux du vulgaire sont morts, pourquoi donc cherchez vous une matiere vivante parmi les morts.

L'Alch. L'or & l'argent ne peuvent-ils pas être vivifiés derechef par le moyen

de la dissolution ?

La Vis. L'or & l'argent des Philosophes sont la vie même, & n'ont pas besoin d'être vivifiés, on les peut même avoir pour rien : mais l'or & l'argent vulgaires se vendent bien cherement, & ils sont morts, & demeurent toujours morts.

L'Alch. Par quel moyen peut-on avoir cet or vif ?

La Vis. Par la dissolution.

L'Alch. Comment se fait cette dissolution ?

La Vis. Elle se fait en soy même & par soy même, sans y ajouter aucune chose étrangere : car la dissolution du corps se fait en son propre sang.

L'Alch. Tout le corps se change-t-il entierement en eau ?

La Vis. A la verité il se change tout, mais le vent porte aussi dans son ventre le fils fixe du Soleil, lequel est ce poisson sans os qui nage dans nôtre mer Philosophique.

L'Alch. Toutes les autres eaux n'ont-elles pas cette même propriété ?

La Vis. Cette Eau Philosophique n'est pas une eau de nuées, ou de quelque fontaine commune ; mais c'est une

eau salée, une gomme blanche & une eau permanente, laquelle étant conjointe à son corps, ne le quitte jamais ; & quand elle a été digérée pendant l'espace de tems qui lui est nécessaire, on ne l'en peut plus séparer. Cette eau est encore la substance réelle de la vie en la Nature, laquelle a été attirée par l'aymant de l'or, & qui se peut résoudre en une eau claire par l'industrie de l'Artiste: ce que nulle autre eau au monde ne sçauroit faire.

L'Alch. Cette eau ne donne-t-elle point de fruits ?

La Vis. Puisque cette eau est l'arbre métallique, on y peut anter un autre rejetton ou un petit rameau Solaire, lequel s'il vient à croître, fait que par son odeur tous les métaux imparfaits lui deviennent semblables.

L'Alch. Comment est-ce qu'on procede avec elle ?

La Vis. Il faut la cuire par une continuelle digestion, laquelle se fait premierement dans l'humidité, puis après dans la sécheresse.

L'Alch. Est-ce toujours une même chose ?

La Vis. En la premiere opération il faut séparer le corps, l'ame & l'esprit, &

derechef les conjoindre ensemble : que si le Soleil s'est uni à la Lune, pour lors l'ame de soi se sépare de son corps, & ensuite retourne de soy à luy.

L'Alch. Peut-on séparer le corps, l'ame & l'esprit ?

La Vis. Ne vous mettez point en peine sinon de l'eau & de la terre feuillée : vous ne verrez point l'esprit, car il nage toujours sur l'eau.

L'Alch. Qu'entendez vous par cette terre feuillée ?

La Vis. N'avez vous point lû qu'il paroît en nôtre mer Philosophique une certaine petite isle ? il faut mettre en poudre cette terre, & puis elle deviendra comme une eau épaisse mêlée avec de l'huile, & c'est là notre terre feuillée, laquelle il vous faut unir par un juste poids avec son eau.

L'Alch. Quel est ce juste poids ?

La Vis. Le poids de l'eau doit être pluriel, & celui de la terre feuillée blanche ou rouge doit être singulier.

L'Alch. O Seigneur, vôtre discours dans ce commencement me semble trop obscur.

La Vis. Je ne me sers point d'autres termes & d'autres noms que de ceux

que les Philosophes ont inventés, & qu'ils nous ont laissé par écrit. Et toute cette troupe de personnes bien heureuses que vous voyez, ont été pendant leur vie de véritables Philosophes ; une partie desquels étoient grands Princes, & l'autre des Rois ou des Monarques puissans, qui n'ont point eu honte de mettre la main à l'oeuvre, pour rechercher par leur travail & par leurs sueurs les secrets de la Nature, & dont ils nous ont écrit la vérité. Lisez donc diligemment leurs Livres, & ne les injuriez plus dorénavant : mais remarquez leurs très doctes traditions & maximes ; fuyez toutes sophistiqueries, & tous les Alchymistes trompeurs, & enfin vous jouïrez du miroir caché de la Nature.

La Vision ayant achevé ce discours, s'évanouit en un instant, l'Alchymiste s'éveillat aussi tôt, lequel considérant en lui même ce qui s'étoit passé, ne savoit ce qu'il en devoit penser : mais parce que toutes les paroles de la Vision luy avoient resté dans la mémoire, il s'en alla promptement dans sa chambre pour les mettre par écrit. Après il lût avec attention les Livres des Philosophes ; il reconnut par leur lecture ses lourdes fautes pas-

sées & ses premières folies. Ayant ainsi découvert le véritable fondement de plus en plus, pour en conserver le souvenir il le mit en Rithmes Allemandes, comme il s'ensuit.

Discours traduits de Vers.

*On trouve une chose dans ce monde,
 Qui est aussi partout & en tout lieu,
 Elle n'est ny terre, ny feu, ny air, ny
 eau,
 Toutefois elle ne manque d'aucune de ces
 choses,
 Néanmoins elle peut devenir feu,
 Air, eau & terre,
 Car elle contient toute la Nature.
 En soy, purement & sincerement;
 Elle devient blanche & rouge, elle est
 chaude & froide,
 Elle est humide & sèche, & se diversifie
 de toutes les façons.
 La troupe des Sages l'a seulement con-
 nuë,
 Et la nomment son Sel.
 Elle est tirée de leur terre,
 Et elle a fait perdre quantité de fols.
 Car la terre commune ne vaut ici rien,
 Ny le sel vulgaire en aucune façon,*

*Mais plutôt le Sel du monde,
Qui contient en soy toute la vie.
De luy se fait cette Medecine,
Qui vous garantira de toute maladie.
Si donc vous désirez l'Elixir des Philo-
sophes,
Sans doute cette chose doit être métal-
lique,
Comme la Nature l'a fait,
Et l'a réduit en forme métallique,
Qui s'appelle nôtre magnésie,
De laquelle nôtre Sel est extrait;
Quand vous aurez donc cette même cho-
se,
Preparez-la bien pour vôtre usage,
Et vous tirerez de ce Sel clair
Son coeur qui est très-doux.
Faites-en aussi sortir son ame rouge ;
Et son huile douce & excellente.
Et le sang du Soufre s'appelle,
Le souverain bien dans cet ouvrage.
Ces deux substances vous pourrons en-
gendrer
Le souverain trésor du Monde.
Maintenant, comment est-ce que vous
devez preparer ces deux substances
Par la moyen de vôtre Sel de terre,
Je n'ose pas l'écrire ouvertement,
Car Dieu veut que cela soit caché ;*

Et

*Et il ne faut en aucune façon donner aux
pourceaux*

Une viande faite de marguerites précieuses.

*Toutefois apprenez de moy avec grande
fidelité,*

*Que rien d'étranger ne doit entrer en cet
oeuvre ;*

Comme la glace par la chaleur du feu

Se convertit en sa premiere eau ;

Il faut aussi que cette Pierre

Devienne eau en soy-même.

*Elle n'a besoin que d'un bain doux & mo-
deré,*

Dans lequel elle se dissout par soy.

Au moyen de la putrefaction,

Separez-en l'eau,

*Et reduisez la terre en une huile rou-
ge,*

*Qui est cette ame de couleur de pour-
pre.*

*Et quand vous avez obtenu ces deux sub-
stances,*

Liez les doucement ensemble,

*Et les mettez dans l'oeuf des Philoso-
phes*

Clos hermetiquement,

*Et vous les placerez sur un Atha-
nor,*

*Que vous conduirez selon l'exigence & la
coûtume de tous les Sages.*

En luy administrant un feu très-lent

*Tel que la poule donne à ses oeufs pour fai-
re éclore ses poussins ;*

Pour lors l'eau par un grand effort

Attirera en soy tout le Soufre,

*En sorte qu'il n'apparoîtra plus rien de
luy,*

*Ce qui toutefois ne peut pas durer long-
temps.*

Car par sa chaleur & sa siccité

*Il s'efforcera derechef de se rendre mani-
feste,*

*Ce qu'au contraire la froide Lune tâchera
d'empêcher.*

*C'est icy que commence un grand combat
entre ces deux substances,*

*Durant lequel l'une & l'autre montent en
haut où elles s'élevent par un admirable
moyen,*

*Mais le vent les contraint de décendre
en bas,*

*Elle ne laissent pas néanmoins de voler
derechef en haut,*

*Et après qu'elles ont continué long-temps
ces mouvemens & circulations,*

Elles demeurent enfin stables au bas

Et s'y liquéfient alors avec certitude

Dans leur premier chaos très-profondément.

Et puis toutes ces substances se noircissent,

Comme fait la suie dans la cheminée ;

Ce qui se nomme la tête de corbeau,

Lequel n'est pas une petite marque de la grace de Dieu.

Quand donc cela sera ainsi advenu, vous y verrez en bref

Des couleurs de toutes les manieres,

La rouge, la jaune, la bleuë & les autres,

Lesquelles neanmoins disparoîtront bientôt toutes.

Et vous verrez après de plus en plus

Que toutes choses deviendront verdes, comme feüilles & comme l'herbe.

Puis enfin la lumiere de la Lune se fait voir.

C'est pourquoy il faut alors augmenter la chaleur,

Et la laisser en ce degré ;

Et la matiere deviendra blanche comme un homme chenu, dont le teint envieilly ressemble à de la glace,

Elle blanchira aussi presque comme de l'argent.

Gouvernez vôtre feu avec beaucoup de soin,

Et ensuite vous verrez dans votre vaisseau

Que votre matiere deviendra tout-à-fait blanche comme de la neige ;

Et alors votre Elixir est achevé pour l'oeuvre au blanc ;

Lequel avec le tems deviendra rouge pareillement.

A raison dequoy augmentez votre feu de rechef,

Et il deviendra jaune ou de couleur de citron partout.

Mais à la parfin il deviendra rouge comme un rubis.

Alors rendez graces à Dieu nôtre Seigneur,

Car vous avez trouvé un si grand trésor,

Qu'il n'y a rien en tout le monde qu'on luy puisse comparer pour son excellence.

Cette Pierre rouge teint en or pur

L'étain, l'airain, le fer, l'argent, & le plomb,

Et tous les autres corps métalliques que ce soient.

Elle opere & produit encore beaucoup d'autres merveilles.

Vous pourrez par son moyen chasser toutes

*les maladies qui arrivent aux hommes,
Et les faire vivre jusqu'au terme prefixe
de leur vie.
C'est pourquoy rendez grace à Dieu de
de tout vôtre coeur,
Et avec elle donnez volontiers secours
& aide à vôtre prochain
Et employez l'usage de cette Pierre à
l'honneur du Très haut,
Lequel nous fasse la grace de nous recevoir,
en son royaume des cieux.*

Soit gloire, honneur & vertu à jamais
au Saint, Saint, Saint Sabaoth Dieu
tout-puissant, lequel seul est Sage, &
éternel, le Roy des Roys, & le Sei-
gneur des Seigneurs, qui est environné
d'une lumiere inaccessible, qui seul à
l'immortalité, qui a empêché la violence
de la mort, & qui a produit & mis en
lumiere un esprit imperissable. Ainsi
soit-il.